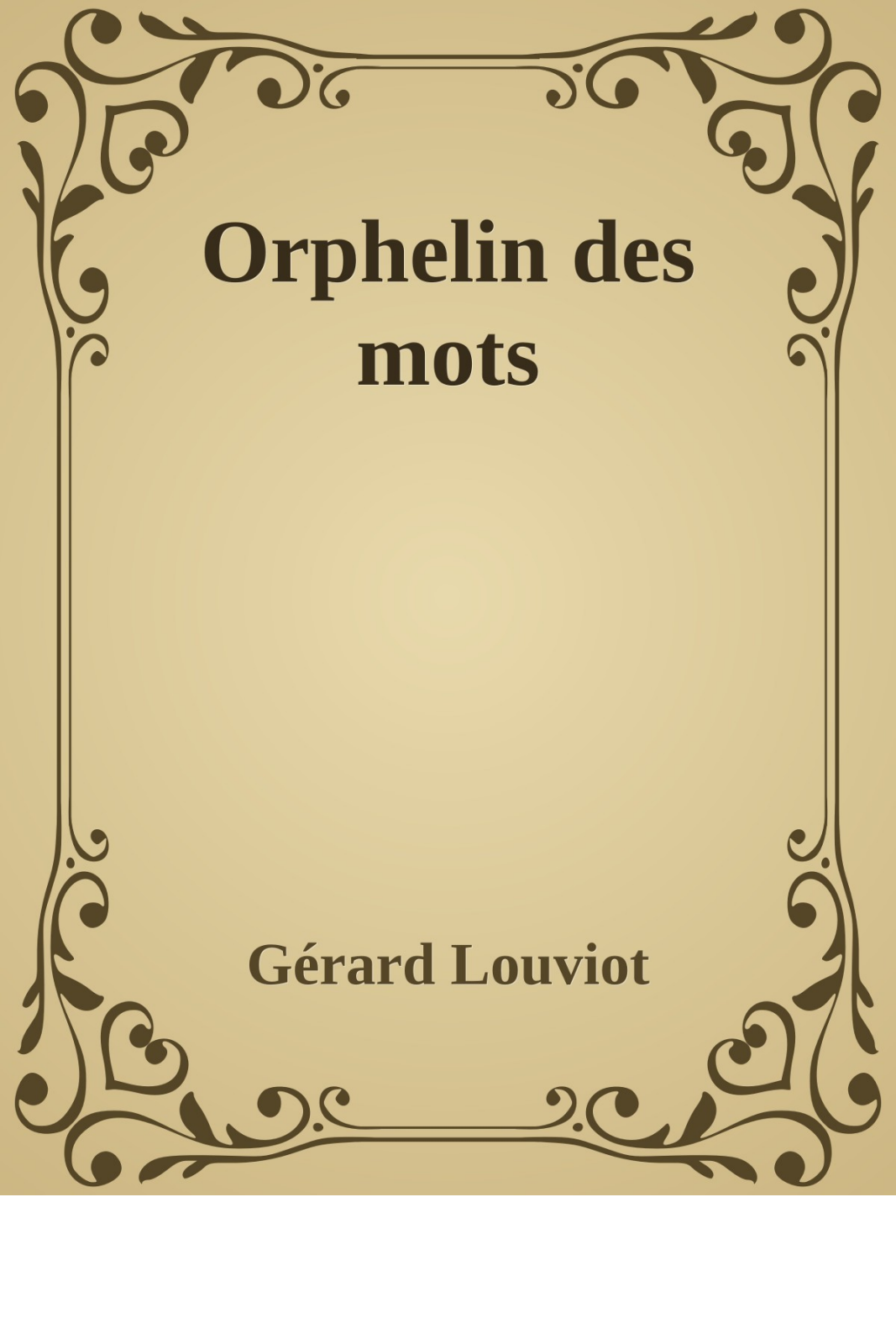


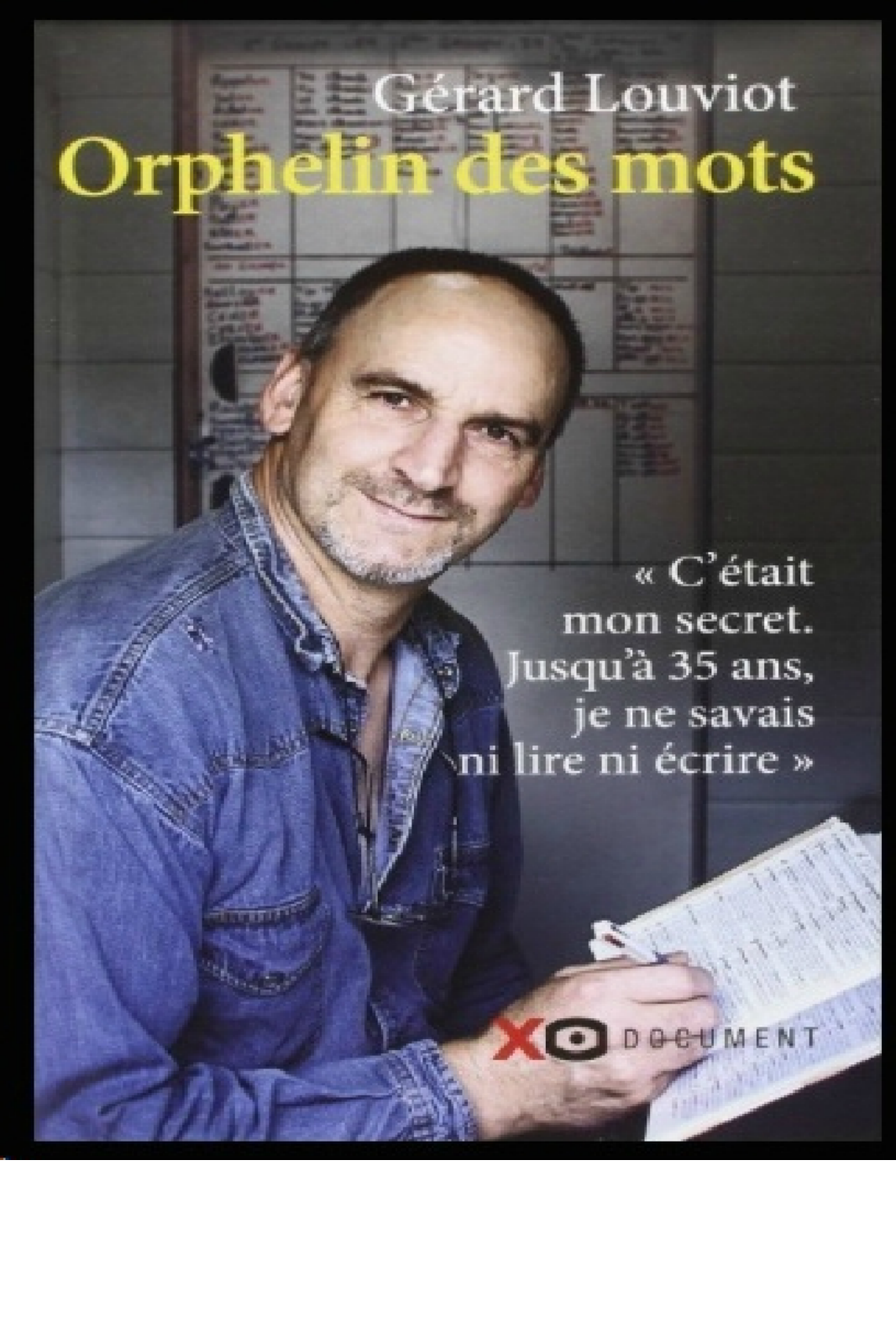
A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the entire page.

Orphelin des mots

Gérard Louvriot

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Gérard Louvriot

Orphelin des mots

« C'était
mon secret.
Jusqu'à 35 ans,
je ne savais
ni lire ni écrire »

XO DOCUMENT

Gérard Louvriot
Avec la collaboration de Virginie Jouannet

Orphelin des mots



Références

La teigne

Paroles et musique de Renaud Séchan

© WARNER CHAPPELL MUSIC FRANCE (catalogue Mino Music) – 1980

J'ai la vie qui m'pique les yeux Paroles et musique de Renaud Séchan

© WARNER CHAPPELL MUSIC FRANCE (catalogue Mino Music) – 1978

Manu

Paroles et musique de Renaud Séchan

© WARNER CHAPPELL MUSIC FRANCE (catalogue Mino Music) – 1981

Fatigué

Paroles de Renaud Séchan

Musique de Franck LANGOLFF

© WARNER CHAPPELL MUSIC FRANCE (catalogue Mino Music) – 1986

Dès que le vent soufflera

Paroles et musique de Renaud Séchan

© WARNER CHAPPELL MUSIC FRANCE (catalogue Mino Music) – 1983

© XO Éditions, 2014
ISBN : 978-2-84563-661-3

À Cathy, la femme qui m'accompagne
et qui m'a écouté la première.

À mes enfants.

À tous les parents et les enfants qui souffrent
d'être différents, blessés, handicapés, qu'ils gardent foi
et confiance en eux, et que cette étincelle
ne s'éteigne pas.

TÉMOIGNAGE

Aujourd'hui, je vais témoigner. Les roues du métro martèlent ces mots dans mon crâne mais le trac les vide de leur sens, *je vais témoigner*, je n'arrive même plus à ressentir l'impatience qui m'a tenu toute la semaine, juste la panique qui cogne. La nuit a été courte, ensuite le voyage en train, la gare pire qu'une fourmilière... À présent ça y est. Dans deux heures je serai devant la caméra, sauf si on se perd ! Le métro ressemble à un labyrinthe. Un mot compliqué *labyrinthe*. Je me force à respirer. Mon souffle est trop court, je serre la main de Cathy et mes doigts glissent, mouillés de sueur. Les tunnels n'ont pas de fin, le bruit m'assourdit, *brouhaha* je pense, et puis non, *brouhaha* est un mot doux, cette ville-là est brutale, elle peut avaler les hommes ou les rendre fous. Ceux qui montent et descendent aux stations des tunnels ont des visages durs, *dur* synonyme *hostile*. Si encore on voyait le ciel, ça irait sûrement mieux. Respirer. Ils font comment tous ces gens ? Cathy doit ressentir mon malaise parce qu'elle m'explique des choses sur les lignes de métro mais j'ai du mal à fixer mon attention, les mots glissent comme mes doigts humides. J'essaie de revenir à la raison de ce voyage. Je vais témoigner. J'ai réussi quelque chose d'énorme, de phénoménal. Ça ne résonne pas. Les mots sont flous et me fuient comme avant, avant Cloé, quand j'étais ignorant, et voilà que d'un coup je ne sais plus rien. Cathy doit m'empoigner le bras pour me secouer.

« C'est notre station », elle dit.

Je suis debout avant d'avoir le temps de réaliser. Le métro gémit, grince, les portes s'ouvrent en claquant. Pourvu qu'il n'y ait pas d'autre changement. Je me laisse guider par la main, Cathy paraît à l'aise, joyeuse, elle ne tremble pas, ma petite femme tellement courageuse ! Cette ville, elle y a habité quatre ans avant de la quitter pour moi ! Un élan d'amour vient dissiper la peur. Pour la millième fois depuis que je la connais je me dis que sans elle rien n'aurait été possible. On avance dans un long tunnel carrelé de blanc au milieu des gens qui foncent, sans regarder autour d'eux. C'est immense mais cette grandeur-là ne réchauffe pas le cœur. Après un dernier escalier on émerge du métro et le ciel apparaît tout rétréci, repoussé par les tours, les toits des immeubles, le *brouhaha* de la ville. Le mot revient et me rassure bizarrement. Je m'accroche à lui autant qu'à la main de

Cathy qui me guide sur les trottoirs. Elle m'arrête brutalement, une voiture passe, trop près, pour un peu je me serais jeté dessous. Je ne pourrais jamais vivre ici sans devenir fou. Pourtant marcher m'a redonné de l'élan, je me sens de nouveau impatient, excité par l'aventure. Il fait moins beau qu'en Bretagne, c'est venteux et les nuages courent dans le ciel un peu comme la foule au-dessous. Des filles en jupes courtes avec des talons si hauts qu'il doit être impossible de marcher, des femmes enroulées dans des voiles, des personnes à la peau sombre, des hommes en costumes qui parlent à leur téléphone et se moquent du trafic, une bande d'Asiatiques, des types qui me ressemblent, jean-baskets, des jeunes et des vieux, des pressés et des traîneurs, je me demande ce qu'ils font dehors, s'ils travaillent ou s'ils sont en arrêt maladie comme moi. J'ai fait attention en m'habillant, ce matin. « Pas trop voyant, m'a dit Cathy, une tenue où tu seras à l'aise. » Elle a eu raison, sans ma peur je pourrais presque me fondre dans la foule. Tous ces gens. Tous ces mots échangés.

Je pense à l'enfant qui se croyait seul au monde. Ce vieux souvenir qui me colle à la peau, je le chasse comme une mouche, pas maintenant, maintenant il faut se préparer. Témoigner. C'est un rêve impossible et pourtant je n'en ai pas de plus fort. Jamais je n'aurais cru ça possible, être capable de parler pour des milliers d'hommes et de femmes invisibles, porter leurs paroles étouffées, parler de cette souffrance, je vais le faire moi, l'enfant au bonnet d'âne, le garçon moqué par les autres, l'homme qui cache sa honte sous de gros rires.

La rue monte dur, la voilà qui s'enroule sur la pente et tout d'un coup on pourrait se croire dans une ville d'autrefois, avec les pavés irréguliers, les façades tordues et les toits de guingois. Perché tout en haut, un dôme blanc gigantesque. *Dôme*, Cathy m'a appris ce que c'était. Elle se tourne vers moi, son visage éclairé de plaisir.

« Regarde ! C'est l'église de la butte Montmartre, la basilique du Sacré-Cœur ! De là-haut, sur les marches, tu peux voir tout Paris. On n'a pas le temps d'y aller maintenant, ce sera trop juste mais un jour on y retournera. Tu as faim ? »

Je dis oui, mais je ne suis pas sûr, j'ai surtout envie de remplir mon estomac pour penser à autre chose. Dans une ruelle, un restaurant a dressé ses tables sur le trottoir et avec le soleil revenu on se croirait en vacances. Cathy est heureuse, on en profitera mieux dehors, elle dit, elle a raison, c'est incroyable, *phénoménal*, voilà un mot que j'aime, je suis à Paris, attablé à une terrasse de restaurant avec ma petite femme et bientôt je parlerai devant une caméra ! L'excitation me coupe le souffle.

Je commande un steak-frites, Cathy du poulet aux légumes. On se sourit, on regarde les clients et les promeneurs, on échange des phrases qui ne veulent pas dire grand-chose. Chacun sait ce que l'autre

pense. Quand les plats arrivent, ma faim se réveille. La viande est épaisse, cuite à point, et le plaisir de manger éloigne encore le trac. On ne fait pas ce genre de dépenses à la maison, surtout avec quatre enfants à élever... Maintenant il me tarde d'y être, de me battre avec les mots comme je me battais autrefois avec les ardoises. Lancer, bouger, m'épuiser dans l'effort pour ne plus sentir mon sang bouillir. On paie, enfin Cathy, parce que moi je suis incapable de compter, incapable d'écrire sur un chèque, déjà en temps normal je n'aime pas, toujours cette peur de m'embrouiller, de rater...

Je me demande comment elle fait pour s'y reconnaître au milieu des rues qui montent, tournent et se ressemblent toutes, même avec un plan. Elle dit : « On y est presque, c'est la prochaine au bout. » Le vide m'envahit. J'ai l'impression d'avancer sur des jambes en plomb et tout devient bizarre, décalé. On s'arrête devant une porte, mon cœur bat si fort que ma vue se brouille. Opposé de *familier*. *Étrange*. *Inhabituel*. L'inhabituel rend les choses extraordinaires. La porte s'ouvre et un homme nous fait entrer dans un couloir puis descendre un escalier, deux étages, parce que l'immeuble est bâti à flanc de colline. La pièce principale forme un L, avec un bar qui sépare la cuisine de la partie salon. Les fenêtres ouvrent sur une sorte de cour et des toits en ardoises qui s'étagent en contrebas. Il y a trois gars souriants en plus de celui qui nous a ouvert, sûrement des journalistes, ils font ça tout le temps, je pense, ils sont quatre mais je crois en deviner d'autres dans les pièces du fond. Celui qui va m'interviewer se présente, Thierry Demaizière, je ne le reconnais pas, c'est normal, il est chargé de poser les questions mais on ne le voit jamais à l'image. Je remarque une caméra devant un fauteuil, sûrement celui où je vais m'asseoir, et un tas de matériels d'enregistrement. Le journaliste nous offre le café et répète que tout va bien se passer, qu'on ne s'inquiète surtout pas, on va parler un petit peu pour se mettre dans l'ambiance, il a l'habitude de faire ce genre d'interview. Il nous demande comment s'est passé le voyage, comment on s'est débrouillés avec les enfants. Cathy raconte, oui c'était facile de trouver, elle a vécu à Paris alors ça ne lui a pas posé problème, oui on a déjeuné juste avant. Elle sait quoi répondre ma femme, j'aime son aisance, voilà le mot exact, elle a de l'aisance, Cathy, en plus de sa gentillesse. Pendant que Demaizière discute, les autres ont baissé les rideaux et allumé les petites lampes à côté du fauteuil. C'est rassurant de sentir que ce sont des professionnels et qu'ils me guideront, je dois juste me concentrer sur le témoignage.

On me demande de m'asseoir pour faire des essais de voix. La caméra est impressionnante et le drap noir tendu derrière le fauteuil fait un drôle d'effet, on dirait qu'on a monté une scène de théâtre dans un coin du salon. Le journaliste m'explique que chaque fois que j'en

aurai besoin, si je m'embrouille dans une réponse, on recommencera. Ce n'est pas du direct, on peut filmer autant qu'on veut et effacer. Par contre il ne faut pas bouger une fois assis, à cause de l'image, ça n'ira pas sinon, mais pour le reste je n'ai qu'à répondre et me laisser aller. Je vois bien qu'il cherche à me rassurer, j'aimerais lui expliquer que pour moi c'est comme sauter dans le vide. Ce journaliste parle aussi facilement qu'il respire. Il sait comment articuler ses mots, ses pensées, il fait ça depuis toujours, déjà tout même il savait... et moi, l'ancien illettré, je vais devoir lui faire comprendre, à lui et à tous les autres, ce que ça fait de ne pas avoir les mots, de ne pas penser juste, d'aller comme va un aveugle, au hasard.

La voix est bonne mais il ne faut pas bouger. Je ne sais plus trop si j'ai chaud ou froid, mes mains sont moites. *Moite* synonyme *humide*. À côté du cameraman concentré sur son viseur, le preneur de son promène son micro et vérifie que tout marche correctement. Cathy est restée au bar, derrière le rideau noir, Demaizière préfère qu'elle se tienne à l'écart pour ne pas me déconcentrer. Du moment que je peux sentir sa présence ça me convient. Avec les rideaux baissés et les petites lampes, le salon n'est pas très éclairé, mais finalement je préfère ça. Je suis prêt. Demaizière s'assied face à moi, près du cameraman et de son collègue.

Ils me regardent, ça y est, c'est à moi de jouer. J'entends la première question, je me souviens que je ne dois pas bouger, ça me paraît très difficile d'un coup, je ne peux pas m'empêcher de remuer et je m'embrouille dans la réponse, il faut recommencer. On fait une pause, le son est toujours bon, Demaizière repose une question sur mon illettrisme et je me sens aussi raide qu'un bout de bois sec. Il faut que je trouve les mots pour leur faire comprendre pourquoi je n'ai pas su lire ni écrire, reprendre depuis le début, le mauvais départ, raconter de quelle façon j'ai pu arriver ici, au bout du parcours, dans ce fauteuil. Je cherche les mots justes, les mots clairs et sonores qui expliquent une vie. L'école, l'apprentissage, la honte, les mots me viennent aux lèvres et se pressent tellement nombreux qu'ils me font bafouiller. Heureusement qu'on m'a déjà filmé, j'ai une petite habitude, sauf qu'aujourd'hui il y a tout à la fois, le voyage à Paris, la caméra qui enregistre, répondre et réfléchir, parler sans bouger, les questions qui s'enchaînent trop rapides. J'arrive à oublier un peu le visage qui m'interroge et je me concentre. Je veux tout dire. Expliquer comment j'ai attaqué de la lettre A pour aller à la lettre Z, avec le dictionnaire qui me suit partout, jour et nuit, que je lis et relis en entier si bien que le livre est usé même si je prends soin de le baguer d'un élastique pour marquer la page où j'en suis. Raconter les dix ans de combat. La passion des mots. Et dire que croire en soi c'est se donner la force, cette force de continuer lettre après lettre, la force de

penser que tout est possible, la force du respect après la grande honte. Témoigner de cet espoir qui m'a porté jusqu'au bout.

J'essaie d'expliquer mais il y a tant de mots possibles que ça me fait hésiter, je perds quelques secondes à chercher celui qui sonnera juste et Demaizière me coupe pour me relancer dans une autre direction. La caméra n'aime pas les silences ni les gars qui remuent dans un fauteuil. J'aimerais lui demander d'aller un peu moins vite parce qu'on n'a pas le même rythme, avec lui les paroles dansent, à peine le temps de répondre que déjà il faut réfléchir à une nouvelle question, la tête me tourne mais je reprends mon fil, je m'y accroche, je suis bon pour ça, tenace, pire qu'un chien sur un os quand il faut. Je veux lui raconter ce que c'est que d'apprendre à parler, apprendre à comprendre une conversation et comment j'ai élaboré et élargi mon vocabulaire. Tous ces mots que j'emploie aujourd'hui, il y a dix ans je ne les connaissais pas. *Élaborer*, c'est un verbe que j'ai chanté. J'élabore, tu élabores, il élabore... Souvent, jusqu'à 2, 3 heures du matin, je chantais les verbes pour mieux les retenir.

La caméra tourne. Par moments j'arrive à attraper l'impression exacte que je veux exprimer, d'autres fois au contraire je bute sur un mot, je m'embrouille et je remue, l'image est floue. Il faut couper, faire une pause. On m'assure que tout va bien, que je ne dois plus bouger, seulement répondre. Ça repart avec des interrogations courtes qui ne demandent que des oui, des non, c'est facile et ça coule, et puis les mêmes questions qu'au début, plus longues, qui me donnent l'impression de me répéter. Quand j'hésite trop Demaizière veut m'aider en parlant à ma place mais ce n'est pas comme ça qu'on apprend à dire les choses, pas en me soufflant la réponse avant que j'aie pu y penser, en posant une question avant que j'aie pu réfléchir à la première... On dirait un parcours de dos d'âne son interview, une course entrecoupée de pauses mais je ne me laisse plus déstabiliser, je m'accroche à mon fil et d'une question à l'autre je finis par y arriver. C'est ça qui importe, témoigner. Expliquer encore cet apprentissage qui m'a tant coûté. Non... Ce n'est pas l'apprentissage qui m'a coûté, c'est son absence.

On parle des mots maintenant, mon carnet de mots préférés, je le tiens à la main, je l'ouvre et je nomme ceux que j'aime et Demaizière me demande la définition d'*assidu*. Ce n'est pas un piège, il a envie que je réponde, je le vois bien sauf que ça va trop vite encore, alors je bute sur la définition que j'ai pourtant apprise par cœur et il croit m'aider en me demandant un autre mot, *aride*, pas mieux, je dois le lire pour rattraper mon fil, ce n'est pas grave, je me relance, je suis tellement concentré que je peux suivre ma pensée, je ne la lâche pas, elle est le fil de vie qui m'a tiré de l'ombre, de l'ignorance.

Les enfants. On parle des enfants, de Sean qui apprend en même

temps que moi. J'ai beaucoup de choses à dire sur eux, sur Brian surtout, sauf que le journaliste me coupe au moment où je tente d'expliquer que lui aussi... Une question dans une autre direction, tant pis, les mots courent entre nous et je m'accroche pour suivre, le temps aux mots de se déployer, *la poésie est une chanson* et là, sur la fin, je sens que je parviens à quelque chose... C'est pour cela que je suis venu, témoigner, raconter mon histoire, moi, Gérard Louviot, ancien illettré.

Plus tard, on me filme dans une autre pièce pour avoir des images qui couperont l'interview. Maintenant que les mots sont dits je n'ai plus peur, plus de trac. Il suffit de regarder droit dans l'objectif et de sourire, de feuilleter mon carnet, d'écrire une phrase, *j'aime les mots*. Et puis c'est la fin, quatre-vingt-dix minutes de tournage qui donneront dix minutes de concentré... Les gens bougent, s'affairent et moi je sens une fatigue phénoménale me saisir, comme si tous mes muscles se dégonflaient d'un coup.

Cathy est restée avec Thierry Demaizière, elle me racontera qu'elle l'a entendu appeler Alexandra Lamy pour préparer une interview, et ça me fait tout drôle de penser que cette actrice se retrouvera peut-être comme moi, dans le même fauteuil, obligée de faire attention à ne pas bouger en répondant aux questions...

Il paraît que les hommes qu'on ampute ressentent le manque de leur jambe ou de leur bras. Que les anciens obèses se sentent gros dans leur tête. Moi je sais que je porterai toujours ce sentiment d'avoir été illettré, c'est comme une ombre derrière moi, l'ombre de l'enfant que j'étais. Il était une fois... voilà des mots que je ne connais pas, pourtant je crois qu'ils iraient bien à mon histoire.

ENFANCE

Le premier souvenir qui remonte de l'enfance, c'est le chemin qui mène à l'école de Plougonven où je vais avec mes frères aînés. Je trotte derrière eux, le nez en l'air pour respirer le vent. Les grands rouspètent qu'il faut se dépêcher ou on trouvera le portail fermé mais ça glisse sur moi. Je dois rêver trop fort, être en train de me demander ce que ça ferait de voler si j'étais un canard, il y a justement une bande d'oiseaux en forme de flèche qui traverse le ciel, si haut que la tête me tourne. Je porte un vieux cartable qui a servi aux aînés. Il ne pèse pas grand-chose. Dedans je n'ai que des jouets, quelques billes, des soldats en fer et des petites voitures. Pas de cahier ni de trousse, pourtant les autres en ont parce que l'année prochaine c'est le CP. Les autres... Ils ont l'air tellement plus grands, plus savants que moi, les bons élèves et aussi les mauvais qui se bousculent dans la cour de récréation, les brutes qui font peur aux petits, même eux savent écouter la maîtresse et répondre aux questions d'une voix claire qui ne tremble jamais.

C'est quel mot, ça, Amédée ? Loïc, tu vas ranger les triangles, les ronds et les carrés ensemble ! Tu veux nous réciter la poésie que nous avons apprise ensemble, Soazic ? Et combien il y a de bâtonnets dans la bulle ? De quelle couleur est la pomme ? Montre-moi le mot dromadaire et tape sur ton pupitre autant de fois que tu entends une syllabe, Gérard !

La maîtresse pourrait tout aussi bien me parler en langue animale, en chien ou en crapaud, elle pourrait me demander de voler en l'air ou de disparaître sous la terre, ça serait moins compliqué que de comprendre ce qu'elle veut et je ne vois rien qui ressemble à une syllabe. D'ailleurs je ne sais pas ce que c'est, syllabe, alors je tape au hasard, boom boom boom boom, mon cœur bat plus fort que mon poing, je sens que je me trompe, c'est obligé, raté d'avance ! Je ne connais pas trop bien les couleurs non plus, surtout quand on me pose une question avec des yeux noirs de colère, ça oui, le noir je peux le reconnaître mais sur un livre ou une feuille c'est autre chose, les couleurs se brouillent comme une omelette. Et les formes c'est encore pire. Les triangles roulent pareils que les ronds ou les carrés, je mélange, et plus c'est pressé moins je sais répondre, la peur prend toute la place dans ma tête, je n'arrive même plus à parler alors les mots m'échappent et font de la bouillie ! *Do... do... ma... je... je...*

sais... pas ! Je tape comme un sourd sur le pupitre et ça n'arrange pas l'humeur de la maîtresse mais qu'est-ce que j'y peux, je ne comprends pas, ses questions sont trop rapides et moi trop lent.

Il y a une consigne que je comprends très clairement par contre, c'est qu'il faut tendre les mains pour recevoir ma punition, les doigts groupés en fagot et interdiction de tricher ! Je retiens ma respiration, les bras tendus, même si c'est difficile avec la tremblote. Je sais ce qui va me tomber dessus mais malgré tout je garde la position sinon ce sera mille fois pire ! La maîtresse a appris à viser, elle a de l'entraînement et la règle s'abat autant de fois que les syllabes du mot *dromadaire*, peut-être plus, qu'est-ce que j'en sais puisque je ne peux pas compter, je me trompe toujours après le deux, j'oublie, un-deux-sept et dix... Je ne dois pas pleurer. Si je chouine les autres ne me loucheront pas et je passerai pour une mauviette de trouillard, une fille manquée ! Ça fait sacrément mal mais j'arrive à garder la bouche fermée. La maîtresse soupire comme si elle souffrait autant que moi, par ma faute : « Va t'asseoir et essaie de suivre au lieu de bâiller aux corneilles ! » Les doigts tout engourdis, je regagne ma place au fond sans regarder personne. La maîtresse se trompe, il n'y a aucune corneille dehors et je n'ai pas bâillé mais je ne dis rien, ça vaut mieux, j'espère qu'on m'oubliera dans mon coin si je ne fais pas de bruit. Jusqu'à la prochaine fois.

Pendant que je prends des coups de règle ou que je rêve au fond de la classe, les autres collectionnent les bons points. J'aimerais bien en gagner moi aussi, sauf que les images ne sont pas pour les idiots incapables de répéter *dromadaire* sans que leur langue fourche ! Les bons points sont distribués aux bons élèves ou même aux pas trop bons qui lèvent le doigt et participent-à-la-classe ! Il y a des bons points pour les récitation, des bons points pour le calcul et des bons points pour les lettres en bâtons. Il y en a aussi pour le chant, je pourrais peut-être essayer parce que j'aime bien ça, chanter, sauf que la maîtresse me fait trop peur et j'oublie chaque fois les paroles. Saleté de caboche qui ne veut rien garder en ordre ! Si j'étais capable de répondre aux questions moi aussi je ferais la collection d'oiseaux à plumes rouges, de navires à voiles, même les animaux de la ferme sont bien plus beaux en dessin qu'en vrai. Et j'économiserais pour les échanger contre les supers bons points qui racontent une histoire, le chevalier en armure ou le garçon perché sur un haricot géant, ceux-là valent cinq bons points, sauf que moi je ne sais pas compter, je m'embrouille et en plus je n'ai jamais gagné une seule image en récompense, alors cinq c'est sûrement pire !

Puisque je ne comprends rien à ce qu'on me demande j'ai pris l'habitude de répondre au hasard. Ça fait rire la classe et la maîtresse ça l'énerve encore plus, alors elle me commande de tendre la main

pour taper sur mes doigts. Un jour elle décide de changer de punition. Peut-être qu'elle ne sait plus quoi faire de moi ou qu'elle est fatiguée de me taper dessus pour rien puisque je réponds tout faux. Elle va fouiller l'armoire et revient en agitant un chapeau bizarre avec deux longues oreilles. Je ne sais pas à quoi il peut servir mais dès qu'elle me l'enfonce sur la tête la honte m'envahit. Les autres me regardent les yeux écarquillés et le silence tombe pire qu'un coup de tonnerre. Je baisse la tête dans l'espoir de disparaître. Sauf que la maîtresse n'a pas fini. Pour bien montrer quel idiot je fais, elle déclare qu'il me manque quelque chose. Je ne la vois pas mais je l'entends qui fouille l'armoire à nouveau et revient avec une pancarte qu'elle m'accroche au cou, comme un collier de fille. Dessus il y a une phrase écrite en bâtonnets. Je n'ai pas le temps de me demander quoi, la maîtresse lit d'une voix aiguë pour les petits incapables de déchiffrer et pour moi, vu que je ne sais pas.

« Je suis un âne ! » Ensuite elle ajoute sévèrement « Voilà exactement ce que tu es, Gérard. Alors tu vas faire le tour de l'école et ne rate aucune classe, comme ça tout le monde sera au courant. C'est bien compris ? »

Je hoche ma tête d'âne, écrasé par le poids de sa colère. Je ne suis peut-être pas très malin, je ne me rappelle même plus pourquoi j'ai mérité la punition, mais la pancarte et le chapeau en forme d'oreilles ça oui, je comprends ! Je sais que c'est ma honte qui brûle et me donne envie de pleurer. Je sais aussi que l'école est trop dure, ça ne sert à rien, je n'y arrive pas !

À la maison, je n'y arrive pas mieux mais je peux toujours courir dans ma chambre ou au jardin, dans mes cachettes. Je ne sais pas que je viens de l'Assistance, à cette époque je crois que je suis comme les autres. J'ai une maman, un père qui travaille tout le temps et trois frères aînés. Avec Joseph on a juste un nom en plus que celui de nos parents Coquil. Coquil-Louviot, c'est comme ça qu'on nous appelle à l'école, une petite différence de rien du tout. Peut-être qu'au fond je sens bien que c'est inégal, comme une cicatrice-frontière qui court entre les enfants et qui nous isole tous les deux, les frères Louviot... Est-ce que la voix de ma mère s'adoucit pour ses deux aînés ? Si elle nous gronde plus fort c'est aussi qu'on est mauvais à l'école alors que les grands se débrouillent. Comment savoir ? C'est vrai on n'a jamais d'habits neufs mais on est plus petits, surtout moi. Joseph aura bientôt sept ans, alors que j'en ai cinq. On porte les vêtements des frères aînés, pour ne pas gaspiller. Quelquefois aussi on reçoit des pulls et des pantalons d'une dame qui nous rend visite. Ses vêtements ne sont pas neufs, juste nouveaux. D'autres enfants les ont un peu usés, ça m'est égal, comme ça je peux les salir ou les trouer, je ne me ferai pas rouspéter... La dame aux habits vient de l'Assistance. Bien sûr je ne

sais pas ce que c'est, l'Assistance. Peut-être qu'elle m'explique et que les mots me rentrent dans la tête pour en ressortir aussitôt. Ou peut-être qu'on ne m'a rien dit parce que je suis trop petit pour m'embêter avec ces histoires. On parle peu à la maison, on n'explique pas les choses. Ce secret doit pourtant compter quelque part mais je l'ignore.

La première fois que je croise mon autre père, j'ai huit ans. Je joue dehors, au ballon, quand un homme m'interpelle. Il est barbu, un peu effrayant et ses yeux me donnent l'impression de vouloir me percer des trous dans la tête. Sa voix est enrouée, on dirait qu'il essaie d'être gentil et de me rassurer : « Je suis ton père, qu'il dit. Un Louviot comme toi. » Il veut que je demande à la mère Coquil des photos de moi, qu'il reviendra chercher demain pour les montrer à sa femme. Ma mère. J'entends les mots sans y prêter trop d'attention, pourtant ce n'est guère compliqué « je suis ton père, un Louviot ». Je pourrais lui crier d'aller se faire foutre au lieu de foncer à la maison chercher des photos. Je ne suis même pas vraiment étonné. D'abord on ne doute pas de la parole d'un homme quand on est un gosse ignorant. Et puis peut-être qu'au fond je sens que c'est la vérité, ce barbu aux yeux perçants est vraiment mon père. Ça expliquerait pourquoi on est différents Joseph et moi.

Bien sûr quand je réclame des photos pour le monsieur-qui-est-mon-père, ma mère se met en colère. Il n'est pas question de donner quoi que ce soit à ce gars-là, une poche à vin pareille, ce toupet qu'il a de réclamer ! Elle va lui envoyer les gendarmes s'il cherche les ennuis, oui, c'est mon père et le père de Joseph, mais ça ne porte guère à conséquence vu que c'est aussi un incapable et un ivrogne ! Ce qui fait, si on y réfléchit (ce que je ne fais pas vraiment), que je ne suis pas un Louviot-Coquil mais un Louviot tout court ! J'ai un père ivrogne, une mère qui ne vaut guère mieux et qui nous a abandonnés pour se débarrasser. Obligé. Et j'ai même des frères et sœurs qui n'ont pas eu notre chance à Jo et moi, vu qu'on est bien placés et que personne ne nous tape dessus, personne ne s'enivre à table.

D'accord, ma mère n'est pas ma vraie mère, c'est une femme d'accueil chez qui on met les enfants de la DASS, mais elle nous a réclamés, Joseph et moi, pas vrai ? Je n'arrive pas à comprendre ce que ça signifie parce que trop de choses se mélangent. Ça fait qu'on n'est pas vraiment frères avec les fils Coquil. Ou un peu moins. Et puis on dit comment ? Demi-frères ? Faux frères ? Tout ça, c'est la faute du barbu. Le lendemain il ne revient même pas comme il a promis. Il a dû prendre peur des gendarmes, encore heureux que je me suis pas décarcassé pour lui trouver des photos !

Le père Coquil lui ne fait pas trop de différence entre les garçons. De toute façon il ne s'intéresse pas à ces affaires de femme, il travaille dur et la charge de nous élever retombe sur notre mère. Elle ne rit pas,

on doit lui causer trop de soucis, ça fait beaucoup quatre garçons à nourrir et en plus voilà que les deux têtes dures de l'Assistance n'apprennent rien à l'école ! Parce que Joseph, c'est pareil que moi, même s'il est dans la classe au-dessus. Un cancre. On n'en parle jamais entre nous. Les coups de règle ou la honte ça se cache pour oublier plus vite, comme les cauchemars. Au pire, on pleure un bon coup et c'est fini. On est trop bêtes pour comprendre que les choses ne passent pas en les effaçant. On fait comme si elles n'existaient pas.

À la maison aussi on me reproche ma lenteur à comprendre, et à chaque fois la honte ne tarde pas à me rattraper. J'ai l'impression d'être à l'abri au milieu de mes frères, même si on se prend des claques quand on se chamaille trop, plus qu'à l'école où je suis un âne qu'on fait tourner avec une pancarte autour du cou. Saleté de caboche dure !

Cette fois, personne ne va me coiffer d'un bonnet ou me donner des coups de règle, juste ma mère qui essaie de m'enseigner la lecture et moi qui ne comprends rien de rien... C'est une après-midi pluvieuse ou un soir, un moment où l'ombre est partout, autour de moi et dans ma tête. La seule lumière qui existe se concentre sur cette page de livre où la main de ma mère est posée. J'ai très mal au ventre, ça me tord comme un nid de serpents, mais je n'ose pas bouger parce que je dois lire le mot au bout de son ongle. Ma mère a des doigts minces qui finissent en pointe sèche et découpent le mot à déchiffrer. « Là, c'est quelle lettre ? » Sa voix s'impatiente et l'ongle creuse un trait sur la page, en plein dans le mot. Celui-ci n'est pas très long, sûrement que je pourrais le lire si je me donnais un peu de peine, sauf que sa manière de griffer la page en découpant les lettres c'est comme si on me découpait moi et ça me terrifie. Je me tais pour éviter de dire n'importe quoi, mais le doigt insiste. Mes silences butés enragent ma mère. Je peux sentir son énervement chauffer l'air entre nous. Je vois sa main se crispier de colère et je rentre la tête dans l'espoir de disparaître. La main s'élève et me donne une courte gifle histoire de me secouer mais ça n'arrange rien, je bloque, j'essaie bien de bafouiller que je n'y arrive pas, mais je parle dans ma tête. Si j'ouvrais la bouche ce serait de la purée qui sortirait, rien que du charabia comme dit la maîtresse. Cette façon de creuser des petites lignes sèches entre les lettres ça me fait mal au ventre ! Les ongles m'empêchent de réfléchir, voilà ce que j'aimerais expliquer à maman, parce que je sais ce qui va suivre, une claque pour m'apprendre à être un incapable ! Ma mère change de mot, elle en choisit un autre encore moins long, un mot facile, un mot pour les ânes mais je n'y arrive toujours pas, toutes les lettres se ressemblent, je ne lis rien !

Heureusement, Marie-Reine ne va pas tarder à toquer à la porte et sa visite mettra fin à l'épreuve. Ma mère n'a guère envie que son amie

découvrir qu'elle a un idiot de fils, même un fils placé, ce ne sont pas des affaires à déballer en public. Elle doit préparer le café mais j'encombre la table. Elle se lève en soupirant comme la maîtresse fait quand il n'y a plus rien à tirer de moi. Pour cette fois je suis sauvé. Sauvé des mots et de mon ignorance. Bien sûr, ma mère ne se doute pas que pendant des années, chaque fois que j'essaierai de déchiffrer une consigne ou un panneau, je serai tétanisé par le souvenir de ses ongles creusant les mots.

En dehors de l'école où j'apprends la honte plutôt que l'écriture, je ne suis pas un enfant malheureux. J'aime courir après les grands jusqu'à ce qu'ils cèdent et m'embarquent dans leur bande. Je peux rester dehors, au grand air, tard, lorsque la nuit est tombée, sans jamais me lasser. Je suis curieux de nature, même si je n'ai guère les moyens de nourrir cette curiosité. C'est comme s'il me manquait quelque chose sauf que je ne sais pas quoi. Très vite je devine que ça ne sert à rien de demander aux adultes, surtout ceux qui me prennent pour un attardé, ça les met en colère toute cette lenteur pour apprendre la moindre chose. Je n'aime pas la classe, je n'arrive pas à suivre, et rien ne me prépare au choc de la rentrée en CP.

Cette année, bizarrement, Joseph et moi nous irons dans une nouvelle école. Les frères aînés restent à Plougonven. Qui décide ? Mes parents d'accueil ? Un médecin ? Les dames de l'Assistance qui nous posent des questions en souriant avec ce drôle de regard moitié gentil moitié inquiet, et qui hochent la tête comme si elles étaient soulagées quand on répond correctement ?... Personne ne m'explique. Ni ma mère ni les dames, ni mon père ni la maîtresse au bonnet d'âne. Et moi je suis bien trop petit et ignorant pour m'interroger sur ce changement brutal. Je vis sans me poser de questions. À la fin des vacances, j'entrerai à Ar Brug avec Joseph.

Il me faudra dix ans pour réaliser que l'Institut Médico-Éducatif de l'Ar Brug, appelé aussi IME, n'est pas exactement une école comme les autres. C'est là qu'on met les têtes dures, les mauvaises graines ou les gamins différents, pas assez vifs, pas tout à fait normaux. C'est aussi un refuge dans lequel je vais passer mes plus belles années d'enfance.

AR BRUG

Ar Brug forme un ensemble de bâtiments perché sur une colline, au milieu des champs qui dévalent jusqu'à la route en contrebas. L'établissement est flanqué du foyer de la Garenne où on place des enfants à problèmes. Un chemin bordé de vieux murs en pierres sèches rejoint la forêt toute proche.

Quand on emprunte la route du haut, par le pont bleu qui enjambe la nationale, c'est comme si on changeait de monde. Après la barrière de l'entrée une allée goudronnée mène au bâtiment principal avec le réfectoire, les cuisines, le bureau des pions, l'infirmerie où les malades vont se retaper, les dortoirs à l'étage. Sur une aile se dresse la salle de jeux où les élèves s'abritent quand il fait trop froid et pluvieux pour jouer dehors. En longeant l'allée, on parvient aux quatre salles de classe et à un préau à demi couvert. À quelques pas de là, l'enclos des poules, des oies et des pigeons, les clapiers à lapins que les classes vont nourrir à tour de rôle. Plus loin encore les ateliers de menuiserie, de maçonnerie et l'atelier vélos, l'appentis où on range les outils. Enfin, dispersés sur les pelouses jusqu'aux limites d'Ar Brug, le gymnase, les serres, les terrains de foot et de basket, puis en revenant par l'arrière des classes, le bois des arbres à cordes. Le chemin qui court entre les bâtiments permet d'organiser des compétitions à vélo et en patins où les plus casse-cou deviennent de vrais champions. En été, ça sent le goudron chaud.

Derrière le terrain de sport, un mur en béton sépare l'IME du foyer de la Garenne où logent les enfants de la DASS. Apparemment, ce sont des cas sociaux qui ont fait des bêtises, c'est ce qui se raconte, des types trop jeunes pour aller en prison qui ont été collés au foyer. Certains viennent apprendre un métier dans les classes ateliers d'Ar Brug.

Je suis trop petit pour comprendre dans quel endroit je me trouve. Je vois bien qu'il y a des gosses qui ont l'air un peu zinzin et qui discourent bizarrement, mais je m'en fiche, ça ne me dérange pas. D'autres se déplacent en fauteuil roulant, mais rigolent autant que ceux qui ne le sont pas. Je remarque un garçon avec des yeux plissés et un sourire mouillé. Il aime bien répéter un million de fois la même chose. Quelquefois il préfère gueuler comme si on était sourds. Les autres l'appellent « Triso ». Il est plutôt sympa. Je vois aussi une fille

qui lui ressemble avec des lunettes extra-épaisses surnommée « Jumelle », un garçon qui se balance pendant mille ans dès qu'il est énervé ou inquiet. Et puis il y a « Cerveau », la fille qui ne tourne pas rond. Attardée ou folle, on ne sait pas trop. Il y a ceux qui ne répondent jamais aux questions ou alors à côté. Et puis il y a des gosses comme nous, Joseph et moi, qui ne travaillent pas très bien mais qui sont plutôt bons en sport et débrouillards de leurs mains. Ici personne ne se moque à cause d'une mauvaise réponse énoncée ou d'une jambe tordue, personne ne juge et personne ne me tape dessus si je m'embrouille. D'ailleurs il faudrait taper sur tout le monde parce que, dans cette classe, les élèves n'arrêtent pas de se tromper. Le maître est un homme patient qui ne s'énervé pas si on est lent à répondre. Il doit avoir l'habitude des ânes. À Ar Brug il devient possible d'apprendre des petites choses, sans doute pas très vite ni très bien, mais je vais progresser un peu. Et puis il y a la nature là-dehors...

La première année on fait beaucoup de dessins et de sculptures en pâte à modeler, en terre cuite ou en papier mâché. Le maître s'intéresse à nos productions. Il veut savoir ce qu'on représente, et pourquoi on a choisi ça et qu'est-ce qu'on peut faire avec. Moi je fabrique des serpents et des crocodiles, il suffit de rouler des boudins et d'ajouter des dents et des langues aussi piquantes que des aiguilles. D'autres font des bateaux, des bonshommes patates ou des planètes extraterrestres. Les moins doués forment des petits tas dégoûtants, mais ils ont l'air vraiment de voir ce qu'ils disent. Pourquoi j'ai choisi les serpents ? « Parce que c'est facile et qu'ils font peur », je réponds. Et puis j'aime les bêtes, mais ça je ne le dis pas.

Bien sûr on ne fait pas que du modelage. On a aussi un livre pour apprendre à lire et à écrire avec un titre en lettres noires. Daniel et Valérie sont deux enfants de notre âge, sauf qu'ils ne font jamais aucune bêtise. La première fois je ne veux pas l'ouvrir. Il me rappelle trop de mauvais souvenirs et réveille les cris dans ma tête : « Tu ne comprends donc rien, espèce de bourrique ? ! »... Petit à petit, je m'aperçois pourtant qu'il y a quelque chose de changé. Quand le moment de lecture arrive, le maître nous fait répéter sans montrer d'impatience. Des élèves participent, d'autres dorment à moitié ou remuent leurs bras comme des moulins, et ça ne paraît pas trop le déranger. Au début, j'attends qu'il sorte son bonnet d'âne. Sauf que dans l'armoire il n'y a que des pots à peinture, des crayons et des feuilles. Pas de pancarte non plus pour les imbéciles... J'attends le moment où il va s'énervé, sauf que ça ne vient jamais, il reste calme, il ne crie pas. C'est peut-être à cause de cette patience et à force de répéter que mon cerveau commence à retenir quelques mots simples. Je ne maîtrise toujours pas le déchiffrement mais je sais maintenant qu'il

n'existe aucun piège entre les pages. Je peux regarder les images et me raconter autant d'histoires que je veux dans ma tête, je ne vais pas me retrouver au milieu de la classe, puni devant les autres.

Si la peur disparaît au cours de ces premières années, reste la difficulté d'apprendre. Sournoisement, l'idée va grandir en même temps que moi. La lecture c'est pour les autres. Avec ou sans bonnet d'âne je n'y arrive pas. Ça coince... Personne ne m'a expliqué clairement qu'on est dans un établissement spécialisé, mais je crois que chaque gamin peut reconnaître la différence, de la même façon qu'on sent la chaleur en été ou la peur qui serre le ventre quand on est en danger. Ce n'est pas vraiment pensé, juste quelque chose d'invisible qui est là, dans l'air, ou comme une odeur qu'on oublie à force de la respirer. Quand j'en sortirai, c'est le regard des gens qui me révélera cette différence, leurs moqueries en apprenant que j'ai passé toute ma scolarité là-bas, chez les fous, à Ar Brug. Mais à six ou sept ans comment est-ce que je pourrais me rendre compte du fossé qui me sépare des enfants qualifiés de « normaux » ? La normalité c'est Ar Brug, ses jeux, son apprentissage sans contrainte, c'est le mélange des élèves, cancre, éclopé, plus quelques fous. Moi j'ai l'impression d'être à l'abri, protégé dans une classe perchée sur la colline.

Tout n'est pas devenu facile pour autant. Ce n'est pas comme si je sentais un blocage se déverrouiller. Au contraire, j'ai toujours l'impression d'avoir du brouillard plein la tête chaque fois qu'il faut se mettre au travail. Contrairement aux activités manuelles, l'apprentissage de la lecture et de l'écriture est toujours pénible. Je ne peux pas rester concentré longtemps, la fatigue m'embrouille les idées. Je me décourage vite, surtout si le maître s'approche trop près pendant que j'essaie de déchiffrer, ou encore pire, s'il se penche par-dessus mon épaule. On a un cahier où on s'entraîne à écrire des lignes et des lignes jusqu'à en avoir des crampes aux doigts. Mes lettres sont tordues, raturées, sales, pourtant je m'applique. *Farine, chien, chat*. À force de répéter ou d'écrire j'apprends à lire l'alphabet et à mémoriser quelques mots simples sans vraiment les comprendre. Je me méfie de tout : les sons qui sont différents des lettres écrites, les mélanges impossibles des « s » et des « c » et les accents trop pointus. Je fais beaucoup de fautes, deux ou trois dans le même mot, le maître s'en fiche du moment que j'essaie. Pour lui c'est ça qui compte, l'application et les efforts. En attendant, chaque fois qu'il faut doubler une lettre, j'oublie, je ne sais pas lire les « au », les « ei », « ain » ou les « uei » qui font des mots longs et compliqués. Pour les lettres muettes, pas de problème, je ne sais même pas qu'elles existent, tout comme la ponctuation. Quand c'est trop compliqué je ne vois plus les choses en entier, seulement des morceaux, comme si une gomme effaçait des signes et mangeait des bouts de texte. La peur de me tromper rend

mon regard tout rétréci. Lire me demande bien plus d'efforts que si je devais creuser une terre caillouteuse à mains nues. Il faut aller chercher chaque lettre pour composer une syllabe et, finalement, quand le mot apparaît, je n'en connais pas toujours la signification, j'ai mis trop d'énergie à le tirer du magma de lettres. Je le répète sans comprendre. Il sonne comme un oiseau muet. Il est plat, presque mort, il ne me parle pas, sauf s'il y a une image dessous pour lui donner un sens. *Mare, oie. Libellule.* Je lis *Zibédule*. Ça fait rire les copains, je me demande pourquoi. Le maître sourit et me corrige. J'entends *Zibédule*. L'image de l'insecte transparent à la couleur de l'arc-en-ciel s'imprime dans ma tête.

On apprend des fables de monsieur La Fontaine. La cigale et cette idiote de fourmi, le corbeau encore plus zinzin qui perd son fromage juste pour le plaisir de clouer son bec au renard. Même s'il y a plein de trous dans la récitation j'arrive à retenir une phrase : « Maître corbeau sur un arbre perché tenait en son bec un fromage. » Je la chantonne fièrement. Des corbeaux de ce genre, je voudrais bien en rencontrer, moi !

Dans la classe on est moins nombreux qu'à l'école du village, petits et moyens sont mélangés et je me retrouve avec Joseph. Beaucoup d'enfants ont des problèmes pires que les nôtres. Il y en a qui ne savent pas trop parler, sauf à faire de la bouillie de paroles comme la fille surnommée Cerveau, d'autres qui ne peuvent pas s'expliquer sans que leurs bras ou leur tête se mettent à danser une gigue. Ça me fait rire mais pas méchamment. Je ris parce que je les trouve marrants et que je les aime bien. Ça ne me dérange pas qu'ils causent drôlement, j'arrive même à oublier que certains sont zinzins, et ça ne nous empêche pas de nous amuser, faut juste faire gaffe de pas se prendre un bras qui mouline ou des postillons de bave. J'ai quelques copains cancre, Jean-Paul toujours partant pour une bêtise, Régis, Yannick.

Mais mes meilleures amies, ce sont les filles. Avec elles, je me sens en sécurité et plus fort aussi, parce qu'elles ne se moquent jamais et que je peux les protéger. Anne, Laurence, Françoise... Celle que je préfère s'appelle Nicole. Elle a les cheveux noirs, des yeux brillants et un sourire qui l'éclaire de partout. Nicole est très jolie, mais elle marche comme un canard boiteux. On dirait un bouchon sur des vagues, monte-descend, monte-descend, à vous fiche le tournis. Son handicap lui vient de sa naissance, à cause de ses hanches malformées. Ça l'a rendue sauvage. Elle a peur des exercices, peur de courir, peur d'escalader un talus de rien du tout et peur qu'on se moque de ses manières. Et moi je l'aide à passer par-dessus ces trouilles comme on grimpe une marche. Je sais qu'elle peut y arriver, alors je la pousse en avant. À part son problème, Nicole est super intelligente, elle sait lire, écrire, compter. On se complète tellement bien qu'on devient vite

inséparables. Elle m'aide pour les mots et essaie de me faire comprendre les verbes rangés dans des tableaux du livre de Daniel et Valérie. Le tableau des con-ju-gai-sons, elle dit. Du charabia, mais je veux bien l'écouter m'expliquer un tas de choses, moi je l'aide à s'aventurer là où elle n'aurait jamais l'idée d'aller toute seule. Personne ne peut embêter Nicole quand je suis avec elle. J'oublie que je ne suis pas très courageux et plutôt maigriot, je pourrais me battre contre la Terre entière si on l'attaquait ! Et je me dis que plus tard, je l'épouserai et qu'on fera notre vie ensemble...

« Pour apprendre la vie il n'y a pas mieux que la nature ! » Le maître nous emmène dehors le plus souvent possible. Tous les matins on court pour développer notre endurance. On court dans les chemins de campagne ou, quand le temps menace, on fait des tours entre les bâtiments. Quelquefois on prend les vélos ou les patins à roulettes. On devient vite champions de course, des champions avec les genoux écorchés qui se lancent comme des fusées sur le chemin goudronné. Après les exercices de lecture, le modelage ou le dessin, le maître nous entraîne dans les bois pour nous expliquer les arbres, les insectes et les oiseaux. Il utilise des mots simples et prétend qu'on n'a pas besoin de s'encombrer de cahiers parce que la meilleure façon de retenir les choses de la vie c'est en observant ce qu'on a devant les yeux. À l'automne, on ramasse des feuilles ou des pignes de pins qui serviront à fabriquer des guirlandes ou des collages pour décorer les murs de la classe. Tout peut servir, la terre, les feuilles, les branchages, les fleurs séchées ou les bogues de marrons. On part aussi récolter des champignons et on apprend à reconnaître les bolets comestibles, *comestible* veut dire « bon à manger ». Le maître nous montre les pieds bagués, les bolets à lamelles et les *vessies de loups* mais il interdit de ramasser des nouvelles espèces sans lui demander d'abord. Parce que si on s'embrouille avec les ami-tue-mouche on peut mourir empoisonné. Pour les rouges à verrues c'est facile de se méfier mais il y a des blancs qui ressemblent aux bolets comestibles. Le vrai nom de l'ami-tue-mouche est trop compliqué à retenir, je sais juste que les gros distraits qui en avalent meurent direct de la diarrhée.

Le maître aime encore plus la chasse que les champignons. Il nous montre comment repérer les traces des bêtes sauvages. Les jours où ça le prend, il charge un élève de porter du plâtre et un autre une bouteille d'eau. À couvert, dans les bois, on doit deviner les pistes empruntées par les animaux grâce aux branches pliées ou brisées, à l'herbe piétinée. Ensuite, on cherche un coin de terre humide et quelquefois on tombe sur l'empreinte d'un sanglier ou d'un chevreuil. Il n'y a plus qu'à touiller un peu de plâtre avec l'eau, couler le mélange dans l'empreinte et attendre que ça sèche pour obtenir la forme de la patte ou du sabot ! Mais il y a encore mieux que les

moulages... Un matin, le maître rapporte un renard qu'il a tué pendant le week-end. Je n'en ai jamais approché de si près, un renard roux avec un museau fripé qui laisse voir des dents aiguës. Le maître veut nous apprendre la manière de l'empailler. Il appelle ça *taxi-quelque chose*.

Pour aller pêcher à la rivière ou à l'étang, il faut pénétrer dans le bois de la Salette à deux ou trois kilomètres, pas loin de Bigoudou. Le bois est grand, assez pour se perdre si on ne fait pas attention et les arbres tellement hauts qu'ils avalent le ciel. Ça sent la terre mouillée. Le bruit des feuilles agitées par le vent nous impose le silence, même les excités qui chahutent d'habitude. On entend le craquement d'une branche qui casse, on ne sait pas trop si c'est un animal ou bien le pas d'un homme. On resserre les rangs alors que sur la route d'habitude il faut toujours nous crier dessus pour avancer. Je prends la main de Nicole qui peine à suivre sur les chemins de terre. On pense tous à la même chose... À Ar Brug une rumeur couve sur l'homme sans jambes, un sauvage qui habiterait au milieu du bois. On ne sait pas trop si le gars est mort ou vivant, s'il a vraiment perdu une jambe ou les deux, s'il peut bouger ou se traîner, on sait juste qu'il faut éviter de se trouver coincé dans sa cabane sinon on pourrait bien le regretter. Seuls les grands se risquent de son côté ou les zinzins qui n'ont peur de rien. Nous, au début, on préfère éviter le coin mais la tentation est trop forte et on commence à se trouver des raisons d'aller voir. Normalement on doit rester dans le groupe, le prof n'a pas envie de nous perdre, mais parfois il nous permet de nous disperser pour la chasse aux champignons. Alors avec Joseph on va traîner du côté de la cabane, crevant d'envie de vérifier si le mort-vivant existe. La curiosité ne nous laisse pas en paix depuis l'histoire des cris. C'est la bande du foyer qui les a entendus, des hurlements affreux comme quand on meurt ou qu'on égorge un cochon, et ça venait de la cabane. Au début on n'a pas voulu les croire, mais les deux gars ont craché juré que c'était la pure vérité, même qu'ils s'étaient barrés en courant tellement l'autre râlait horriblement. Ils pensent qu'il s'agissait de l'homme sans jambes mais d'autres disent que le hurleur était un prisonnier torturé...

Finalement Joseph, Jean-Paul et moi, on décide d'y aller à trois. Tant qu'on garde une distance de sécurité il ne peut rien arriver de mortel. On marche pendant un bon moment aussi silencieusement que des chasseurs ou des Indiens sioux. Normalement, l'endroit se trouve à la limite du bois de Bigoudou. Après on pourrait se perdre, c'est trop loin des coins où on va habituellement... Au moment où on commence à se décourager, on aperçoit quelque chose, dans un creux de terrain, et on s'aplatit en vitesse, saisis de terreur. Un cabanon en planches. C'est ici, forcément ! L'abri possède une ouverture masquée par un

tissu déchiqueté. Autour, il y a des morceaux de tôles et de ferraille jetés n'importe comment. Des pièges ? Ce serait facile d'enfouir deux ou trois mâchoires sous les feuilles mortes. Ça nous briserait le pied et après... Puisque la cabane existe, tout le reste devient possible. Les cris, la « mort-vivance », la sauvagerie de l'homme des bois. On observe sans pouvoir se décider à avancer jusqu'à ce qu'un bruit sec brise le silence. Aussitôt, on détale en hurlant, persuadés que l'homme sans jambes est en train de se ruer sur nous plus vite que la foudre elle-même ! On court, on court à perdre haleine, et par miracle on arrive sains et saufs !

À l'étang, une fois en plein air, la peur disparaît. C'est le jour de la pêche. On se sert de bouteilles pour piéger des anguilles ou des insectes. Nos préférés ce sont les Voitures-de-courses, des sortes de gros moustiques qui foncent à la surface de l'étang. Au bout de leur queue ils transportent une bulle d'air énorme qui leur permet de plonger sous l'eau. La queue leur sert de tuba et tant qu'il y a de l'air dans la bulle, ils peuvent respirer. Des moustiques à tuba ! Je me demande ce qu'ils pêchent sous l'eau.

Un matin je me dépêche tant de récupérer ma bouteille de pêche que je glisse et je m'étale sur le carrelage. Le verre se brise et m'entame méchamment la main. Je cours, tout saignant, à l'infirmerie, dans l'espoir de rattraper les autres avant qu'ils empruntent le chemin de Bigoudou. L'infirmière n'est pas impressionnée par l'état de ma blessure. Au lieu de me recoudre la peau, elle se contente de me faire un bandage serré et me garde le reste de la matinée. Elle m'explique que si je fais attention à ne pas salir ni ôter mon pansement la peau se réparera. Ça paraît difficile sans colle, mais je suis trop ignorant pour mettre sa parole en doute. Ce qui m'embête vraiment, c'est d'avoir raté la sortie à l'étang.

Un autre jour, à la cantine, Régis me plante sa fourchette dans la cuisse. Je ne sais pas vraiment pourquoi il fait ça. Le grand débile qui vient de m'embrocher n'est pas un méchant, mais il est franchement dérangé de la tête. Quelque chose que j'ai dit ne lui a pas plu... Un truc sur un sujet aussi important que le foot ou un troc de billes ou de bonbons. J'observe le sang qui suinte, les petits trous dans le pantalon et la tache qui s'élargit. Régis est aussi surpris que moi. Le sang goutte maintenant le long du mollet. C'est franchement dégoûtant, pourtant je n'ai pas mal. Comme Régis ne bouge toujours pas, je préfère laisser tomber et je me dépêche de boiter jusqu'à l'infirmerie. On peut mourir ou s'évanouir, si on se vide de son sang. L'infirmière me dit bonjour joyeusement, encore une fois pas plus impressionnée que ça devant ma cuisse dégoulinante. Elle me soigne vite fait, « les garçons sont durs au mal », elle dit pour me consoler, et c'est réglé. Régis se prend des heures de colle mais je ne suis pas sûr qu'il a compris parce que le

lendemain il me sourit comme si rien ne s'était passé. Sa tête est une ardoise magique. Finalement c'est un gars plutôt sympa...

« Les fleurs, les champignons, les insectes, quand j'avais votre âge on appelait ça des *leçons de choses* ». Pendant les premières années de classe le maître nous enseigne la nature comme il ferait pour le calcul ou l'alphabet. J'apprends à marcher, à regarder le ciel, à sentir les odeurs de l'orage, à reconnaître les champignons ou le vol des oiseaux migrateurs, j'apprends à observer la vie, comment les insectes s'enfouissent à notre approche, les cercles des rapaces dans le ciel quand ils chassent, l'âge d'un arbre dans sa souche coupée. La nature me parle une langue familière. Chaque chose a une explication, une logique, et même si certaines m'échappent à cause de mon ignorance, je suis à mon aise dehors.

À Ar Brug, il y a des milliers de choses à bâtir, soigner, entretenir. Et pour des gamins comme nous, sans langage, tout ce qu'on fait prend un sens, contrairement aux mots écrits. Percer une butte de terre et enfoncer dans le trou une buse de béton qui nous servira de tunnel ou de cachette pour s'abriter de la pluie. Élever des pyramides avec des rondins de bois, au bout d'un parcours de gymnastique. Ajouter une passerelle dans le petit bois des arbres à cordes, pour traverser tout le circuit sans poser le pied par terre. Creuser une piscine qui se transforme en mare pour les canards et les poissons rouges.

À la maison je ne parle pas d'école et on ne me pose pas de questions. Mes frères aînés trouvent ça bébé d'avoir un seul prof alors qu'eux ils en ont un pour chaque matière, ce qui en fait un paquet à force. Ce qui est encore plus bizarre, d'après moi, c'est qu'ils rapportent un tas de livres et de cahiers raturés dans leurs cartables. Le mien est presque vide. Mes frères se vantent d'avoir des devoirs et même si j'évite de trop réfléchir au sujet, je trouve ça bizarre de travailler quand on a passé la journée à apprendre. Ar Brug est peut-être le royaume des zinzins, mais on ne s'ennuie pas à faire une tonne d'exercices...

Les années passent et comme les poissons dans une grande mare, j'ai Ar Brug pour grandir. Mon frère part en apprentissage, ça ne me gêne pas, maintenant que je fais partie des anciens. Le maître a été remplacé par un prof qui continue à nous faire lire, écrire et calculer. Il n'a pas la tâche facile, je reste toujours aussi lent, mais il y a des matières où je me sens à l'aise, comme le dessin industriel. Pour dessiner à la bonne échelle, il faut s'appuyer sur les mesures, respecter les centimètres. On apprend à s'aider avec des règles et un compas. J'adore utiliser cet instrument. Grâce à lui, je fais des ronds parfaits comme si j'étais une machine et pas un garçon qui peine sur une feuille. Je tourne sans trembler, sans hésiter. La peur va avec les mots,

pas avec le dessin. D'après le prof, j'ai l'œil pour les perspectives, et même si les *sperpectives* ça ne signifie que du charabia, je suis fier de recopier un modèle et de répondre aux consignes.

Deux ou trois fois par semaine, on a cours d'atelier avec des profs spéciaux. Ce sont des métiers faciles à enseigner pour les cancre ou les handicapés pas trop atteints. À chaque atelier, il y a le prof qui va avec. Pépiniériste, maçon, peintre, cuisine de collectivité. Avec les profs de peinture, de bois ou de maçonnerie, on repeint les classes, on construit des cabanes, des pyramides en rondins de bois, des murets en pierre. Avec le prof de cuisine on fait des desserts pour la cantine et on prépare de la graisse à oiseaux avec de la Végétaline et des graines qu'on accroche dans la mangeoire au début de l'hiver. Avec le pépiniériste, on serre les dents. C'est le prof le plus dur d'Ar Brug et tous les élèves le craignent. Chaque fois qu'il pique une gueulante, même les zinzins se calment direct. Il ne supporte pas l'indiscipline. Et avec lui, on ne fait jamais les choses assez bien, on est juste bon à rater. Il ne nous frappe pas, il se contente de nous donner un travail obligatoire. Il nous méprise. Il ne le dit pas directement, mais ça se sent. Pour lui on est une bande d'attardés. Et le voilà obligé d'éduquer un tas de tire-au-flanc ! Peut-être qu'il aurait préféré des élèves normaux ou des supers pros de la jardinerie. Manque de bol, c'est nous qu'il doit supporter... Sous sa direction on ramasse les feuilles mortes, on creuse des tranchées de drainage et des boyaux d'irrigation. Les fleurs ou les légumes qui poussent en serre ont besoin d'une quantité d'eau phénoménale et ça nous fait un sacré travail vu que les serres se trouvent éloignées du bâtiment principal. On creuse même sous la pluie, poussés par ses coups de gueule : « Au boulot sans traîner ! Ça va pas avancer tout seul ! » Ça pour du drainage ça coule bien ! Ça coule même tellement que le lendemain il faut attendre que ça s'évacue pour finir le travail ! Ça grogne beaucoup dans les rangs des tire-au-flanc que le prof est un mal-embouché, mais dans le fond on se sent utile. L'entretien des terrains est sous notre responsabilité. Tondre, arracher les mauvaises herbes, nettoyer les bordures, arranger les massifs de fleurs et planter des arbres, n'empêche... Chaque travail d'amélioration nous donne l'impression qu'Ar Brug nous appartient un peu plus. C'est notre territoire !

À force de travailler, mes mains sont devenues beaucoup plus habiles que ma tête. Elles savent mesurer leur force, et trouvent la façon d'ajuster deux pièces entre elles, de planter des bulbes ou de bâtir un mur. Si la consigne est claire, je n'ai pas besoin de me torturer la mémoire pour faire entrer les règles. Je comprends les gestes à employer. Je suis très bon en sport, et je gagne du muscle même si je reste maigrichon. Je n'ai peur de rien, ni de monter à cheval ni de grimper sur un mur. En escalade, dans les rochers

naturels, après avoir gagné les pistes bleues, vertes et rouges, je remporte la médaille de la piste noire. En foot, on dispute des matchs avec le collège du Château et leur équipe de gosses normaux. La nôtre est formée des meilleurs éléments de L'IME et du foyer de la Garenne. J'en suis et Joseph aussi jusqu'à son départ. Et Jean-Paul, Yannick, Michel et Pierre. En foot, en cross et en course de relais, les deux équipes se défient d'année en année. Ceux du collège ont beau savoir lire et compter, on les écrase souvent. On a la rage de gagner, parce que perdre contre eux, c'est perdre deux fois ! On a déjà mauvaise réputation, alors sur le terrain on n'a pas le choix, on doit remporter la partie !

Ce que je préfère c'est marcher, avaler les kilomètres et laisser glisser la fatigue ou les tristesses qui me prennent quelquefois. Tout au fond de moi, je sais très bien qu'ici c'est pas la vraie vie, que ça ne pourra pas toujours continuer comme ça, que dehors c'est plus dur. Je me doute que je ne suis pas encore vraiment adapté à ce qui s'y passe, j'ai toujours beaucoup de mal avec les mots. Lire est encore quelque chose de compliqué, pour ne pas dire impossible. Si j'y pensais vraiment, ça pourrait me paralyser et tout reviendrait, l'angoisse et la honte. Alors, quand j'avance sur un chemin, perdu dans la campagne, j'ai l'impression de me laver la tête et d'être en paix. Mes problèmes n'ont plus d'importance, j'oublie mes difficultés à apprendre. Bientôt il n'y a plus que le bruit de mes pas. Qu'il pleuve ou qu'il fasse soleil, je suis heureux. Sur les chemins de campagne, autour d'Ar Brug, mon esprit est clair, tranquille.

Ce n'est pas que je sois bagarreur, en général, je préfère calmer le jeu, surtout avec certains gars du foyer, mais quelquefois je n'ai pas le choix. Il ne faut jamais montrer sa peur avec les durs sinon tu te fais fatalement emmerder. Jean-Paul, Yannick et moi on n'hésite jamais à charrier les nases, sauf les trois brutes d'Ar Brug. Ceux-là, personne ne les cherche parce que leur crâne est pire que de la caillasse, des gars qui n'entendent que les coups. Il y a Michel, du foyer, qui vient apprendre un métier dans notre classe et qu'on a surnommé « le type aux couteaux », depuis qu'il s'amuse à trimbaler des lames dans ses poches... Défier Michel, c'est la mort assurée ! Le problème avec lui c'est qu'il peut exploser sans prévenir, à cause d'un mauvais regard, d'une remarque qui n'a rien à voir ou un truc qui lui résiste. L'autre brute c'est Bruno, un géant qui doit faire pas loin de deux mètres, aussi solide qu'un tronc d'arbre et très fêlé du cerveau, mais beaucoup moins vif que Michel. On dirait qu'il lui faut du temps pour déplacer ses deux mètres de hauteur, sans compter le temps de penser. Marc est le dernier des trois, un costaud un peu barjot qui se fait respecter rien qu'en prenant son air mauvais. Il est externe, un gars comme moi, pas

handicapé, qui vient dans notre classe apprendre ce qu'il peut, c'est-à-dire pas grand-chose. Avec lui difficile aussi de prévoir l'explosion. Dans ces cas-là rien ne l'arrête, il frappe. Quand il est de bonne humeur, il nous fournit en cigarettes. Comme on n'a pas beaucoup d'argent, sauf à l'époque des escargots, on les lui échange contre des billes, des BD ou un dessert à la cantine. Je reçois cinq francs d'argent de poche par mois qui me servent surtout à acheter des bonbons. Les cigarettes ce n'est pas mauvais, ça te donne l'air dur et ça fait tourner la tête mais ça ne vaut pas un bonbec... Le mieux c'est d'acheter des bonbons et de troquer les BD que tu as lues contre de quoi fumer en douce. Quelquefois, un copain arrive à piquer un paquet entamé et le partage avec les autres. Ici les radins sont mal vus et de toute façon si tu ne le fais pas, ta réputation est finie. Le jour où tu réclames, il n'y aura personne pour te donner un mégot, même pas un car-en-sac !

Il n'y a pas la télé à l'IME, mais un projecteur à l'atelier cinéma. Régulièrement les profs organisent des séances dans la salle de projection, surtout avant les périodes de vacances ou pour Noël. Ici tout le monde adore les séances. Quand le film est barbant, on n'a pas besoin de le regarder, l'important c'est d'être dans le noir à côté d'une fille et de trouver une excuse pour la serrer de près. Le film du jour s'appelle *Le Retour de Martin Guerre* avec Gérard Depardieu. Le mec a l'air d'un gars normal, pas d'un acteur, mais ça me plaît. Le prof nous prévient que ça se passe il y a longtemps, au temps des châteaux forts. J'ai l'habitude de ne pas tout comprendre au cinéma, ça ne me dérange pas. C'est toujours mieux que de s'inventer une histoire en regardant les images d'une BD... Ce jour-là, le jour de Martin Guerre, il arrive quelque chose. Je ne pourrai pas dire ce qui se passe dans ma tête, en tout cas, cette fois, je n'ai aucun problème de compréhension, le film me rentre dedans comme si c'était moi l'étranger qui surgit de nulle part ; Martin arrive de la guerre et débarque dans un village où personne ne le connaît et ne le connaîtra jamais. Il aime une femme qui n'est pas vraiment la sienne et finit jugé par les jaloux et les trouillards qui tremblent parce qu'il est différent, il ne se mélange pas. Martin Guerre invente son passé, il s'invente une vie en prenant la place d'un autre, mais ça ne change pas ce qu'il est vraiment au fond... Quand les lumières se rallument, j'ai du mal à bouger. Je n'ai pas envie de parler aux copains qui se chamaillent pour savoir qui sortira le premier avec Anne ou Françoise. La boule dans ma gorge me donne envie de pleurer et pourtant, même à cet instant, les mots me manquent.

J'éprouve la même chose avec les chansons de Renaud. Grâce à mon frère aîné qui a ses trois premiers albums, j'ai découvert mon chanteur préféré, celui qui va me suivre toute ma vie. Sur la pochette de l'album *Laisse béton*, on pourrait penser que Renaud frime avec sa

tendue en cuir, mais c'est juste un air qu'il se donne. Je m'entraîne à l'imiter dans la glace de ma chambre. Quand je l'écoute c'est comme s'il allumait une lumière dans ma tête. On est pareils. Bien sûr, il y a un tas de phrases qui m'échappent mais ça ne compte pas puisque Renaud parle pour les gars comme moi qui ne savent pas dire... Ce sont mes mots cachés qu'il chante. *Marche à l'ombre*, c'est moi, c'est moi aussi.

J'ai embrassé Nicole à l'abri des sapins, là où personne ne pouvait nous surprendre. Ça faisait des jours que je sentais mon cœur mourir en l'approchant. Avec les autres gars, on rigole bêtement en parlant filles, on se met au défi de sortir avec le maximum de gonzesses avant l'arrivée des vacances. Beaucoup se vantent d'avoir peloté leur copine ou d'embrasser cinq minutes sans respirer en tournant la langue, du pipeau, ils n'y connaissent rien, sauf d'avoir maté les filles à poil dans les douches. On n'y va pas souvent, parce que si on se fait choper, on risque gros.

À l'abri des sapins, quand Nicole approche son visage, ses lèvres me sourient à moitié et j'oublie tout ce que je sais et tout ce qui me fait peur pour écouter le sang battre dans ma tête. J'ai envie de poser ma bouche sur sa bouche pour sentir son souffle, rien que ça, et lécher ses lèvres et après... après je ne sais pas, mais je m'en fiche parce que je l'embrasse et que le baiser, mon premier, dure l'éternité !

Après Nicole, même si elle reste ma préférée, je tombe amoureux dès qu'une jolie fille s'intéresse à moi... Laurence, Sylvie, Anne, Véronique... Elles me coupent le souffle tant que je ne les ai pas embrassées. On se cache pour se bécoter dans les coins, derrière les portes, dans les couloirs ou dans le bois des sapins, pour l'instant ça ne va pas plus loin que de mélanger nos salives, le cœur qui bat et la tête qui tourne, leurs yeux brillent tellement en me regardant que je me sens fort, vivant, je ne doute plus de moi. Avant, j'aimais les filles en copain, parce qu'elles sont douces, elles ne se moquent jamais, elles ne jugent pas. Maintenant je les aime aussi parce que je deviens un homme.

J'aime bien chouraver des trucs. Je crois que voler m'amuse, et puis je n'ai pas beaucoup d'argent de poche. Peut-être que ça vient aussi de l'impression qu'il me manque toujours un truc. Les habits que je porte sont rarement neufs, mes jouets sont passés par les mains de mes frères. Tant que je ne me fais pas prendre, je ne me pose pas la question. L'excitation de chaparder est plus forte que le risque. À l'IME, une prof me convoque, persuadée que j'ai volé des cutters. Ce n'est pas une prof qui enseigne dans ma classe. Elle affirme qu'elle sait. Je me défends furieusement, ce n'est pas moi, mais elle ne veut pas me lâcher, je suis coupable, je dois avouer, rendre les cutters sinon ça me coûtera cher, alors je ferais mieux de dire la vérité. Elle me gifle

une fois, puis deux et encore une autre. Ça me sidère. Je sais calculer à présent que j'ai grandi mais avec elle je perds le compte. Des baffes en volée de douze ! Pendant qu'elle me gifle je ne pense qu'une seule chose. Tenir, ne rien dire. Ne pas avouer.

Parce que c'est vrai que je les ai volées ces lames, et la prof peut bien me décrocher la tête je ne dirai rien. J'ignore pourquoi je m'entête si fort mais je ne veux rien céder. Si j'avoue alors ce sera pire que la honte, pire qu'une pancarte à mon cou. Je ne dis rien et c'est elle qui finit par céder. Je repars les joues aussi rouges que si on me les avait peintes. Je n'ai rien avoué.

Pendant les vacances les parents nous envoient à la mer Joseph et moi, en colonie. On a l'impression de continuer Ar Brug en mieux. Au lieu de profs et de pions, on a des monos pour nous surveiller mais ils ne sont pas aussi sévères, et on fait à peu près ce qu'on veut. Pas loin de la plage, il y a un magasin qui vend de tout, épicerie, souvenirs, bouées, serviettes, pelles et seau, bandes dessinées, bonbons et barres chocolatées qu'on peut cacher facilement dans sa poche. On y va presque tous les jours et je pique surtout du chocolat, pas de gros trucs, sauf une fois, une épuisette. Elle était là, dehors dans un bac, je n'ai eu qu'à tendre la main et l'emporter tranquillement sous le bras. C'est tellement facile que le lendemain je chaparde tout le lot, d'un coup, au nez de la gérante ! Seulement une fois rentré à la colo je me retrouve très bête avec mon stock de filets. Je ne vais pas pêcher toutes les crevettes de l'océan ! En plus la dame de la boutique est sympa, et ça m'ennuie de la dépouiller. Je décide de lui rendre ses épuisettes, sauf que là il s'agit de refaire le coup à l'envers. Emporter le paquet sous le bras en marchant vite, sans courir, comme si c'était normal de trimbaler une bonne douzaine d'épuisettes, laisser tomber le lot dans le bac en faisant gaffe de viser, et repartir mine de rien en espérant que la dame est occupée. Ça me servira de leçon pour le reste des vacances...

Au printemps, Ar Brug organise des sorties à l'île de Batz, parfois un jour ou deux, d'autres fois toute la semaine. L'île est un paradis pour une bande de gamins ! On vit sous la tente, on fait brûler des feux de camps, on chante et on écoute des histoires de loup-garou qui font hurler les filles. J'ai un tas de copines, mais Nicole reste ma préférée. Elle est devenue très jolie et perd sa timidité depuis qu'elle sait que je me fiche de ses hanches malformées et de sa démarche de canard boiteux. Quand on s'embrasse j'ai les mains qui me démangent d'aller toucher sa peau, mais j'attends qu'elle soit d'accord... Avec les autres, je me retrouve presque à poil. Je me suis fait surprendre par un prof, la dernière fois que j'étais sous les sapins avec Anne. On a raconté un bobard, comme quoi on chahutait, et on a été collés chacun de son côté. Jean-Paul a voulu que je lui raconte tous les

détails. Il est mille fois plus obsédé que moi. Il prétend que dès qu'il se frotte trop près d'une fille, il ne peut plus se retenir, faut que ça sorte et tout part dans son pantalon ! La solution serait d'essayer vraiment de coucher, ça lui éviterait au moins d'en avoir plein le slip. Mais on est trop jeunes. J'ai beau ricaner, je me demande s'il est normal. Ou si c'est moi qui ai pris du retard. Je commence aussi à y penser tout le temps. La bouche des filles. Leurs seins, sous les blouses d'été ou sous les maillots de bain mouillés. L'envie de les toucher. Le soir je regarde les étoiles et je me laisse saouler par le vent. Il n'y a plus de limites, plus de contraintes et je me sens heureux...

Après la Toussaint les profs nous annoncent que l'IME a organisé un voyage d'hiver. Les élèves partiront en bus et logeront dans un chalet, à la montagne.

Ils appellent ça une classe de neige ! En Bretagne, la neige c'est surtout de la bouillasse, une pluie glacée qui recouvre la campagne en une nuit et tourne en gadoue tout de suite. Ça ne m'empêche pas d'être content.

Le grand jour arrive et on embarque en autocar, direction les Pyrénées. Les profs en profitent pour nous expliquer des trucs sur la géographie que personne n'écoute. Ça chante et ça rigole dans tous les coins. Le sommeil nous prend par surprise, tard dans la nuit. Le matin, on se réveille au milieu des montagnes. J'ignorais que la neige pouvait briller si fort. Sous le soleil, on dirait que la montagne est couverte de paillettes. Le car s'arrête devant un chalet en bois planté en pleine nature. L'air est tellement pur qu'il coupe la respiration. Il n'y a aucun bruit, sauf le vent et nos cris en descendant de l'autocar. En trois jours, j'apprends comment tourner et skier et je sais m'arrêter debout, sans me vautrer dans la poudreuse. J'apprends même à me servir des bâtons.

Le soir, après avoir avalé de la soupe et du lard, on se regroupe autour du feu. On a beau lutter contre le sommeil, on ne tient pas longtemps avant de regagner les dortoirs. On s'endort aussitôt qu'on a posé la tête sur l'oreiller. J'aimerais que ce séjour ne finisse jamais, parce que c'est beau là-haut et avec cette neige qui recouvre tout, on ne voit que la lumière, les montagnes et le ciel.

Au printemps suivant on retourne dans les Pyrénées et la montagne nue m'éblouit autant que sous la neige. Pendant la journée, les lézards restent pétrifiés sur les pierres brûlées de soleil, et la nuit, le ciel est tellement profond qu'on a l'impression de pouvoir le toucher en se mettant sur la pointe des pieds. On est de nouveau inséparables avec Nicole sauf pendant les randonnées où le groupe des sportifs part marcher en montagne. C'est notre dernière année d'école et on sent bien que même si on s'aime quelque chose va changer. Le dernier jour,

je vois un arc-en-ciel au-dessus de la rivière, en contrebas du chalet. Je ne connais pas le mot *magnifique*, il serait beaucoup trop compliqué à écrire, mais devant ce spectacle je ressens un regret si gros que ça me coupe le souffle. Je voudrais avoir les mots pour expliquer cette danse entre l'eau et le soleil, suspendue sur la rivière comme sur une corde à linge. Sauf que c'est un arc-en-ciel qui danse. À cet instant, ça me manque de ne pas savoir dire ce qui me passe par la tête et le cœur. Peut-être que ça changerait quelque chose. Je l'ignore.

À la fin de l'année je vais devoir quitter l'IME et entrer en apprentissage. Je suis loin de me douter de ce qui m'attend. Je ne sais même pas combien j'ai été heureux à Ar Brug.

APPRENTI ILLETTRÉ

À la fin de l'année scolaire, ma mère me parle d'un remplacement de deux mois chez Cosquer, un boulanger de Plougonven. À bientôt quatorze ans, je veux prouver que je ne suis plus un gamin juste bon à aller en colo. Tous mes frères travaillent, il n'y a plus que moi à la traîne... La première semaine, après la journée du samedi, quand le patron me donne un billet de cent francs j'ai l'impression d'être millionnaire. Le billet serré dans mon poing je ne prends pas le temps de réfléchir, je fonce chez le disquaire acheter le dernier album de Renaud !

Pendant ces deux mois d'été j'arrive chaque matin à l'heure, impatient de bien faire. Si j'économise longtemps je pourrai me payer une mobylette, ou alors des bottes de moto ou un cuir pour aller sur mes jeans...

En septembre, quand le gars que je remplace annonce qu'il ne reviendra pas, Cosquer me propose de faire mon apprentissage chez lui. Une occasion pareille, on ne peut pas la rater surtout avec mon problème ! Mes parents ont fait ce qu'ils ont pu tant que j'étais gosse, maintenant je dois réfléchir à un métier, comment gagner ma vie et mon indépendance.

Pour entrer au CFA de Brest il faut avoir quinze ans, alors en attendant on m'inscrit au CES du Château en pré-apprentissage. J'y passerai quinze jours de cours théoriques, puis quinze jours à la boulangerie... Le CES du château c'est la bande de frimeurs qui vient chaque année nous défier au foot ou au basket. L'idée de les rejoindre ne me plaît pas trop, mais je n'ai pas le choix si je veux travailler en alternance. Je dois quitter Ar Brug.

Le choc est violent. Comme si on m'arrachait du monde de l'enfance et qu'on me balançait dans une réalité qui fait de moi un imbécile. C'est vrai que je ne sais ni lire ni écrire, mais c'est en rentrant au Château que je vais vraiment m'en rendre compte.

La classe est beaucoup plus chargée qu'à L'IME, pas loin de trente élèves qui seront bientôt apprentis, des petites brutes, des mollassons, des vifs et des grandes gueules aussi. La journée est découpée en tranches, et à chaque tranche une nouvelle matière et un prof différent qui va avec ! On a des cahiers et des livres à couvrir, une trousse et des stylos, des classeurs, un agenda pour noter les devoirs, des leçons

à apprendre, un emploi du temps à te donner le tournis ! La lecture et le calcul sont devenus le français et les mathématiques. Du charabia.

Les premiers jours je suis totalement perdu. Il y a trop de nouveautés, trop de mots écrits sur le tableau et une quantité effrayante de mots dans la bouche des profs. Je les mélange et j'oublie les consignes. Je n'ai même pas le temps de recopier au tableau, le prof efface ce qu'il vient d'écrire d'un large coup de chiffon, alors que j'ai juste noté un morceau de phrase qui perd sa signification une fois gribouillé sur la feuille. Le pire c'est qu'autour de moi les autres élèves écrivent, répondent, et trouvent même le temps de blaguer entre eux. Comment font-ils ?

L'angoisse d'être ignorant je l'avais bien sentie à l'IME, surtout les derniers mois, mais je la repoussais à plus tard, j'avais le temps, des copains pour rire, des filles à embrasser, on verrait bien une fois dehors... Dehors. Je ne suis pas idiot au point d'oublier mes difficultés de compréhension, et pas seulement en ce qui concerne la lecture ou l'écriture, sauf que je suis loin d'imaginer tout ce qui me sépare des autres... Mon travail chez Cosquer m'a donné assez confiance pour croire que je vais m'en tirer. J'ai peut-être des problèmes de concentration, mais question boulangerie je ne crains personne ! L'instinct me souffle pourtant de cacher mon illettrisme autant que possible. Il suffit de peu de choses. Quelques remarques lâchées par ceux qui savent d'où je viens. « Ar Brug ? Tu étais chez les fous ? On t'a laissé sortir ? » Des blagues, juste des blagues, plus bêtes que méchantes. « T'as retapé huit fois la même classe ? Hé, vous avez entendu ça ? Gérard a battu le record des tire-au-cul ! » Tout ça parce que j'ignore comment ça fonctionne en collège, sixième, cinquième, filière générale ou technique, qu'est-ce que j'en sais, moi ! J'apprends que si tu restes huit ans dans la même classe c'est pareil que huit redoublements !

Le mépris contenu dans leurs ricanements réveille un vieux souvenir. Des yeux écarquillés qui font la ronde, moi au milieu, le poids de la pancarte et la honte qui brûle ma tête couronnée. Le bonnet d'âne. Les ongles qui creusent la feuille... J'avais oublié tout ça, mais la vieille humiliation remonte depuis toutes ces années, elle me revient d'un coup et me replonge en enfer. Il a suffi de quelques jours d'école.

On a quatre ou cinq profs dans la journée qui tournent à chaque nouveau cours. Apparemment c'est le rythme normal dans les écoles sans fous. Il doit bien exister un moyen de disparaître au milieu des élèves, nous sommes tellement nombreux. Je vais me faire tout petit et je cacherai mes difficultés. Les autres ont tous l'air de savoir lire et écrire, même les plus empotés. Fayots ou grandes gueules, ils sont

capables d'ouvrir le bouquin de français à la page cent vingt et de déchiffrer le deuxième paragraphe encadré en jaune. Lire le titre de la leçon. Les consignes de l'exercice numéro neuf. La page sept du manuel.

En cours de techno je me raccroche à ce que j'ai appris, les mots simples photographiés par cœur, je les attrape au vol, *farine, sel, pain*, celui-ci je le vois à la boulangerie, ça doit être possible de suivre si je fais très attention. Sauf qu'il y a des pièges partout. Impossible d'écrire *œuf*, je le reconnais simplement à ses lettres collées-tordues sur la page. J'écris *Suce* au lieu de *Sucre* et ça fait rigoler mon voisin. Impossible d'ajouter un « r » à un « d » ou un « b » quand ils sont muets, des lettres muettes, voilà autre chose, je n'arrive pas à les voir ! *Chocolat* est trop long, les « s » qui font la marque du pluriel trop compliqués, et dans *recette*, il y a une lettre double qui me bloque. Et puis, il y a les mesures, *l* pour litre, *dl* pour décilitre, *cl* pour centilitre, *ml* pour millilitre qui ne fait pas mille litres, mais mille fois moins, et va te débrouiller avec ça ! Les noms des instruments de cuisine. *Poêles, poêlons, crêpières, cocottes, sauteuses, siphons à mousses, éplucheurs, mandolines, hachoirs, entonnoirs, chinois*, oui « chinois », pas les gars qui ont les yeux bridés, mais un genre de passoire qui te sert à filtrer tes sauces... et ce n'est pas fini, il y a encore les conjugaisons en français, la grammaire et les opérations casse-tête de mathématiques !

Ça va trop vite pour moi. Changements de classe, de profs, écrire, réfléchir, calculer, recopier, répondre, réciter et remplir l'agenda pour demain. Des matières nouvelles, la techno que je pourrais suivre s'il y avait moins de choses à recopier, histoire-géo, je décroche, sciences-nat, je pige rien... Si je refuse de lire un paragraphe (*paragraphe*, c'est quoi encore ?!), le prof s'énervé ou me fait dégager de ma place. « Va derrière Gérard, au fond, comme ça tu pourras continuer à dormir ! » Puisque je ne veux pas participer autant m'oublier. Je reste dans mon coin, le cerveau embrumé, vide. C'est comme si les années passées à Ar Brug s'effaçaient, rien n'a changé depuis l'école où j'étais le roi des ânes et des pancartes, rien, je n'y arrive toujours pas !

Au début, pourtant, j'essaie de m'accrocher. J'espère trouver des copains, mais ça ne marche pas non plus, il y a toujours un moment où la moquerie fuse et ça me cloue sur place. Si on veut cacher un secret, mieux vaut faire le gros dos. Je me recroqueville comme un escargot. Je n'ai pas prévu que le silence déborde autant et m'isole dans mon coin. À force de rester à part, dans le fond de la classe, ou d'épier les groupes qui jouent ensemble à la récréation, je me retrouve seul à crever. Chaque fois que les autres rigolent, j'imagine qu'ils sont en train de se moquer de moi. Pour eux, je suis le gars ralenti du cerveau qui n'en fout pas une ramée, l'abruti de service, le dernier sur qui on peut rire ou cracher, un nul absolu... Tant pis. Je serre les

poings dans ma coquille. Ça passera, surtout si je continue comme si tout ça m'était égal. J'apprends à me méfier de tout, j'évite les groupes de mecs qui discutent en matant autour d'eux pour voir qui ils pourraient emmerder, et je deviens muet dès qu'une conversation commence. Je préfère passer pour un sauvage plus que pour un abruti, parce que si on me pose une question, je suis fichu ! Je n'ai pas d'amis, pas de copains, juste des voisins de table avec qui j'échange le minimum : « Salut ! » « Tu me passes une feuille double ? » « J'ai pas d'effaceur, et toi ? » « C'est quoi la question 3 ? ». Je n'ai pas de feuille double ni d'effaceur, et je ne sais même pas de quoi parle la question 3 parce que j'ai rendu copie blanche, une feuille simple ; à quoi me serviraient des doubles puisque je n'écris pas ? Je me convaincs que mieux vaut rester seul que de faire confiance à un traître qui se retournera contre toi en te traitant de gros débile. Je ne suis pas gros. Pas débile non plus, sauf qu'on ne croirait pas à me voir. Et devant ceux qui savent, qu'est-ce que je pourrai répliquer ?

Eux, ils sont normaux, ils peuvent aller n'importe où sans se sentir perdus, ils savent lire des plans et leur mémoire fonctionne. Ils peuvent même discuter, un million d'années, sans se soucier d'être démasqués ou de dire n'importe quoi. Les discours des beaux parleurs sonnent si confus, brouillons, désordonnés que je ne cherche même plus à les écouter, je m'éloigne. Et je décroche. Pourquoi est-ce que je suis le seul à ne pas savoir ? Le seul qui se force à rire aux plaisanteries pour ne pas avoir l'air bizarre ? Dès que le sujet devient compliqué quelque chose se ferme en moi, mes oreilles ou mon esprit, ça bloque. Il se passe la même chose que pour les lettres invisibles quand un mot indéchiffrable disparaît de la page. Maintenant ce sont des cours entiers. À la maison c'est pareil. À la télé je n'écoute jamais le journal télévisé puisqu'il parle une langue inconnue. Inutile de faire des efforts, de toute façon je n'y arriverai pas ! Quand on ne sait ni lire ni écrire, le monde se rétrécit. Je ne veux pas risquer de me perdre au-dehors alors je me contente de ce que je connais et je ne cherche pas plus loin. Passé les limites de mon environnement familial, il y a trop de risques. Je suis impuissant à me diriger, impuissant à communiquer. L'ignorance m'enferme dans ma prison et la peur me tient dedans sans que j'ose me débattre. J'aimerais hurler que quelque chose manque, mais les mots m'échappent. Et ce manque creuse un vide qui me fiche le vertige... Tant pis. Je dois apprendre un métier pour devenir un homme.

À Ar Brug, je me sentais à l'abri. En quittant cette école de gamins cabossés par la vie, je me retrouve sans protection malgré la coquille d'escargot que je me suis forgée. À chaque nouvel obstacle, à chaque moquerie ou à chaque engueulade, je perds de l'assurance. Tout ce qui

était familier disparaît. Il ne reste plus que l'inconnu.

Dans tout ce noir, il n'y a qu'un petit miracle. Elle s'appelle Sylvie. Peut-être qu'elle devine une part de ma détresse ou bien que je lui plais assez pour qu'elle essaie de m'aider. Un jour qu'elle est assise à côté de moi, en cours de maths, elle me montre comment faire une division. Sa voix est douce, chaude, de la fourrure qui me caresse et donne du sens à ses explications. Sa main posée sur le cahier, c'est tout l'inverse des mains de ma mère et de ses ongles pointus. Sous sa dictée, les chiffres se posent, se multiplient, se soustraient et le résultat apparaît, tout juste ! C'est la première fois de ma vie que je saisis comment fonctionne une division ! D'accord, Sylvie m'a guidé tout du long, mais je l'ai faite, finie et je suis tombé sur le bon résultat ! Avec un peu de douceur, je peux y arriver !

Mes problèmes sont liés : lire et comprendre, enregistrer des informations et m'en servir, écouter et retenir, chaque chose dépend d'une autre. Une ignorance en entraîne une autre, sauf que je ne vois même pas ça, parce que l'angoisse m'empêche de réfléchir. Cette peur de rater me remplit en permanence. Ne pas savoir lire m'a coupé de tous les apprentissages. À chaque nouveau sujet je bute sur les mots, quelques lettres qui se mélangent mal et c'est la pagaille dans mon cerveau, le blocage, plus rien ne rentre dans mon crâne ! Alors, faute de pouvoir apprendre, je deviens habile à cacher mon ignorance mais je la sens partout, tout le temps, comme une tâche sur ma peau, une marque ou une odeur que les autres peuvent flairer. Pour éviter de me retrouver piégé j'invente des tas d'excuses. Le prof de maths nous donne des devoirs à faire ? J'arrache la page des exercices et s'il m'interroge je prétexte que mon livre était déchiré quand je l'ai eu. Pas de chance. La fois suivante j'ai perdu mon cahier. Mon livre est abîmé. Mon frère a voulu me faire une blague, il a volé mon classeur, décidément ! J'ai oublié de prendre mes affaires. C'est vrai que je suis étourdi. Je collectionne des mots dans le carnet, à signer par les parents. Ma mère s'en fiche du moment que je suis casé. On me note zéro. Mais zéro pour une étourderie ça vaut mieux que zéro parce que tu n'as pas compris les questions. Un autre jour j'étais malade, je n'ai pas pu travailler. J'ai eu une visite familiale. Il a fallu que j'aide mon père. J'ai oublié mon agenda.

Oublié de noter les devoirs. J'étais fatigué. Je n'ai pas eu le temps, pas envie, pas pensé. Réveil cassé.

En réalité j'ignore si mes mensonges fonctionnent et je m'en moque. L'important c'est que je fasse semblant, comme le jour des gifles à l'IME, face à cette prof qui voulait me faire avouer le vol des lames de cutter. Qu'elle me croie coupable ou innocent n'avait plus d'importance, je voulais seulement tenir ma langue et à la fin mon

entêtement dépassait la raison.

Je me demande ce que je fous là, pourquoi mes parents m'ont envoyé ici puisque je n'arrive pas à suivre et que je ne comprends rien. Les autres sont largement supérieurs à moi. Leur niveau est meilleur, donc eux aussi sont meilleurs. Je ne sais même pas à qui demander de l'aide. La question ne se pose pas quand tu es recroquevillé sur ton secret, plein de honte, de colère et d'angoisse. Alors tu te tais et tu attends que ça passe.

Ma réputation est vite faite. Entre mes copies blanches et mes « je sais pas » aux rares questions qu'on me pose, les profs sont convaincus qu'il n'y a plus rien à faire avec ce cancre de Louvriot. Ils font cours aux autres et m'oublient tout simplement. On ne m'interroge plus, on ne réclame même plus mes devoirs, on s'en fiche, à peine un sourcil qui se lève ou un soupir exaspéré. Rien à attendre de moi. Je suis un flemmard qui ne rend jamais ses devoirs. Il suffirait peut-être que quelqu'un me dise que tout n'est pas perdu, un enseignant capable de voir derrière mes paresse de gamin paumé. Mais ce prof-là n'existe pas. À la place, je me retrouve dans le fond de la classe à attendre que les heures passent, tranquille. Ignorant.

Cela dure un an. Un an pendant lequel je me recroqueville dans ma bulle et j'en oublie même les capacités que j'ai développées à Ar Brug. Les dégâts, je ne les vois même pas. Douter de moi, cacher ma honte derrière de l'indifférence, à force j'arrive à me convaincre que ça passera. Je n'espère plus rien de l'école. Dans le monde des autres, je me sens inapte, aveugle et sourd. Un handicapé qui n'a même pas l'excuse d'avoir une jambe tordue ou un cerveau abîmé. Ma faute est encore plus grande.

Cette année d'enfer me fait comprendre au moins une chose : si je veux continuer la boulangerie, il va falloir que je m'accroche pour passer les épreuves et décrocher mon CAP. Après je serai libre, et il n'y aura plus personne qui me traitera de débile. En septembre j'aurai quinze ans, l'âge d'entrer en apprentissage au CFA de Brest. Là-bas personne ne me connaît, ce sera plus facile. Cosquer est d'accord pour être mon maître d'apprentissage et il n'a rien à redire sur mon travail. Je ne sais pas encore comment j'aurai mon CAP mais je suis déterminé à trouver un moyen.

Heureusement que l'enfer dure chaque mois seulement quinze jours. Ensuite je retourne quinze jours au village, chez Cosquer, et je reprends mon souffle. Là-bas, au moins, je suis un apprenti comme les autres, peut-être même plus courageux que la moyenne. Mes mains servent de nouveau, je travaille avec rage pour me laver de tout ce mépris, mes ratages et les jugements. Cosquer est un patron à

l'ancienne qui aime le travail bien fait et exige le meilleur de ses ouvriers. Le pain se fait au charbon de bois. Moi, du moment que je me sens utile je veux bien pétrir, façonner et cuire tous les pains de la Terre !

À la boulangerie, mes patrons n'ont pas mis longtemps à découvrir que je leur cache quelque chose.

Contrairement aux profs qui ne se soucient guère des traînants, Cosquer devine mon problème, d'autant que je suis son seul apprenti. Au début, quand on m'envoie chercher autre chose que les sacs habituels de farine ou de levure (« C'est marqué dessus, Gérard, apporte en vitesse, ça presse ! »), je suis obligé d'inventer que je n'ai pas vu ce qui était sous mon nez. L'angoisse peut venir n'importe quand, à cause d'un détail, une pancarte à choisir parmi plusieurs, mélangées dans le tiroir. Le « gu » de baguette qui rend le mot dangereux. Le patron finit par comprendre, mais n'en parle pas. Désormais, il me commande des tâches simples et pour le reste il se débrouille, ou il demande à quelqu'un d'autre.

Cosquer sait qu'il peut compter sur moi pour bosser dur et de la même façon je perds ma méfiance habituelle avec lui. Du moment que j'arrive à l'heure et que je fais mon travail de mitron, que je porte les sacs de farine sans broncher, on me passe mes erreurs d'étourderie. Sa femme aussi est sympa. L'ambiance est bonne. Le matin, je suis chargé d'aller promener le chien, Olympe, un caniche de ville qu'on ne laisse pas traîner comme un vulgaire bâtard. Et puis à la boutique il y a Karine, la nouvelle vendeuse, une apprentie à peine plus jeune que moi. On se regarde en coin et le rire nous monte aux lèvres.

Tomber amoureux, c'est comme respirer à pleins poumons. Je suis fait pour aimer les filles et Karine est belle, effarouchée, aussi vive qu'un feu follet. Sa timidité me donne assez d'assurance pour foncer. Puisqu'elle commence plus tard que moi, je promène Olympe devant sa maison et elle ne tarde pas à repérer mon manège. On se fait des signes par la fenêtre. À la boulangerie, chaque fois qu'elle vient réclamer une chose au fournil on se sourit sans en avoir l'air, du moins on se l'imagine. Un jour, pour rire, je lui mets la main aux fesses, une belle main farinée qu'elle garde toute la journée, et à chacun de ses passages au fournil, je guette pour voir si elle n'a rien effacé. Cette trace de doigts, mes doigts, c'est un peu comme si elle déclarait aux autres qu'elle me donne la préférence. On a le cœur qui cogne d'envie de s'embrasser, mais on attend encore, se tourner autour fait durer le plaisir. Rien que d'imaginer ses joues roses, ses yeux qui me cherchent, ses lèvres toutes gonflées de sourire, ça me fait tenir pendant les pires moments où je suis à l'école. Je pense à elle, Karine, qui m'attend chez Cosquer, à ses signaux quand je promène Olympe, à son pas lorsqu'elle court pour prendre son service. « Jamais en retard

quand l'apprenti est au fournil, la demoiselle ! » rigole la patronne. Je me rappelle nos paroles noyées dans les silences, ce qui compte c'est d'entendre l'autre respirer et imaginer ce qu'on n'ose pas encore se dire. Je pense à son regard qui fuit avant de venir se planter en moi, d'un coup, jusqu'au cœur.

Ar Brug n'est plus qu'un souvenir lointain, je l'ai chassé de ma mémoire. Je ne peux pas perdre ma force à regretter. C'était un autre monde, le nouveau me demande toutes mes forces pour l'affronter. S'il n'y avait pas ce maudit collègue, je serais content. Avec mon salaire d'apprenti je peux faire des économies pour ma future mobylette. J'apprends mon métier de boulanger et je suis amoureux. Et quand finalement on s'embrasse vraiment Karine et moi, c'est aussi bon que de tomber sans avoir peur du sol.

Renaud passe en concert à Morlaix ! Non seulement j'ai de quoi payer ma place de concert, mais j'ai prévu la tenue que je mettrai pour l'écouter chanter. Même si j'attends encore les bottes de moto qu'on me promet depuis l'éternité, je mettrai des baskets, un bandana rouge, des jeans avec un écusson marqué Renaud. L'idée de le voir en vrai me rend fou d'impatience. Je demande à ma mère la permission d'y aller, je sais que mon frère aîné sera d'accord pour m'accompagner, tout est paré dans ma tête, tout sauf le non qui claque aussi sèchement qu'un coup de fusil. « Non, tu n'iras pas. » Je ne comprends pas. Je redemande et ma mère répète : « Non c'est non. » Non, pas d'explication, c'est comme ça. L'injustice me fait tourner la tête. J'ai rien fait de mal, je travaille aussi fort que je peux chez Cosquer et elle ne sait pas à quel point c'est difficile au collège. De toute façon elle s'en fout du moment que je suis pris en apprentissage. Bien sûr, je ne suis pas aussi malin qu'elle voudrait, je porte des fringues qu'elle déteste, mais je n'ai jamais rien commis de grave. Son non me fait aussi mal qu'un coup. J'en bave déjà assez en ce moment et là ça m'achève. Ma colère monte, elle mettra longtemps à retomber. Une fois de plus j'ai l'impression qu'on me rejette sans me donner les moyens de comprendre. Renaud c'est comme mon jumeau, un jumeau qui possède les mots que je n'ai pas, et elle refuse que j'aille l'écouter.

Ma peine se charge de révolte. J'en ai marre de passer en dernier. Les fringues usées. Les bottes de moto promises. Il y a toujours eu une différence entre les fils et maintenant que je suis en colère je le réalise enfin ! Jo et moi on passe après nos demi-frères, on est des enfants en second. Pour les cadeaux à Noël, les fils Coquil ont les plus gros trucs, nous les Louviot, on se contente de moins. Je ne suis pas méchant, même si je suis malheureux au Château, mais le refus de ma mère fait tout remonter. L'absence de patience, le manque de tendresse. Jamais elle ne m'a rien expliqué, jamais rien appris, elle ne m'aide pas. C'est

toujours la même chanson, fais ci, fais pas ça et pour m'expliquer les choses, il n'y a plus personne. Personne pour me dire « ça va aller, tu es capable ». Non, c'est les engueulades quand je fais mal et les refus quand je demande une faveur. Aller au concert...

Elle n'aime pas ma musique ? Je vais lui en faire baver ! J'écouterai mes disques à faire péter les enceintes. Et dès que j'aurai assez économisé j'irai m'acheter un cuir comme elle déteste, une veste sans manche par-dessus mes chemises en jean. Et j'aurai des santiags. Les cheveux longs, et tant mieux si ça se passe mal au collège ! Je me ficherais des profs, des bourgeois et des voisins qui ont toujours quelque chose à redire. Et pour commencer elle va l'entendre brailler Renaud ! Dans la chambre, je pousse la sono à fond, et j'attends qu'elle monte en hurlant de baisser. Je recommencerai encore et encore, jusqu'à ce qu'elle s'use les jambes et la gorge ! Avant j'étais le moineau bien gentil, à présent je deviens la teigne. *L'était bâti comme un moineau Qu'aurait été malade. À la bouche, derrière son mégot, Y avait des gros mots en cascades. L'était pas bien gros c't'asticot, Mais c'était une vraie boule de haine. [...] Même ceux qui l'connaissaient qu'à peine L'appelaient la teigne. Il avait pas connu ses vieux, Il était d'l'Assistance, Ce genre d'école, pour rendre joyeux, C'est pas vraiment Byzance. [...] Si tu rentrais pas dans son jeu, Putain ! C'que tu r'cevais comme beignes. C'était une teigne !**^{1}

Moi aussi je vais jurer pour la choquer, gueuler des gros mots, cogner les murs. Chaque parole de la teigne devient la mienne et Renaud mon grand frère, ce frère plus fort et plus âgé qui me protégera des autres parce que tant que j'ai quatorze ans, je ne peux pas faire grand-chose.

AU CFA

Quand je quitte le collège je ne suis plus le même. Personne ne se fouta plus de moi, je le jure. À Brest, on ne sait pas d'où je viens. Nouvelle classe, nouveau départ. En un an, j'ai pas mal grandi et si je suis toujours mince, j'ai pris du muscle dans les bras à force de tracter des sacs de cinquante kilos. J'ai enfin trouvé mon style, rien à voir avec le gamin qui sortait d'Ar Brug en imaginant que tout serait facile ou le débile du CES qui se laissait piétiner par les frimeurs ! Blouson skaï qui imite un vrai cuir, badges de Renaud sur mes jeans, une quarantaine, qui me cuirassent le cœur, bandana rouge autour du cou, ma casquette, les mains dans les poches, le mec qui n'a peur de rien, un loubard, un dur à cuire !

Cette fois c'est parti pour deux ans d'alternance, une semaine en internat au CFA de Brest et trois semaines chez Cosquer qui devient mon maître d'apprentissage. Au centre, l'ambiance est meilleure, les classes beaucoup moins chargées, nous sommes une quinzaine seulement en cours. Ici on juge surtout la pratique mais si je veux obtenir mon CAP, il faudra quand même que je retienne quelques leçons en les récitant assez souvent pour qu'elles me restent dans le crâne, même si je dois y passer des heures, des jours entiers. J'ai réussi à savoir une fable autrefois, en prenant mon temps, je sais que je peux y arriver. Je dois juste répéter les phrases autant de fois qu'il le faudra pour que ça me reste en mémoire. Comment faire sans lire ? Une idée me vient, la première d'une longue liste qui me permettra de cacher mon illettrisme.

Puisque j'ai un magnétophone, je vais enregistrer tout ce que je peux. Je m'enregistre en train de répéter ce qu'un élève m'a expliqué, j'enregistre un voisin de dortoir qui récite, j'enregistre les consignes que j'ai apprises par cœur en cours. Ensuite il suffit de repasser la bande jusqu'à la connaître par cœur, un peu comme une chanson en anglais. Peu importe ce que je comprends, du moment que je peux réciter la leçon, je règle mon problème de panique. Avec mon système, je reprends confiance. Après l'année que je viens de passer au collège, le CFA ressemble au paradis. Ici on se fiche bien de mon parcours. Les apprentis sont là pour apprendre la théorie, mais le plus important se

passé pendant nos stages. En cours on écrit des pages et des pages, et je me force à suivre. J'écris les premières lignes sans comprendre, je demande à recopier ce qui me manque et je reste à la traîne. Je sais que si je veux avancer sans paniquer, sans me poser de questions, je ne dois pas arrêter, surtout ne pas flancher. Tout me manque ? Tant pis, je rattraperai plus tard et ce que je n'ai pas copié je m'en passerai ! Les devoirs se font beaucoup par fiches, ce qui me permet d'utiliser mes techniques. Je demande à mes voisins de m'aider à remplir les fiches et j'essaie de comprendre comment ça fonctionne en évitant de me tromper de case, mettre mon nom au lieu du nom de l'épreuve ou répondre dans la mauvaise colonne, des erreurs facilement évitables quand on sait lire mais un vrai casse-tête quand on a juste quelques mots en rayon ! C'est un peu comme d'envoyer un aveugle dans un supermarché remplir un caddie de boîtes de conserves. Dans chaque fiche il faut expliquer ce qui s'est passé chez le maître apprenti. Un *compte rendu*, comme ils disent, j'aimerais bien leur rendre tout ce qu'ils veulent mais je me limite à quelques mots : *C'était bien. Gé fé du bon travail*. Quelquefois, je demande à Karine de m'expliquer une consigne, mais c'est rare, on a autre chose à penser les week-ends. Nous deux c'est du sérieux, on est ensemble officiellement. Avec le sérieux, les engueulades arrivent aussi, des scènes de jalousie parce que Karine est persuadée que j'ai du mal à résister à un sourire et j'ai beau lui jurer que je n'aime qu'elle et que je ne regarde jamais aucune fille elle me dit : « Cause toujours ! »

Bien sûr il m'arrive de flirter avec une autre. Je ne sais pas résister à une fan de Renaud qui t'explique ses chansons comme si elle les avait écrites elle-même ! En plus Muriel est belle, drôle et elle connaît Brest comme sa poche ! On ne fait pas grand-chose d'autre que se rouler des pelles, visiter les endroits où ils vendent des disques ou des affiches de Renaud, aller à la piscine. Même si je tombe un peu amoureux, ce n'est pas vraiment tromper Karine qui reste ma préférée, ma petite femme, celle avec qui je ferai des enfants un jour...

Au CFA, quand je n'ai pas pu remplir une fiche, je ressors la vieille excuse : « Je l'ai perdue », « J'ai eu un problème à la maison », « J'ai oublié »... les profs me notent zéro et voilà tout. On m'oublie aussitôt. Il faut que j'arrête de trembler. Il y a toujours un voisin pour me passer sa copie ou me répéter une consigne, mais le travail reste monstrueux pour quelqu'un comme moi. De toute façon, il me reste la pratique. Pour la théorie, il faut tout apprendre. Les fiches de commande, l'organisation de la cuisine et l'ordre des tâches selon les pâtes à préparer, les matières premières, les quantités à prévoir pour soixante croissants, quarante baguettes, vingt navettes. La manipulation : pesage, façonnage, tournage, détaillage. Les durées du

pétrissage, du pointage, de l'apprêt, et les durées de cuisson. La température du fournil, des fours. Les compositions d'un aliment, les lipides et les glucides, les fibres et le sodium, à croire qu'ils sont en train de fabriquer une fusée atomique et pas du pain à manger ! En plus des cours sur la technique, des maths qui servent à calculer et du français, on a encore des cours d'instruction civique faits par un prof raide dingue de politique, autant dire amateur de charabia. Le prof nous prévient que l'épreuve du CAP ne compte que huit points qui peuvent faire la différence. Quelle différence ? Moi, en plus de leurs théories, je dois apprendre à remplir correctement la feuille d'examen avec mes nom, prénom, date de naissance, numéro de candidat et titre de l'épreuve, ce sont les premiers obstacles de l'illettré !

Je sais que ma tête retiendra une certaine quantité d'informations, de lignes, de mots. Comme je ne comprends pas grand-chose, j'ignore ce que je dois apprendre en priorité, alors je recopie aussi vite que je peux des morceaux de phrases avant qu'elles soient effacées par le chiffon, des paragraphes pris au hasard.

Mes cahiers sont pleins de ratures, de pages presque vides, de dessins gribouillés. Bizarrement, les profs me laissent tranquilles. Personne ne me demande d'aller au tableau, personne ne me renvoie au fond de la classe, je suis simplement invisible. Peut-être ont-ils deviné mon problème ? Je crois que dans le fond ils se fichent de savoir si on suit ou pas. Ils écrivent au tableau, expliquent les leçons, *bla bla bla*, et tu te contentes de recopier. Tant pis pour les traînants. Une seule chose compte, le CAP, dans deux ans. Ce jour-là on devra être prêts à cocher les bonnes cases.

En pratique, je deviens vraiment bon et c'est ce qui me sauve. Je prépare mes farines, je mets la quantité de sel et d'eau, je pétris la pâte, je surveille mes cuissons pour obtenir des croûtes bien dorées et cuites à point. Comme tous les apprentis, on doit avoir son propre matériel. Le mien m'a coûté 2 000 francs, une partie de mes économies qui devaient me permettre d'acheter la mobylette. Mais j'aurai bientôt assez d'économies. En plus de ma paie chez Cosquer, je me fais un peu d'argent de poche puisqu'on a le droit de vendre notre production aux autres apprentis du CFA. Ils sont assez nombreux pour écouler nos croissants : les mécanos, les peintres, les maçons, les esthéticiennes et les pâtisseries qui nous regardent de haut parce qu'ils sont forcément meilleurs que les faiseurs de pain ! Je sais pourtant aussi bien qu'eux ce que ça signifie mettre sa passion dans le métier. Je veux être un bon apprenti. Avec ou sans lecture, je suis capable de tourner la meilleure pâte et de sortir les pains les plus croustillants. Je commence à me sentir bien, un peu comme un poisson dans un bassin à sa taille, pas trop grand mais pas trop petit non plus, avec assez de

poissons autour de lui pour se sentir en paix, presque pareil aux autres.

Le magnétophone m'aide à tenir bon. Je connais toutes les questions du prof, par cœur et les réponses qui vont avec. C'est du par-cœur, si la question demande de réfléchir à autre chose, des choses en dehors des clous, je me trompe, il faut que je récite en ordre et tout va bien. Le plus embêtant reste les fiches techniques, une par semaine de travail à la boulangerie. En deuxième année le prof de pratique est plus sévère sur les *comptes rendus*. Les apprentis doivent tout noter, les problèmes ou au contraire ce qui s'est bien passé. Ça c'est un truc qui me dépasse. Je vais écrire quoi ? Que j'ai bien balayé ? Que je me suis cassé la gueule dans le pétrin parce que j'ai été déséquilibré en portant le sac de cinquante kilos et qu'il a fallu qu'ils s'y mettent à quatre pour m'aider à sortir puis pour remettre sur pied la cuve ? Que Cosquer m'a engueulé histoire de dire que je devais faire gaffe, mais que ses yeux riaient ? Que je me sens en famille à la boulangerie, que j'ai trouvé ma copine là-bas, que je balade le caniche, et que les collègues me chahutent sans penser à mal ? Le jour du pétrin si tout le monde s'est marré, ce n'était pas du mépris, juste de la franche rigolade, pareil que le jour de *l'huile de coude*.

— Gérard, il faut que t'aïlles me chercher de l'huile de coude. Dépêche, ça presse !

— Et où je trouve ça ?

— Où tu veux. L'épicerie, la supérette, débrouille-toi.

L'ouvrier boulanger me regarde à peine, trop occupé à pétrir et je me dépêche de lui obéir. Huile de coude. Je prends ma mobylette toute neuve. Si je pouvais je dormirais avec, tellement j'en suis fier. Sauf que c'est pas le moment de traîner. Faut de l'huile pour le premier ouvrier de Cosquer. Chez l'épicier, ils n'en ont pas, mais ils me conseillent de chercher à la droguerie. Qui n'en a pas non plus. À la supérette, personne ne peut me renseigner. J'hésite à demander chez moi. Je n'ai pas envie que ma mère me traite d'incapable. Tant pis ! Je préfère encore retourner chez Cosquer avouer que je me suis cassé le nez. Ils m'attendent tous, même la patronne, et m'interpellent en gloussant.

— Alors ? Tu l'as pas trouvée ?

— Ben non.

— Et si tu allais plutôt chercher le tournevis à tête creuse ?

C'est simple, mon rapport se réduit à un mot. *Bien*. Chaque semaine c'est *bien*. Rien d'autre, *bien*. Ça j'ai fini par savoir l'écrire et pourtant je le trouve rarement en marge de mes copies.

B.I.E.N.

J'obtiens mon CAP grâce à la pratique et à mon 20 sur 20 en sport.

J'ai gagné, et ce premier succès me donne du courage et de l'ambition, sans doute trop. Je décide de faire une année de pâtisserie histoire d'attendre mon service militaire. Un pâtissier c'est toujours plus recherché et mieux payé qu'un boulanger. D'ailleurs Cosquer a décidé de prendre sa retraite et je dois trouver un autre patron. Ici, à la boulangerie de Plougonven, le pétrin ferme, ce sera juste un point de vente. Karine aussi s'en va. Je continuerai à la voir le soir, sauf la semaine où je suis à l'internat, et tout le week-end. Autant chercher un boulanger-pâtissier si je veux passer mon CAP. Ce sera dans un village voisin à Plouigneau, chez Robert Lozach. Je ne réfléchis pas trop à ce que ça implique, changer de patron, d'habitudes, travailler avec d'autres collègues. Le monde va de nouveau basculer et je suis loin d'imaginer ce qui m'attend au CFA.

Chez Lozach, si le patron et les boulangers sont sympas, ce n'est pas le cas de l'apprenti en chef. Parce que je suis moins expérimenté, il me commande comme un chien et ne supporte pas de me laisser faire autre chose que les tâches les plus sales ou les travaux de base, enfourner, tourner, peser, porter. Quand il s'agit d'étaler une pâte feuilletée et de disposer le chocolat, il refuse tout net que j'y mette la main sous prétexte que je ne suis pas assez entraîné, je ferais tout rater. Du coup, enragé par sa mauvaise foi, je m'arrange pour le faire dans son dos. Chaque fois c'est une engueulade et le patron qui proteste qu'il faut me laisser apprendre... mais ça ne suffit pas à convaincre l'autre fêlé qui défend chèrement sa première place. Patron ou pas, c'est lui qui commande, dès que Lozach tourne les talons me voilà juste bon à balayer ! Heureusement que les autres boulangers ne sont pas aussi pénibles. L'un d'eux, amusé par ma dégaine, me promet de me prêter le disque d'un Américain qui pourrait être le frère de Renaud.

Bob Dylan. Le boulanger a eu raison, j'aime tout chez ce chanteur que je ne comprends pas, mais cette fois pour une bonne raison ! Sa voix, sa musique, l'harmonica qui chuinte comme une colonie de sauterelles. Ça sent le soleil et le vent, sa musique ! Le gars m'explique que si je veux entendre ses chansons en version française alors je peux écouter Hugues Aufray. *Pour toi, mon enfant, dans le souffle du vent...* Je l'avais bien senti ce souffle qui te soulève, te vide la tête ! *How many roads must a man walk down...* Combien de routes à parcourir ?

Pâtissier c'est beaucoup plus compliqué que mitron. Les cours aussi. Impossible de biaiser avec mes fiches et mon magnétophone ! Mes petites combines ne fonctionnent plus trop cette année et je suis totalement largué !

Qu'est-ce qui m'a pris de vouloir continuer ? J'étais sûr d'être assez fort, simple question de volonté, en passant un CAP, et puis un

deuxième et peut-être un million de CAP, je finirais par chasser le monstre de mon enfance, cette honte qui me tient toujours plus petit que les autres, les vantards, les frimeurs à grande gueule ! Mon ignorance est comme les cordes d'un ring, et moi je ressemble à un boxeur sonné, j'ai beau en baver je ne peux pas quitter le CFA juste parce que je n'y crois plus ! Je ne suis pas un lâche, alors j'irai au bout.

Le prof principal ne plaisante pas avec les traînants. Lui, il est pâtissier-confiseur-chocolatier-glacier. Il ne lui manque plus que de monter sur la lune, alors ce n'est pas une bande d'apprentis qui vont l'impressionner ni la quantité de travail qu'il peut exiger ! Le gars pourrait aussi bien commander une armée de Grande Guerre à nous aboyer dessus des ordres. Un an. Il nous donne un an pour apprendre les bases ! Avec la pression, je suis redevenu incapable de déchiffrer un texte. Écrire est devenu encore plus pénible qu'avant, comme si j'avais perdu pendant les vacances, oublié comment on faisait. En fait, c'est la peur qui est en train de me paralyser, mais je suis incapable de comprendre le lien entre les deux !

Le tableau est couvert de consignes, de recettes, des flèches qui partent d'un mot pour se planter dans un autre, des lettres tordues qui squeezent le mot entier !

Quelquefois au milieu de ce paquet de signes, je reconnais des syllabes photographiées, *pain*, *farine*, *cacao*, beaucoup plus simple à lire que *chocolat* que j'écris *cocola*.

J'ai le temps de recopier une ligne alors que le tableau se couvre de consignes, de recettes et de listes d'ustensiles, *corne*, *volette*, *chalumeau*, *raclette*, *spatule*, *zesteur*, *fouet*, *mortier*, *moule à manquer*, ça c'est facile à retenir pour un manqueur de ma sorte ! Je reconnais des mots, je photographie les plus basiques. *Farine*, *moule*, *four*, *beurre*, celui-là a pourtant des lettres doubles, c'est comme *lait* que je peux lire, mais que j'écris *Lé*. *Œuf* est pire. *Euf*.

Au tableau le général Pâtissier-glacier écrit plus vite que tu respirez. Je ne l'aime pas. Je regrette mon prof de boulangerie qui savait encourager quand tu butais sur un problème. Lui non, il est pressé et le programme doit rentrer en un an... Un an ! J'en ai mis trois pour apprendre la boulangerie et voilà qu'il faut aller trois fois plus vite pour deux fois plus dur ! Je ne suis pas bon en calcul, et la somme du total est bien trop élevée pour un gars comme moi.

Lire est atroce, écrire encore pire, alors je finis par abandonner et me laisser couler comme au CES du Château. Fini. Une fois encore je suis catalogué « celui qui ne veut rien faire ». Tant pis ! Qu'ils pensent ce qu'ils veulent ! Je me fous de leur expliquer puisque eux se foutent de moi. J'échoue à l'examen, mais je ne prends pas le temps d'y réfléchir. L'armée m'attend, elle effacera cette année passée pour rien.

Et mon échec. Je ne tiens que parce que je sais qu'à mon retour de l'armée ce sera différent, je trouverai un boulot, et avec Karine, on fera notre vie ensemble, même si on s'engueule toujours autant parce qu'elle me fait des scènes. Ça lui passera bien...

Quand je n'en peux plus je m'en vais sur la route. C'est bien la seule chose qui me reste de mes années passées à l'IME, ce goût de la marche. Je fais des kilomètres et je me vide de mes angoisses. Je parle au ciel, à cette terre qui ne change jamais, au vent qui emporte tout. Je vide mon sac, je crache mes colères et mes doutes. En apparence, je n'ai peur de rien, mais dans la nature je peux enfin hurler que je crève de trouille. Je ne sais pas s'il y a un dieu au ciel comme le prétendent les curés mais mon dieu à moi se trouve ici, c'est la forêt, le ciel, tout ce qui me console d'être un homme.

« Et en plus, voilà que tu découches maintenant ! »

Ma mère me fait les yeux noirs. Les poings sur les hanches, son visage froncé de colère, elle me dévisage. Ses reproches sont coupants, aussi froids qu'un bout de glace. Avec elle je ne fais jamais rien de bien. Je mets la musique trop fort, je m'habille comme un loup, ma chambre est couverte de posters – Renaud, du plancher au plafond ; Renaud sur sa moto ; Renaud assis, debout, souriant, triste, sérieux, rebelle ou rigolard. – Et voilà que maintenant je découche ! C'est quoi cette nouveauté ?

Je n'ose pas demander d'explication, la colère m'embrouille. Elle a peut-être fait exprès de choisir un mot inhabituel histoire de me clouer le bec, parce qu'elle connaît mes faiblesses ! Elle me reproche d'user mon temps à la Gavotte, le bar des parents de Karine. Je viens d'y passer la nuit mais on n'a rien fait d'autre que de se caresser. Je veux attendre dix-huit ans avec la puce, parce que je l'aime vraiment et qu'on va faire notre vie ensemble et je ne veux pas qu'elle se traîne une sale réputation. Ma mère n'a jamais cherché à savoir ce qu'il y a derrière le blouson, les silences ou les chansons de Renaud. Ça ne l'intéresse pas. Au lieu de me poser des questions qui demandent des vraies réponses, elle m'assomme avec son « découche ». Ma mère. J'ai envie de lui dire « laisse béton » mais elle ne comprendrait pas la plaisanterie...

Bien sûr je me rétame au CAP de pâtissier. Je ne suis pas étonné, même pas déçu, juste soulagé que tout finisse. Ça faisait des mois que je sentais venir le coup sans réaliser que j'étais aussi en train de perdre le peu de confiance que j'avais. C'est comme la mer qui va et vient. Après l'enfer, je repars me battre, je me persuade que je peux aller plus loin, encore un pas et puis un autre, et c'est à ce moment que je suis recalé, une vague me ramène en arrière et il faut repartir. Encore

et encore...

Puisqu'il me reste quelques mois avant d'intégrer l'armée je décide de passer le permis de conduire ! Je n'en ai pas tellement envie après l'apprentissage mais je ne veux pas rester coincé à Plougonven toute ma vie comme un clou dans un mur parce que je ne peux pas lire les panneaux ! Je dois le faire et oublier ce que je risque si on découvre la vérité. De toute façon je n'ai pas le choix...

Pour me préparer le mieux possible j'essaie d'anticiper. L'examen de conduite devrait se dérouler sans problème. Avec la mobylette j'ai pris l'habitude de rouler et je connais les principaux panneaux, interdit, stop, feu rouge feu vert, ligne blanche à ne pas dépasser sauf si tu es tout seul. C'est le code qui me fait peur. Rouler en ville aussi. J'ai beau tourner ça dans ma tête, il n'y a aucun autre moyen que d'apprendre tout par cœur. Chaque question et la réponse qui va avec.

Je choisis le vendredi pour les cours de code. Le reste de la semaine j'apprends par cœur, quatre mois durant. Je n'ai que ça à faire, c'est toujours mieux que de ruminer ma peur, questions/réponses, questions/réponses. Les diapos passent trop vite. Je me sens devenir fou à vouloir suivre la cadence. Intersection. Obligation. Piéton. Infraction. Dépassement. Vrai. Faux. Ces piétons sont en infraction, oui : A, non : B. À l'intersection je cède le passage à droite : A. Je cède le passage à gauche : B. Je dois m'arrêter : C. J'ai la priorité, je n'ai pas d'obligation d'arrêt : D. Cette cycliste conduit trop près des voitures : ABCD !

Il faut que je puisse m'accrocher à quelque chose. Le prof de code fait souvent des dessins pour accompagner les diapos. Je lui demande de me photocopier ses croquis avec chaque question. Bien sûr je lui ai caché la vérité. Je préfère encore passer pour un imbécile que pour un illettré. S'il apprend que je sais à peine lire, il me virera de son école et peut-être même qu'il me dénoncera. On ne donne pas le permis à un gars incapable de lire les panneaux, pas plus qu'à un aveugle. J'explique que j'en ai besoin pour étudier sérieusement le code, que je n'ai pas une très bonne mémoire. Le prof doit être habitué aux débiles parce qu'il me fournit les dessins sans chercher plus loin. Il ne soupçonne pas que ça me servira à apprendre par cœur la réponse qui va avec la question. À telle image correspond la réponse A, B, C ou D.

Au bout de deux mois de travail, j'arrive à repérer de mieux en mieux des détails, comme si mon cerveau était un appareil photographique. Question numéro 12 : réponse A, clic. Question 47 : réponse B et D, clic. Question 101 : réponse C, clic. Tout irait sans les diapos écrites. Un écran blanc avec une phrase à lire. Je n'ai pas d'accroche, aucun détail qui m'aide à mémoriser. Quel style de carburant vous mettez dans votre voiture ? Le temps de déchiffrer la question et de choisir la réponse, deux diapos sont passées et je suis

largué. Je n'ai pas d'autre solution que de lire et relire ces diapos jusqu'à les savoir par cœur pour répondre du tac au tac. Je n'ai plus besoin de lire, juste de reconnaître la phrase et de répondre.

Je travaille dur, chaque jour et souvent mes soirées, quelquefois mes nuits. Quatre mois c'est court pour avaler un bouquin entier de code, des centaines de questions et encore plus de réponses possibles. Je n'ai aucun autre moyen que d'avalier les mots par cœur, comme une oie qu'on gave de grain.

Examen de code. J'ai peur, mais c'est moins important que ma volonté de réussir et les quatre mois de travail derrière moi ! Les questions défilent, je les reconnais, je crois, la tension me fait tourner la tête. Mes mains sont moites. Je coche les réponses et quand une question me fait hésiter, je passe sans m'arrêter. Pas le temps. Hésiter c'est paniquer. Je ne peux pas. Tant pis. Je coche. A.C.A.D.E.B. Diapo. Réponse. Diapo. Réponse.

Quand je ressorts de l'examen, j'ai l'impression qu'un jour et une nuit ont passé alors qu'il a dû s'écouler une heure. Le résultat tarde. Six fautes. À une voix près, je l'ai raté. Je n'ai pas le temps de réagir que le prof me propose de repasser l'examen la semaine suivante. Je sais que je ne dois pas laisser ma mémoire en repos, sans quoi elle effacera les réponses durement apprises !

Examen de code, deuxième fois. De nouveau les questions qui défilent, que je reconnais, je crois. La volonté de réussir me donne la fièvre. Dessous, je sens la peur me lancer. Tant pis. Pas d'hésitation. La peur je la balaie à coups de croix cochées. A, B, C, D. un jour et une nuit de questions. Je ressorts et j'attends. Cette fois j'ai fait cinq fautes. Je passe de justesse. Le soulagement et la joie effacent presque toutes les peines que j'ai endurées cette année. Le permis pratique n'est plus qu'une formalité...

J'ai de la chance. L'inspecteur qui surveille l'épreuve de conduite a l'air plutôt aimable, pas le genre de vicieux à tendre un tas de pièges. Entre élèves on connaît déjà la réputation des inspecteurs sadiques. Moi je suis tombé sur le gentil du lot. N'empêche, alors que tout se passe bien, il me demande A/ de tourner à gauche et B/ de lui lire le panneau dressé juste à l'intersection. Ben tiens ! Il pourrait aussi me réclamer de danser la gigue en récitant le code, non ? Je me dépêche de tourner – à gauche, exactement comme il veut – un peu trop vite, je suis presque sûr d'avoir mordu sur les marques blanches qui figurent une zone interdite. Je bafouille que je n'ai pas eu le temps de lire avec tout ça. Évidemment, le gars ne me loupe pas à la fin de l'épreuve : « vous avez roulé sur un zébra, je ne vous donne pas votre permis. » Je suis sonné mais j'ai échappé au pire : l'inspecteur n'a pas compris que je suis infichu de déchiffrer plus de trois lettres en

conduisant.

Quinze jours après, on remet ça. L'inspecteur commence très fort en me déclarant avec son bon sourire que puisque je n'ai pas fait de faute grave la dernière fois, sauf de rouler sur un zébra, ce qui est formellement interdit, on va recommencer le même parcours. A moi de saisir ma chance...

Le trajet en voiture se passe dans un rêve, sans panneau à lire. L'inspecteur a oublié ce détail, il ne pense qu'à son zébra que j'évite d'un bon demi-mètre, pour lui faire plaisir. À la fin de l'épreuve j'ai le cerveau vide. Je dois mettre quelques secondes à comprendre son discours : puisque j'ai fait un excellent parcours, inutile que j'attende pour savoir, j'ai le permis !

L'émotion m'envahit, un soulagement tellement puissant que j'en reste paralysé sur le siège. Mon travail a payé ! Quatre mois de préparation et j'ai réussi ! J'ai dix-huit ans, je suis illettré, mais une petite porte s'entrouvre devant moi parce que j'ai décroché le permis. Ça change tout !

Le mois suivant, mon demi-frangin qui s'est acheté une nouvelle voiture me donne sa vieille Renault 12. Non seulement j'ai une voiture à moi, mais en plus elle porte le prénom de mon idole !

La joie me fait oublier quelques règles apprises par cœur au code, par exemple que les dérapages de petit frimeur peuvent achever une voiture en fin de course. Je finis par casser le radiateur et je n'ai pas d'autre solution que de laisser la bagnole chez le garagiste. Je n'ai pas le temps de rager, ma feuille d'incorporation vient d'arriver. Il me reste mon blouson, mes cheveux longs, mes badges... Je frime parce que je m'en vais à l'armée et que je n'ai peur de rien, sauf de quelques mots couchés sur une page. Je ne l'avouerai à personne. Je frime...

SOLDAT

Un jour, à la télé ils ont passé *Ali baba et les quarante voleurs*, un conte d'Arabie vieux d'au moins mille ans. Si je devais donner un titre à mon service militaire, il commencerait pareil : *Le Soldat et les quarante questions*.

Quand tu fais ta période des trois jours, l'épreuve la plus difficile n'est pas de passer la visite médicale, mais de répondre aux tests. C'est le questionnaire qui va décider de la suite, là où tu seras affecté, quel soldat tu feras, en tout cas c'est comme ça qu'on le comprend entre bleus, voilà comment on nomme les nouveaux arrivés tout droit de leur campagne et même quelques gus de la ville. Il y en a pour se plaindre tout bas que c'est trop long, trop difficile, d'autres, les plus flambards, disent tout haut que quarante questions ça fait quand même long !

Elles sont là, en colonne avec des cases à cocher pour les réponses. Ça, c'est assez clair pour que j'arrive à capter mais le reste tourne en panique et le brouillard remplit mon crâne. La peur produit ça, le vide et le flou qui m'empêchent de réfléchir. J'essaie de me calmer en imaginant que je marche sur une route de campagne, mais rien ne vient, pas une seule image de route, juste cette foutue feuille remplie de signes noirs, de colonnes et de petits carrés à cocher. Avant, quand on ne savait pas écrire, on signait avec une croix. Pas moi. Je peux écrire mon nom. Je suis même capable d'écrire des mots et de lire quelques phrases si je vais à mon rythme, calmement. La première question, par exemple : *Avec quoi on enfonce une pointe ?* Je la lis et je force mes doigts à répondre, d'une écriture aussi appliquée que possible : *un marto*. Autour de moi les nouveaux écrivent et cochent, penchés sur leur feuille, disciplinés. On dirait déjà des soldats à leur manière d'obéir aux consignes. Quarante questions qui vont déterminer mon futur bataillon. Quarante questions impossibles à lire sans réfléchir, ça va trop vite. Coche vrai ou faux. Coche pas, et on dira que tu es un âne.

Au bout de l'éternité, alors que tous les autres ont posé leur stylo ou qu'ils arrivent à la dernière feuille, quand la cloche sonne pour signaler la fin de l'épreuve, je n'ai répondu qu'à une dizaine de questions. Il a fallu y réfléchir et puis écrire les lettres une par une.

Après les quarante questions, on passe aux tests. On me demande

de lire dans un cercle plein de couleurs. Lire ? Déjà que je ne comprends pas un texte, je ne vais sûrement pas déchiffrer des taches ! Je réponds que je ne vois rien. On me passe un autre cercle. « Et là ? », « rien, sauf des taches multicolores », « Vous êtes sûr, vous ne voyez pas le chiffre ? ». Évidemment que je suis sûr, je suis illettré pas aveugle ! « Sûr, chef ! », « Vous vous foutez de nous ? », « Non, pourquoi ? Il y a quelque chose d'écrit ? » Ils peuvent croire ce qu'ils veulent ces types, je ne vais pas inventer un chiffre parce que je serais bien fichu de me tromper et ça pourrait être encore pire !

Le résultat des trois jours et quarante questions tombe. Je suis daltonien et bon pour les compagnies de combat. C'est vrai que dans les bureaux, à part les balayer, je ne saurais pas trop quoi y faire. On m'affecte à une compagnie de combat semi-disciplinaire, avec les mecs qui vont en première ligne quand on les envoie à la guerre et qui se font descendre en premier. De la chair à canon, chanterait Renaud. Il n'y a pas d'intellectuels chez nous, le tri s'est fait aux questions. Ils ont dû se rendre compte que je ne savais pas lire, je ne suis pas le seul illettré dans la compagnie... On me prévient : « Vous serez G.-V. », « D'accord, et ça veut dire quoi ? », « Grenadier-voltigeur », « C'est quoi, ça ? », « Tu prends la grenade, tu enlèves la goupille, tu lances la goupille, tu gardes la grenade, tu voltiges avec. »

Notre compagnie se trouve à Noyon, à trente kilomètres de Paris. Je n'ai jamais voyagé aussi loin, mais je n'ai pas le temps de profiter, même pas d'avoir peur. À l'armée, c'est marche ou crève. Si tu restes à la traîne après vingt kilomètres de vadrouille avec ton barda qui pèse aussi lourd qu'un cheval, on te laissera sur le bord de la route et tu as intérêt à rentrer vite sans quoi tu seras noté déserteur ! Et au cas où tu n'as pas enregistré, l'adjudant te l'aboie en pleine face, chaque fois que tu fais mine de flancher : « Marche ou crève, soldat ! » Moi ça ne me gêne pas trop, je suis habitué, à part les cris. Quand tu ne sais pas lire, on te laisse tomber pareil.

Si le gradé est mal luné, il arrive qu'on te frappe. Un jour de défilé, pour un bouton de manchette qui manque, je prends une volée, à cinq contre un, à coups de bottes dans le ventre. Un collègue ne peut pas faire son paquetage au carré et ne sait pas marcher au pas ? Une raclée par ratage ! Au bout d'un moment on devient aussi obéissant qu'un chien.

Les règles sont simples et je mets très peu de temps à capter ce qu'on attend de nous ici. La discipline. Ils se fichent que tu comprennes leurs instructions, ils veulent que tu les exécutes. Clair et net. Les ordres sont comme des murs, tu les passes ou tu t'assomes dessus. Aucune pitié à attendre, pas d'explication ou de sentiment. Le bataillon semi-disciplinaire marche au pas de charge. Moi, au lieu de me décourager, ça me fouette le moral. Ce que je ne supporte pas,

c'est quand on te prend en traître. Mais à l'armée, c'est pas le cas, ils te préviennent tout de suite, à coups de marches forcées et de beuglements : « On va vous détruire, on va vous casser ! » Vingt, trente, quarante kilomètres, plié sous un sac à dos qui scie les épaules. Avec les rangers qui pèsent du plomb, le fusil et les chefs qui gueulent, marcher devient pénible. Je tiens quand même. Un jour, on enquille quatre-vingt-dix kilomètres. La rage qui me vient n'est pas de celles qui coupent les jambes, c'est plutôt le défi à relever. J'ai mal partout et ça me donne la force de continuer. Personne ne moufte pendant l'effort, sauf l'adjudant, mais il continuera à nous hurler dessus dans son cercueil. Un autre jour, le chef veut me tester en me commandant de porter une mitrailleuse de char. Je la trimbale sans protester sur mon dos une dizaine de kilomètres avant de tomber à genoux, à moitié mort. On me relève, je repars, un pied devant l'autre. La mitrailleuse passe sur le dos d'un géant qui la porte dix kilomètres de plus. Je souffre, mais je tiens le choc. Toute ma rage, ma frustration d'avoir échoué au CAP, je la mets dans ces marches forcées qui me nettoient la tête. Ici personne ne me demande de réfléchir, juste d'avancer.

Mon fusil finit par me sauver quand je deviens tireur d'élite par hasard. Cette fois on me donne une cible à dégommer, la tourelle d'un char. Je vise, je tire et la roquette atteint la tourelle en plein. Sûrement un coup de chance. L'adjudant m'ordonne de recommencer. Je vise, tire et explose une deuxième fois la cible.

Tireur d'élite c'est le genre d'expression qui veut dire que tu es le meilleur et que tu n'as plus besoin de te coltiner un cheval mort sur le dos. Mais ce que je retiens, plus que les coups, les engueulades ou les crampes d'épuisement, c'est la fierté que je ressens. Ici, je suis bon à quelque chose, marcher et tirer. Le meilleur...

Pendant les veillées, quand on ne s'écroule pas de sommeil, on s'occupe comme on peut et il m'arrive de boire un coup de trop même si je ne suis pas un picoleur. Un collègue me propose de me faire un tatouage, depuis le temps que je lui prends la tête avec Renaud à toutes les sauces ça sera l'occasion de me taire ! Il me jure qu'il est bon en dessin, qu'il va me graver le nom de mon idole... Un peu abruti par les deux bières avalées cul sec, je lui laisse mon bras. Le picotement commence, juste désagréable. L'autre s'échauffe, insiste pour que j'admire son travail, et c'est vrai, le « R » est parfait ! On repart pour une bière et une lettre. Nouvelle halte. Le « E » me paraît un peu flottant mais j'en suis à quatre bières, je ne vois plus très clair. Encore une bière, je ne sens plus le picotement, juste mon bras engourdi et ma tête s'alourdir. Une dernière chope le temps de finir. J'oublie de vérifier, la terre tourne trop vite. Le lendemain à mon

réveil je me demande si j'ai la berlue : le « N » est complètement tordu et le reste du prénom ne ressemble plus à rien. Tant pis. Je garderai ce tatouage raté des années avant de me décider à l'effacer sous une tête de tigre.

Karine m'écrit des lettres. Je ne prends pas toujours le temps de déchiffrer, ça me dure la soirée, comprendre et relire pour être sûr d'avoir compris et encore, il y a toujours un truc qui m'échappe. Quand je suis fatigué je demande à un collègue de lire à ma place. Entre soldats on ne s'embarrasse pas d'excuses et je ne me sens pas obligé de me cacher. Un ignorant vaut mieux ici qu'un soldat qui s'écroule sur un parcours, rate sa cible, pisse au lit ou chiale d'épuisement dans un fossé plein de boue. Je suis le tireur d'élite du bataillon, un marcheur capable d'aligner ses quarante ou cinquante bornes, je n'ai pas de preuves à donner...

Est-ce que c'est moi qui comprend de travers, ou est-ce à cause de la distance qui nous sépare, mais Karine a l'air de s'éloigner. Je l'imagine en train de rire au bar de ses parents. Je ne peux même pas lui en vouloir. Dans quelques mois, à mon retour, on se mettra ensemble. J'ai envie d'elle, qu'elle soit ma femme et qu'on puisse faire notre vie, tranquilles.

Les jours de perm' à Noyon ne sont pas très gais, du gaspillage puisque je n'ai personne avec qui les passer, mais c'est toujours mieux que de crapahuter sous les hurlements de l'adjudant. Je traîne au supermarché après un ciné, je m'ennuie et je commence à avoir faim, alors sans réfléchir j'embarque des sachets de bonbons, un, deux, trois, sous ma veste, puis dans un autre rayon, poussé par l'excitation du danger, un couteau à cran d'arrêt qui fera son effet auprès des collègues ! Depuis que j'ai commencé à piquer des Big Jim à la colonie de vacances, il m'arrive de chouraver des trucs sans chercher plus loin. Ce n'est pas vraiment du vol, juste de la fauche, à l'occasion. Comme un jeu. Je ne me suis jamais fait surprendre, sauf la fois des lames de cutter où j'ai résisté de toutes mes forces pour ne rien avouer. Je remonte l'allée centrale, j'esquive la caisse avec ce petit picotement familial, juste l'excitation du jeu. Au moment de sortir du magasin, je sens un mouvement et entends une voix qui m'interpelle : « Hé, le gars, là ! Attends voir ! » Je suis déjà en train de courir. Du coin de l'œil, j'ai eu le temps de voir deux types qui démarraient à fond de train sur mes talons. Je cours dans les rues de Noyon et j'arrive à semer mes poursuivants, heureusement je n'étais pas en tenue de soldat ! Je n'ai pas le temps de manger les bonbons, pas trop envie non plus, je dois rentrer avant l'appel de 18 heures. Devant la caserne les deux vigiles de la supérette m'attendent. Quand je les reconnais, il est trop tard pour m'enfuir et de toute façon j'irai où ?

Ma tête tondue a dû me trahir et je ne suis sûrement pas le premier soldat à faucher. Ici on est dans une ville de garnison, ils connaissent l'heure de l'appel, il leur a suffi de guetter mon retour. Cette fois pas question de les embobiner, le marché est simple : soit je paie ce que j'ai chouré, soit ils vont me dénoncer et je risque de passer un sale moment. Je suis pétrifié. Impossible de nier, tout ce qui compte pour ces gars c'est de récupérer leur argent. Je fouille mes poches, angoissé à l'idée de ne pas avoir assez. Dans ce cas je suis foutu, les civils sont interdits dans l'enceinte et ils ne voudront jamais attendre que je parte dans ma chambrée où je garde ma solde. Heureusement j'ai juste de quoi les rembourser. En regagnant la place où on fait l'appel, la honte me gèle les os. Je ne piquerai plus jamais de ma vie, juré craché !

À l'armée, on chante énormément. J'aime ça, nos voix qui fusent comme des tonnerres alors qu'on marche au pas. On le sent dans tout le corps, nos poitrines se changent en gros tambours. Nous sommes les hommes des troupes d'assaut, soldats de toutes les patries, demain brandissons les drapeaux, en vainqueurs nous défilerons... Nous n'avons pas seulement des armes, le diable marche avec nous... On me désigne homme de base, celui qui donne le ton. Cela signifie que j'ai intérêt à connaître parfaitement la chanson si je ne veux pas me tromper et planter toute la section avec moi. Je lance la première ligne à pleine voix : Nous sommes les hommes des troupes d'assaut, et la section répond dans un grondement : soldats de toutes les patries...

— Louvriot, tu vas nous chanter au pas la Madelon... Je te donne le texte.

— C'est pour quand, sergent ?

— Quatre jours ! Pas une heure de plus ! Si tu nous ridiculises je te perce les yeux avec mon couteau...

D'habitude je ne crains pas le sergent, même si tout le monde sait que c'est un cinglé de Boche, sauf que là je me méfie. Le texte de la Madelon est tellement long que je bloque à le lire et je ne pourrai pas improviser en cas d'oubli comme je fais aux veillées avec les chansons de Renaud. Au défilé il faudra connaître le moindre mot. Je n'ai pas d'autre solution que de trouver quelqu'un qui me récitera la chanson autant de fois qu'il faut. Un pote de la section m'aide à écrire des lettres à Karine et il est d'accord pour me l'apprendre. À deux ça passe mieux et on finit par la savoir à peu près, mais je ne suis toujours pas tranquille, il faut connaître chaque mot, chaque ton, alors je répète seul les deux dernières nuits, terrorisé à l'idée d'avoir les yeux crevés pour une fausse note. *La Madelon vient nous servir à boire, sous la tonnelle on frôle son jupon, et chacun lui raconte une histoire, une histoire à sa façon... la Madelon ! La Madelon pour nous n'est pas sévère... nous avons tous au pays une payse que l'on attend et que l'on épousera, mais elle*

est loin, bien trop loin pour qu'on lui dise ce qu'on fera quand la classe rentrera... En comptant les jours on soupire et quand le temps nous semble long, tout ce qu'on ne peut pas lui dire, on va le dire à Madelon... on l'embrasse dans les coins, elle dit veux-tu finir, ce n'est que Madelon, mais pour nous c'est l'amour...

Quatre jours et quatre nuits pour connaître le chant aussi bien que moi-même, l'apprendre comme si ma vie en dépendait. Ce n'est plus seulement du « par cœur », c'est jusque dans mes tripes que les paroles vont se graver et sur mon lit de mort je serai encore capable de la siffler. Je tiens à mes yeux et je ne les laisserai pas crever !

Le jour de la marche, sous la surveillance du Boche, je donne le ton sans me tromper.

Me voilà en prison, à Lille. La cellule est moins confortable que les chambrées mais au moins je suis au chaud. Il faut bien que je trouve des raisons de me réjouir. Les barreaux me font quand même bizarre. Je ne peux pas m'empêcher de vérifier, au cas où ils auraient oublié, je pousse la porte de la cellule ; elle est verrouillée. On m'a dit que je pourrai sortir au clairon, quand ils déverrouilleront pour le comptage du matin. Ça me fait bizarre. Je vais m'étendre sur le lit de camp et j'essaie de m'endormir mais j'ai du mal, je ne peux pas m'empêcher de penser que j'ai eu de la chance même si je suis coincé en taule pour rien. J'ai failli partir à la guerre, voilà la vérité. Je ne savais pas qu'on pouvait envoyer un soldat risquer sa peau à l'autre bout du monde juste parce qu'il sait bien tirer sur des fausses cibles. Je ne savais pas non plus qu'on pouvait rater une guerre à cause d'une carie mais l'armée n'envoie pas un mec infecté au combat. Sans mes dents je serais peut-être déjà là-bas, dans un pays étranger où des gens se massacrent pour des raisons que personne ne connaît. À la place je suis en prison et demain on m'arrachera une ou deux dents. Dix en tout, a recommandé le dentiste, parce que faute de soins les racines sont abîmées, foutues. C'est ma chance. Peut-être que si j'étais parti en bonne santé je serais mort là-bas, au Liban. Crevé mais les dents blanches ! Alors à tout prendre je suis plutôt content. Ma vie contre quelques chicots...

Je pense à Renaud qui se rebelle contre les militaires. Et puis à la prison où je dois dormir et à mon voisin de lit qui m'a à peine salué avant de s'endormir. Si je raconte ça personne ne me croira. Je n'ai fait aucune connerie. Je ne me suis pas battu, je n'ai rien volé (plus jamais, pas après la trouille que j'ai eue !), je n'ai tué personne. Je suis en taule simplement parce qu'ils manquent de place en caserne et qu'on ne sait pas où me mettre ! On m'a prévenu que ma cellule s'ouvrirait au clairon et que je pourrais sortir. En gros c'est pareil que l'hôtel sauf que je suis enrhumé...

Dix dents à arracher ça prend du temps, sans quoi je risque l'infection. On doit me fabriquer une prothèse alors mon séjour en taule se prolonge, si bien que j'ai tout le temps de faire la connaissance du voisin. Lui il a les dents saines. Ce gars est condamné parce qu'il a refusé de faire l'armée. Il appartient à une sorte de secte, les Témoins de Jéhovah. Il se présente comme un gars chargé de rappeler Dieu aux hommes. Tous les matins, au moment de sortir, Jéhovah reste coincé en cellule. Le soir, quand je rentre dormir il me raconte la vie des autres Témoins, la parole de Dieu et la présence de Satan, le surnom du diable. Il est persuadé qu'il y aura très bientôt une guerre entre les méchants et les gentils (les Témoins) et que pour s'en tirer il vaudra mieux être de leur côté. Cette guerre porte déjà un nom qu'il n'arrête pas de répéter : *armageddon*. Il m'explique aussi que pour devenir Témoin il suffit de suivre la parole de Dieu qui nous vient directement de la Bible puis de donner la Bonne Nouvelle aux autres. Chez les Témoins on s'entraide beaucoup. Imaginons que je sois de la secte et que je décide de construire ma maison, aussitôt trente ou quarante collègues Témoins viendront me donner un coup de main et tout sera fini au soir tombé. Rien que d'imaginer ces hommes en train de bâtir les murs et de poser le toit j'en ai le tournis. Par moments je me demande si Jéhovah ne se fout pas de moi, mais il a l'air convaincu et il ne rigole jamais. D'autres fois, je me demande s'il est tout à fait normal. Déjà, je ne vois pas comment Dieu pourrait tout savoir sur les hommes sans se gourer un peu. Je ne suis pas spécialiste... À la maison on ne fréquente pas les curés et je n'ai jamais été prier à l'église. Jéhovah dit pourtant que son Dieu est aussi le mien, le seul vrai unique, mais il pourrait aussi bien me raconter que j'ai des parents alcooliques ou présentateurs de télé, qu'est-ce que j'en sais au fond ? Comment est-ce qu'on peut être certain des choses qu'on ne connaît pas ? Sorti de ses discours de sauvetage de dernière minute, j'aime bien Jéhovah. Il me fait de la compagnie et me dépanne quand je me retrouve dans la merde en me donnant de l'argent. D'après lui c'est de la solidarité entre hommes, et Dieu le commande. Moi ça me va. On vient de me voler ma solde, à moins que je l'aie perdue comme mes affaires en colo, va savoir. Ma mère dirait que c'est ma faute, en tout cas, je n'ai plus de quoi rentrer et Jéhovah me paye mon ticket de train sans rien en échange. « Juste un don » qu'il dit. Au moment du départ, il me fait un autre cadeau, un livre. Sur la couverture on a dessiné une tour en pierre, comme celle des châteaux forts. D'une voix émue, Jéhovah me lit le titre : « Tour de garde », et il ajoute que je trouverai la vérité dedans.

Bizarre qu'un gars qui ne veut pas faire l'armée se prépare au combat d'*armageddon*. Comme je ne veux pas lui faire de peine, je ne lui avoue pas que ça ne sert à rien puisque je ne sais pas lire...

DEVENIR UN HOMME

Mon année de service militaire m'a endurci et je suis bien décidé à trouver du travail et à m'installer enfin avec Karine sans dépendre de personne. Et je veux avancer. Avancer, même en force. Et tant pis pour la trouille.

Je n'ai pas à chercher longtemps, un supermarché de Châteaulin propose une place de viennoisier. L'entretien se passe bien, on me prend à l'essai trois mois. J'aurai à fabriquer des brioches, des croissants, des pains au chocolat, rien de compliqué, je sais faire tout cela, ça devrait marcher. Ma vraie vie commence. Aveuglé par mon envie de réussir, je ne veux pas voir ce qui se passe autour, l'ambiance sévère, les rendements et les coups de gueule. Tout doit rouler et aucune excuse ne doit ralentir le mouvement ! Les maladroits, les lents ou les enrhumés sont avertis avant d'être virés. Pas de problème. Je suis courageux. Je sais faire le pain et je trime dans un fournil depuis mes quatorze ans sans jamais me plaindre ou tricher sur le travail. Ce n'est pas un an d'armée qui m'a fait perdre mon coup de main ou mon courage. Je vais y arriver !

Je travaille depuis un mois quand on est convoqués un matin en cuisine, très tôt, sûrement pour ne pas ralentir le rendement et décevoir les clients ! Il y a le chef viennoisier et un responsable du supermarché, quelques ouvriers qui savent travailler, des bons, et quelques autres comme moi, des nouveaux. La salle de cuisine est immense et pourrait loger pas loin de cent personnes. En plus des fours et des plans de travail il y a une estrade et un tableau où le chef donne ses cours. Je ne peux pas m'empêcher de me sentir nerveux, découragé par tout cet espace. Le chef parle. On est là pour prouver qu'on peut apprendre et qu'on est les meilleurs. Il s'est placé devant le tableau. C'est ici qu'on inscrit les recettes. Un tableau noir... J'entends mon nom claquer au milieu du discours. Le chef m'appelle sur l'estrade. Il veut m'interroger. Je me lève sans savoir comment et je flotte jusqu'à lui, l'esprit vide. Le chef veut que j'écrive une recette de pain brioché. Là, au tableau. Il me tend un bout de craie. Mes doigts tremblent mais j'arrive à hocher la tête. Dedans, c'est la panique qui souffle. Ma main se lève, appuie contre le tableau. Écrire. *Resaite ? Recète ? Resète ?* Je trace une lettre, et puis une autre. Je me rappelle vaguement que le mot est difficile mais je n'arrive plus à me rappeler

où est le piège.

R-e-q-u-e-t-t-e.

Ça rigole dans la salle. Je me retourne, hésitant. Quinze bouches rondes et des figures qui rient. Des collègues. Des ouvriers boulangers que je croise tous les jours. Le gars que j'aime bien, même un chez qui je couche si je loupe le car. Tous, ils rient ou font semblant d'être scandalisés par mon ignorance. C'est foutu maintenant. Je consulte le chef qui hausse les épaules et me prie de continuer. *Lé, farine, suce...* mes doigts écrivent mais mon esprit reste engourdi. Comme si je nageais dans un marais de boue, les gestes ralentis, presque paralysés. La panique me rend toujours plus lent. Je peux juste espérer qu'elle ne va pas me faire dire n'importe quoi maintenant. J'arrive à la fin de la liste, à bout de souffle. Les ingrédients y sont, il me semble. Je ne peux pas être sûr. Pour les fautes j'ai fait le maximum. Le prof demande :

— Combien de temps ?

Je ne comprends pas de quoi il parle, de la préparation ou de la cuisson ? Je n'ose pas lui faire préciser.

— Je ne sais pas.

— Pour cent personnes, quelles quantités il te faudra ?

Sa voix est dure, comme s'il savait d'avance que je suis un débile foireux. J'essaie de réfléchir. J'ai déjà préparé le pain brioché pour une fournée. Pas pour cent personnes. Ça mange combien cent personnes ? Même si je connaissais la réponse, il faudrait ensuite faire le calcul avec les quantités de farine, de sucre, de... Le prof s'impatiente. Les autres, mes collègues, c'est encore pire, ils attendent de se foutre de moi !

— Je ne sais pas.

Je mets toutes mes forces à rester droit, sans pleurer, sans tomber. Je pourrai presque sentir les rires, entendre les rires qui s'étouffent dans leurs gorges. Je les sens presser mes tempes et mon front. Ils me font une couronne, ou un bonnet. La salle est toute blanche, remplie de silence.

— Ok, Louviot, retourne à ta place et écoute... Mais si tu n'es pas capable de réaliser une recette aussi simple...

La menace est très claire, mais je n'écoute plus. Chaque pas pour rejoindre ma place me coûte autant que dix kilomètres chargé de mon barda. Le reste de la journée se passe dans le brouillard. Je suis les autres, je les imite, je fais semblant d'écouter, je me penche sur la feuille, je touille la farine, je secoue mes mains, je nettoie le matériel, je passe l'éponge sur mon espace de travail et tout ce temps je m'entends respirer. J'ai perdu ma voix. Je n'ose pas regarder les autres dans les yeux, de toute façon eux aussi évitent de me dévisager. J'ai peur de me mettre à chialer. J'aimerais comprendre pourquoi ils se

sont foutus de moi, au lieu de m'aider. Ils auraient pu au moins éviter de rire.

À la fin de la journée, au moment de sortir, le chef m'appelle. Son visage fait une tache devant mes yeux. Il ne dit pas grand-chose. Sa voix a perdu de sa dureté, mais pas son impatience. « Tu n'as rien à faire ici, parmi nous, Louviot. » Il ne parle pas des raisons. Rien sur mon ignorance. Il n'en a pas besoin. Pas ma place. Ses mots m'emportent dans le vide. Je crois que je ne réponds pas, mais je dois me mettre en marche parce que d'un coup je suis dehors. La tête lourde. Il y a une cabine de téléphone pas loin et j'ai des pièces. Le numéro, je le connais par cœur. « Allô maman, tu peux venir me chercher ?... Non. J'ai pas la force. Ils m'ont viré. »

Pour une fois ma mère ne m'engueule pas. J'attends, adossé au mur de béton, en face du parking. Je vois les choses de très très loin. J'ai l'impression d'avoir reçu une volée de coups ou une seule immense claque. Sonné. Je me demande si les boxeurs ressentent la même chose quand ils sont mis KO. Chaque fois que les images de ce qui s'est passé reviennent j'ai envie de vomir. Leurs yeux qui brillent de rire étouffé. Le tableau noir. La panique. La voix du prof. Le mépris. Je les chasse. Plus jamais je ne veux vivre ça. Jamais.

Les jours suivants je pense à la mort. C'est la première fois. Me foutre en l'air pour que ce cirque s'arrête. J'ai beau essayer de toutes mes forces, je n'y arrive pas. Je peux bien apprendre les leçons par cœur, il y a toujours un moment où ça me rattrape. L'ignorance. Le mur impossible à passer. Les autres se moquent de moi, perchés dessus, mille fois plus sages, plus grands, plus intelligents. Gégé l'âne. Leur mépris me coule dessus pire que des crachats. Pas ma place. Leur monde est interdit, défendu. Qu'est-ce que je vais devenir ? Je ne sais pas lire, je ne sais pas écrire. Qui va me faire confiance ? Ça ne sert à rien.

J'ai déjà pris des claques, j'ai eu mal et peur et j'ai eu honte mais jamais aussi fort. J'ai envie de mourir parce que je ne crois pas que j'arriverai à me remettre debout. Je suis tombé et je reste écrasé au sol. Si je me relève ce sera pour me foutre en l'air. Comme si une avalanche m'était tombée dessus et m'avait écrasé. Jamais je ne pourrai trouver du travail... Foutu, Gérard. Plus rien !

Je pars marcher sur les routes, mais rien n'y fait. La honte me brûle comme si j'avais de la fièvre. Le pire ne vient pas du souvenir de mes échecs, le pire c'est de comprendre que je suis coincé, mille fois plus prisonnier que le soir de mon arrivée à Lille, quand la porte de ma cellule a claqué. Là-bas je savais qu'on m'ouvrirait au matin, mais là... je suis coincé entre l'ignorance et ma peur. La porte ne s'ouvrira pas demain et je ne sais plus comment faire pour vivre, être un homme

comme les autres, ordinaire, complet.

Même pour me foutre en l'air je ne sais pas m'y prendre et je serais foutu de me rater !

Je marche longtemps, des kilomètres, des jours entiers, assez pour qu'une part de douleur me quitte. Je crois que je ne me suis jamais senti aussi seul au monde.

J'ai renoncé à me tuer et je ne sais toujours pas ce que je vais faire de ma vie. Ignorer la lecture et l'écriture rend tout très difficile, pas seulement comprendre les conversations de bistrot, surtout quand tu cherches du travail. Ma mère va me sauver sans le savoir, en me parlant d'un organisme qui doit pouvoir m'aider. Elle me pousse à y aller, jusqu'à ce que je cède et finalement je me rends donc à l'AFPA, l'association pour la formation professionnelle des adultes. Ce n'est pas que j'y croie tellement, mais je n'ai pas d'autre solution, sauf si je reste ramasseur de poulets toute ma vie. Je fais ce boulot de dépannage qui me permet de gagner de l'argent depuis que j'ai été viré. C'est un travail pénible que je déteste. Les poulaillers sont grands comme des terrains de foot. Là-dedans c'est un enfer de bruit et de chaleur. Le boulot consiste à remplir des caisses en entassant la volaille pour le transporteur. Au moment de pousser la lourde porte en fer, j'ai l'impression de rentrer en enfer.

À l'AFPA de Brest on m'explique qu'avant de pouvoir décider quoi que ce soit il faut passer un entretien devant un psychologue. Si je comprends bien, le type ne soigne pas les fous, il aide les gens à trouver leur métier. Ça pourrait aller s'il n'y avait pas ces maudits papiers à remplir, plus une lettre de motivation à écrire. On est une dizaine à chercher un travail ou une direction. Le psy distribue des feuilles. Il explique que ces renseignements l'aideront à comprendre le métier qui pourrait nous convenir. Je peux déjà lui dire que ce n'est pas la pâtisserie. Ni la boulangerie qui me donne envie de disparaître sous terre. Ni aucun métier qui demande de lire ou d'écrire. Ça limite forcément les choix, mais ça je n'ai pas besoin de l'expliquer. Sa fiche me rappelle les trois jours et les quarante questions mais je garde ça pour moi, j'écris aussi bien que possible mon nom et mon adresse, je laisse tout le reste en blanc. Pas de lettre de motivation, pas la peine, je ne sais même pas ce que je veux, alors l'écrire je saurais encore moins. Je rends la fiche dans l'espoir que je vais pouvoir m'expliquer mais au lieu de m'interroger le psy pose ma fiche sur une pile d'autres fiches et me dit : « Ok, vous pouvez partir, on vous enverra un courrier. »

Plusieurs semaines filent sans nouvelles. Ma mère finit par s'énerver de me voir traîner, ramasser les poulets et déprimer : « Tu as

droit à une formation et tu ne vas pas rester sans rien fiche jusqu'à la mort ! » J'y retourne. Tout se passe exactement comme la dernière fois. Le psychologue, toujours le même, répète encore : « Vous pouvez y aller, on vous enverra un courrier. » Cause toujours.

Je me représente un mois après, je n'ai que ça à faire de toute façon. Même feuille, même nom et même adresse. Sauf qu'aujourd'hui quelque chose change. Le psychologue me fixe d'un air surpris.

— Dites, vous êtes déjà venu, il me semble, non ?

— Oui. Trois fois.

— Vous vous foutez de moi ou quoi ?

— Non, pourquoi ?

— Ça fait trois fois que je vous vois, ça fait trois fois que vous me rendez une feuille blanche. J'en conclus que vous vous foutez de moi !

Je ne sais pas ce qui se passe, je craque. Mon corps tremble et je dois serrer les poings pour ne pas exploser en larmes. L'autre me dévisage, les sourcils froncés. Il attend une réponse et ça me fait mal au ventre d'expliquer. La seule chose que j'arrive à sortir ressemble à une chouinerie de môme.

— Je sais pas lire.

— Mais pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt ? On aurait gagné du temps !

J'en reste bouche bée. Il est malin lui ! Pourquoi ? Parce que ! Parce que je n'ai pas osé, parce que c'était trop compliqué, parce qu'il aurait fallu étaler ma honte et surtout parce qu'il est psychologue de l'AFPA et que ces gens-là ne fournissent pas de travail aux attardés qui rusent, non ?

— Je pouvais pas dire ça...

— Bon... Ce n'est pas si grave, juste quelques mois perdus. Écoutez, vous m'avez l'air décidé à travailler, sinon vous ne seriez pas revenu, alors on va laisser tomber les formulaires, je vais vous faire confiance et vous donner votre chance. L'AFPA vous permet de choisir une formation. Vous ferez un stage d'observation avant de décider quoi que ce soit. Voyez ce qu'on demande et si vous vous sentez capable... Ça vous va ?

J'ai du mal à répondre, alors je hoche la tête ; cette fois ce n'est pas la honte qui me serre la gorge. Cet homme vient de me rendre une petite part de confiance que j'avais perdue à Châteaulin, devant le tableau noir des apprentis viennoisiers. Il me demande si ça me va alors qu'il m'offre mieux que de l'or... Des encouragements. Je suis incapable d'exprimer ce qui me gonfle le cœur, mais je me sens prêt à faire n'importe quoi pour lui prouver qu'il peut compter sur moi. Je suis pareil qu'une terre sèche qui n'a pas reçu de pluie depuis l'éternité, alors oui, ça me va ! Je veux bien choisir entre tous les métiers du monde, essayer ce qu'il veut, prendre ce qu'on me donnera.

J'y arriverai ! Puisque le psychologue me fait confiance j'y arriverai, coûte que coûte !

Les formations proposées concernent le métier du bâtiment. Solier-moquettiste. Couvreur. Maçon. Peintre. Un choix impressionnant pour un gars de ma sorte qui vit dans un territoire rétréci, limité par ses ignorances ! Ça pourrait même m'effrayer si je n'avais pas décidé d'avancer en mettant de côté le vide et la peur de rater. J'essaie juste de deviner où sont les pièges, pour ne pas me laisser emporter comme quand j'ai fait le CAP pâtisserie. Aucune envie de foncer droit dans le mur ! J'avancerai un pas après l'autre...

Pendant une semaine j'observe les corps de métier sur un chantier. Dans la peinture et la maçonnerie, il faut savoir lire un tas d'indications, prendre des mesures, tracer des traits. Les peintres aussi font des calculs. Trop. Mais pas dans la couverture. C'est le travail qui exige le moins d'évaluations. En général le patron ou le maître d'œuvre se chargent de calculer le nombre d'ardoises à poser pour tant de mètres carrés. Je n'aurais pas de décisions à prendre... Je choisis d'être couvreur par raison, mais le métier me plaît tout de suite. Le travail se fait au grand air, en équipe et il demande des muscles, de l'agilité, de la force. Tout ça je peux fournir.

L'AFPA est d'accord pour m'envoyer en formation huit mois. Normalement, si je réussis la pratique, j'aurai mon diplôme au bout. Il y a juste ces cours qu'il faut assurer. Je pourrais tenter le par-cœur, comme le permis de conduire ou les magouilles du CFA, seulement j'ai envie de faire mieux, à cause du psychologue...

Ce premier matin de la formation, j'ai pris une décision après avoir tourné et retourné les choses une partie de la nuit. Peur de ne pas savoir expliquer. De me planter. De rendre les choses encore pires. Il faut pourtant que je me décide. C'est comme de sauter dans une piscine depuis le plus haut plongeon quand tu ne sais pas nager. J'angoisse mais je ne reculerai pas. Les élèves couvreurs sont plus vieux que moi, beaucoup sont des ouvriers venus en reconversion. Nous sommes une douzaine. À l'entrée du prof je lève la main et je demande la parole. Il est un peu étonné mais il m'invite à venir sur l'estrade, devant mes camarades d'apprentissage. J'avance en me récitant les phrases que j'ai préparées cette nuit. Je ne regarde personne sinon je risque de m'enfuir en courant. Ma gorge est sèche, je flotte en plein délire. Peut-être que je vais regretter. Ou qu'ils vont me virer. Je dois le faire, pour le psy et le courage qu'il m'a donné, toute cette envie d'y croire. Le vide est là, devant, je saute. Mes paroles sonnent claires et bizarrement sonores.

« Je voudrais vous parler de mon secret avant de commencer la

formation, même si c'est un peu difficile pour moi parce que c'est la première fois que j'avoue ça devant tout ce monde. Voilà. Je ne sais pas lire et pas écrire. Je me suis dit que peut-être on pourrait m'aider à cause des cours, des leçons à apprendre, tout ça. Je peux me débrouiller mais j'aurai besoin d'un coup de main sans quoi je n'y arriverai pas. »

Je ne veux pas les regarder, mais je le fais quand même parce que le silence est phénoménal. Je remarque des yeux brillants. Un sourire. Un type qui se racle la gorge comme si quelque chose le gênait, une envie de... D'un coup tout se défait, le silence, la gêne et dans le brouhaha j'entends des : « T'inquiète pas, on se débrouillera », « On est là ! », « Pas de problème mec ! On te lâchera pas. » Le prof hoche la tête avec ce qui ressemble à du respect.

Mon soulagement est tellement fort que je pourrais en chialer devant ces gars, mais je perdrais la force qui me tient debout. C'est la première fois que je parle, j'ai vingt ans et j'ai attendu toutes ces années pour dire mon secret honteux, et combien de temps depuis ce jour d'école, le bonnet d'âne ? Elles me suivent de loin les ombres et reviennent dans ma tête chaque fois qu'il faut dire, écrire, lire...

Les huit mois qui suivent, chaque matin, les apprentis couvreurs m'apportent le journal et me lisent les gros titres ou un article et on discute, ce qui se passe dans la région, les faits divers et même un peu de politique, les gros événements du pays. Je n'ai guère l'habitude de m'intéresser à ce qui se passe autour de moi, dans le monde, je vis depuis toujours dans une bulle qui m'enferme autant qu'elle me protège. J'ai beaucoup de choses à rattraper, des notions que je capte mal, mais cet échange avec les autres, des types simples, des ouvriers qui prennent de leur temps pour moi, c'est plus fort que n'importe quoi. Avec l'entraide tout devient possible... Ce que j'ai vécu de douleur, l'envie de mourir, tout cela vient d'être effacé par ces hommes et même si je n'ai pas les mots pour le dire, c'est un commencement.

Je sais que les moqueries existeront toujours, que c'est plus facile de rire que de comprendre, mais en gardant le silence je me suis coincé tout seul. Je n'ai pas seulement dit la vérité, j'ai impliqué ces gens. Maintenant j'avance. Ma méfiance se défait petit à petit. Le psychologue m'a ouvert la voie, les ouvriers me montrent que je peux continuer à marcher dessus. Un jour après l'autre...

Pendant les cours, comme je ne suis jamais assez rapide, mes voisins écrivent et me donnent ensuite la leçon à recopier. Je me concentre pour bien écrire, mes feuilles sont propres, les paragraphes séparés, les titres soulignés. J'essaie de tout photographier. Je sais que ma mémoire est fragile, que ces mots appris finiront par s'effacer, mais

au moins je veux passer l'examen final, avoir la moyenne.

Je réussis mon CAP de couvreur.

J'ai 21 ans et je peux enfin devenir un homme !

COUVREUR

Mon certificat dans la poche, je me mets à la recherche d'un patron. En sortant de la formation, je suis rempli de courage et d'espoir. Je ne sais pas que ma confiance est encore fragile et qu'un rien peut la briser. Avec un travail, je deviendrai indépendant. Il me tarde de l'être. Ma mère rouspète toujours après moi, ma tenue, la musique que j'écoute, les jours qui passent sans embauche. Elle n'aime pas que je « découche », elle voudrait que je me conduise à la fois comme un homme et comme un fils bien élevé, celui que je n'ai jamais été. Elle exagère, je ne traîne pas beaucoup à la maison. Quand je n'ai rien en vue je ramasse les poulets pour me faire un peu d'argent. Le reste du temps je le passe avec Karine. Même si les disputes sont de plus en plus fréquentes, on décide d'emménager ensemble.

Pendant trois mois je passe de petits boulots en petits boulots, un remplacement par-ci, un essai par-là, et je mets ma bonne volonté à prouver ma valeur. Je n'ai jamais craint de travailler, cette peur-là, je ne connais pas, celle qui me tient est salement plus noire, mais comment convaincre un patron qui te traite comme un numéro ?

Un jour que je trime au milieu de nulle part, sur un chantier de campagne, le chef me commande d'aller chercher du matériel manquant chez un fournisseur où il a un compte. Je n'ai qu'à prendre le camion de l'entreprise, ce sera plus pratique vu les ardoises à charger. Il est pressé. Trop. Il ne lui manque qu'un prétexte pour virer les nouveaux pas assez rapides à son goût et je préfère obéir plutôt que de lui expliquer que je risque d'avoir des problèmes. Je me rappelle à peu près où se situe le fournisseur, à l'entrée de Morlaix, je suis déjà passé devant. Pressé par l'urgence et le besoin de bien faire, j'assure le trajet sans me préoccuper des points de repères, alors que d'habitude je prends toujours cette précaution. Quand tu ne sais pas lire les panneaux, c'est une obligation, sinon autant foncer dans une pelote de nœuds. Curieusement j'arrive au magasin sans me tromper ou faire de détours. Je charge les ardoises, le matériel manquant et je repars. Pendant que j'étais chez le fournisseur la peur a dû me rattraper et me saper le moral pire qu'un rat dans un trou, parce que sur le chemin du retour, après avoir roulé quelques kilomètres, je ne

reconnais plus rien. D'un seul coup, c'est comme si je me trouvais sur une terre étrangère, impossible de me rappeler une direction, les chemins se ressemblent tous ! Et puisque je n'ai aucun point de repère me voilà complètement paumé au milieu de nulle part ! Je continue à rouler, tantôt à droite, tantôt à gauche, dans la campagne déserte. Il n'y a pas un chat, personne à qui demander mon chemin, c'est à devenir fou ! Les secondes passent et me coulent dessus, brûlantes. C'est la panique, la grande, la folle panique qui embrouille tout dans ma tête et me fait perdre le bon sens qui me reste. Il n'y a plus de gauche ou de droite, juste des routes qui tournent et se mélangent ! Mes mains se sont mises à trembler sur le volant. Chaque seconde qui passe augmente ma panique. Secondes ou minutes, ça en fait du temps qui dure ! Je prends à droite. Ou bien à gauche. De toute façon c'est pareil. Les arbres sont les mêmes, les panneaux tous illisibles. D'ailleurs on pourrait me les lire à voix haute, je ne serais pas plus avancé. Je ne connais pas l'adresse du chantier alors si je tombe sur un paysan je lui demande quoi ? « Vous pouvez m'indiquer la route du chantier de campagne ? » Il me prendra pour un maboul. Ou un âne sans bonnet.

Trois heures que je suis parti avant que la folie qui me tient cède la place à une idée simple, évidente. Jamais je ne retrouverai le chantier dans cet état. C'est foutu maintenant. Mais je peux au moins ramener le camion à l'entreprise mère.

Le patron piétine le gravier sur le parking comme un chien atteint de rage. Dès qu'il aperçoit le camion il se met à gueuler des trucs à propos d'auto-stop, une journée foutue, les gendarmes et je ne sais quoi encore. Je traduis à peu près qu'il a failli faire du stop et que si je n'avais pas rapporté le camion, j'étais un homme mort ! Au lieu de me tuer tout net il se contente de m'incendier, et je ne peux rien répliquer sauf que je me suis perdu. Même s'il ne me vire pas aussitôt, je sais que c'est fini, il n'y aura pas d'embauche au bout du remplacement. En un sens c'est un soulagement parce que travailler pour un gars qui hurle plus fort qu'un cochon qu'on égorge je ne sais pas si je le supporterais. Mais j'ai beau dire, c'est de ma faute. Si j'avais su lire les panneaux ou prendre mes repères... J'ai été infoutu de trouver un chantier !

Une fois rentré chez moi, caché dans ma chambre, je pleure de rage. Je n'ai pas le choix, je dois tenir. J'ai mon CAP de couvreur, je finirai par trouver la bonne place. Je m'expliquerai. Ou bien je me débrouillerai... Je pleure contre cette satanée panique qui me rend aussi bête qu'un attardé. Cela faisait un mois que je travaillais chez ce patron. Je ne l'aimais pas beaucoup, mais j'aurais pu continuer...

En attendant, avec un copain, on ramasse les poulets, les canards, les dindes. Seul j'aurais du mal à y aller, le travail est pénible, mieux

vaut être à deux pour s'encourager. On travaille souvent la nuit, de cette façon les camions de l'abattoir chargent les caisses au petit matin. En général on enchaîne trois ou quatre poulaillers industriels à la suite. La volaille est parquée dans des hangars, entassée dedans par milliers ! Dès que je passe la porte en tôle j'arrête de respirer, je marche droit devant moi sans regarder où je pose les pieds. J'ai l'impression d'écraser des biscuits secs et de la merde. Le sol bouge, coiffé de têtes emplumées. On a une dizaine de containers à remplir. Les poulets se ramassent par brassées, puis se tassent les uns contre les autres, bien serrés dans la masse. Les dindons, plus gros, se chopent par une patte, les canards aussi. Ne pas réfléchir que c'est vivant. Se plier, ramasser, déposer, tasser et recommencer sans trop respirer parce que l'odeur te rentre dans le corps comme de la boue. Sortir les caisses. Empiler. Respirer un bon coup. Repartir dedans.

Le temps me dure. Je rêve d'autre chose, je ne sais pas bien quoi. Ne plus courir les rendez-vous d'embauche avec rien au bout, ne plus entendre la morale de ma mère, arrêter de m'engueuler avec Karine. Et en finir avec ces poulets qui craquent comme des biscuits sous mes pieds !

Quand ça me pèse trop je vais marcher, le nez au vent. Je me nettoie la tête de ce malaise que je ne sais pas nommer. Je fredonne des chansons comme Banlieue rouge, sans vraiment les comprendre. Ça ne me semble même pas bizarre qu'un chanteur chante des trucs sans queue ni tête. Je me doute bien que des choses m'échappent, mais il faudra attendre encore quinze ans pour réaliser que *grave-pipi* signifie graffiti. Je m'en fous. Au fond, on est du même sang, Renaud et moi. Ses chansons me donnent une langue et l'espoir de dire un jour, plus tard, toutes les paroles qui m'échappent aujourd'hui. Mes mots perdus et retrouvés...

Renaud chante ma vie, mes colères, mes impuissances. *La Butte rouge*, c'est la butte d'Ar Brug percée par la buse en béton et les fossés de campagne où on se planquait, gamins. *Gérard Lambert* commence par les lettres de mon nom et ma tire s'appelle Renault. Comme *Oscar*, le Chtimi, je n'ai connu l'école que jusqu'à treize ans. Alors même si je comprends le monde de travers, si je fais des contresens et que je remplace un mot par un autre, je sais que quelque chose est possible hors de ma bulle. Je suis sûr qu'en travaillant durement je pourrais me bâtir une vie d'homme. Les mots inconnus, je les garde dans ma tête. J'en ai toute une collection, ils ne s'effaceront pas. Je connais des types qui entassent des petites voitures, des moulins à café ou des restes de la Guerre, moi ce sont des mots que je réserve pour plus tard, quand je pourrai m'en servir. Je recopie les chansons que j'aime sur un cahier, de cette façon les textes deviennent familiers, je trace

chaque lettre pour les fixer dans ma mémoire. Il m'arrive de remplacer des mots que je préfère ou qui collent mieux à ma vie. *Cassoulet par ravioli dans Ma gonzesse*. Ou d'en sortir un dans la conversation quand je suis à peu près sûr de l'avoir compris. Pas souvent. Ça demande trop de confiance et je ne supporte pas les ironiques qui se moquent : « Ben Gégé, qu'est-ce que tu racontes là ? Il nous sort de ces trucs, lui... » Un jour j'y arriverai, j'aurai tellement de mots que je pourrai marcher dehors, loin de ma bulle et des souvenirs de honte qui me durent encore.

Chanter n'est pas parler. Avec ma guitare et Renaud pour modèle, je suis capable de me faire entendre, les rengaines apprises par cœur, déformées quelquefois, tout le monde s'en fiche. Je chante en grattant ma guitare. Je n'ai pas de talent assez grand pour la scène, mais je suis assez bon pour les fêtes de famille, les veillées entre potes, ou pour moi tout seul. Je chante : *J'ai la vie qui m'pique les yeux, J'ai mon p'tit cœur qu'est tout bleu, Dans ma tête j'crois bien qu'il pleut, Pas beaucoup mais un p'tit peu... J'm'intéresse plus à grand-chose, J'bois la vie à toute petite dose, Dans ma guitare y a plus rien, dans mes doigts y a rien qui tient... Dans ma peau, y a qu'du chagrin... J'me dis qu'à l'école de l'angoisse, J'suis toujours l'premier d'la classe. Me racontez pas d'histoires : La vie c't'une tonne de cafard, C'est toujours un fond d'tiroir, C'est toujours un train qui part... **

Quand la chanson finit je suis un autre homme, bandana rouge, jean et faux cuir, je me sens fort, prêt à tout. Voilà le pouvoir des mots... D'autres chanteurs débarquent dans ma vie. Brel et Brassens. Moustaki. Ils parlent d'amour, de voyage, de solitude et de mots qui consolent. J'écoute Johnny Clegg puisque Renaud lui a dédié *Jonathan*, même si j'ignore ce que c'est un nègre blanc et ce pays qui brûle. Renaud fait tonner sa colère, je voudrais comprendre pourquoi ça m'électrise alors que le sens m'échappe, trop de mots compliqués. C'est comme si je pouvais saisir leur force, même s'ils restent hors de ma portée. Des mots comme une pluie de grêle... Je ne demande presque jamais d'explication. À qui ? Ma mère ne s'intéresse pas à la musique de sauvage, mes frères ont autre chose à faire et avec Karine on est trop occupés à s'engueuler. Et puis c'est personnel, toujours étaler mon ignorance, demander, réclamer. Je suis enfermé et je ne le sais même pas vraiment.

Cela fait deux mois que je suis chez R et j'ai bon espoir que ça marche cette fois. Ce petit patron m'a déjà embauché au début de mes recherches mais le travail a fini par manquer et j'ai dû retourner à mes poulaillers. Si R m'a rappelé c'est qu'il a vu que je ne ménage pas ma peine. Son frère, par contre, passe son temps à engueuler les ouvriers, tous des fainéants qui courent après la paye. Il voudrait sans doute

qu'on travaille pour rien, et même comme ça, il rouspéterait encore. S'il me voit monter à l'échelle avec un saut rempli de colle, il me gueule d'en prendre un second. Peut-être qu'il faut aussi que je vole jusqu'au toit ? Là-haut, monsieur attend qu'on le serve, qu'il n'ait plus qu'à disposer les ardoises sans se bouger. Ma mine ne doit pas lui revenir, surtout quand je grogne que ça va, je suis pas un monte-charge, il essaie de m'épingler devant son frère et lui demande de me virer parce que je suis un con d'idiot. Je n'ai même pas le temps de me mettre en colère que la réponse claque : « Quand je voudrai virer quelqu'un je commencerai par toi ! »

Pour le coup je pourrais presque embrasser R ! Je crois bien que je n'ai jamais été aussi heureux de toute ma vie d'apprenti !

Ce jour-là il fait une chaleur de tous les diables. Le chantier se trouve à Morlaix et le client vient de passer, tellement content qu'il a offert sa tournée de bières. De la Heineken. Je ne connais pas cette marque et l'alcool me monte directement à la tête. Chaleur, fatigue et relâchement, ça se mélange salement, surtout que je n'ai pas l'habitude de trop boire sur les chantiers, même si chez les couvreurs, il y a pas mal de poivrots, au point de se demander comment certains ne se fracassent pas plus souvent par terre ! Et voilà que R s'aperçoit qu'il manque de la colle, il a trop à faire pour s'en occuper lui-même et puis c'est le patron. Il a confiance en moi, il sait que je suis bosseur, alors il me tend les clés de sa 4L.

— Tu peux me chercher de la colle, Gérard, on va en manquer et je veux finir avant la nuit. Grouille, ça urge !

Je viens de boire cul sec une Heineken et j'ai l'impression d'avoir un ballon à la place du crâne. Cet ordre me déstabilise tellement que je ne trouve pas d'excuse. Je sais venir de mon village à l'entreprise de R, ensuite on nous conduit sur les chantiers, à l'arrière du camion. Cette fois, il s'agit de traverser Morlaix, retrouver l'entreprise, et, de là, rejoindre l'autre chantier en cours qui n'est pas loin, et récupérer la colle.

Mais à mes yeux c'est une grande ville remplie de pièges, de tournants, de pancartes, de vitrines, de voitures et de feux de circulation, rouges quand il faudrait qu'ils soient verts et verts quand il faudrait qu'ils soient rouges, de panneaux et de rues, de passages piétons avec des gens dessus qui se jettent sous tes roues avant que tu aies le temps de dire ouf.

Avec la bière ajoutée à ma panique habituelle, les rues se croisent et m'embrouillent jusqu'à ce que j'en aie la tête dévissée ! Pourtant je réussis à me rendre sur le chantier où je charge la colle dans la voiture du patron. Bêtement, je me crois tiré d'affaire. J'ai rempli ma tâche, R sera content. Sauf que pour retourner sur le premier chantier où

m'attend le patron, ce n'est plus du tout la même histoire ! La bière me chauffe toujours les sangs à moins que ce soit l'angoisse, en tout cas, le mélange ne m'éclaircit pas les idées et encore moins la route. Les rues me ramènent à mon point de départ, à croire que la ville s'est enfermée dans sa coquille et n'a plus de sorties ! De toute façon le chantier se trouve quelque part au milieu de la pagaille. Le stress me donne la fièvre, à moins que ce ne soit l'alcool. Je ne sais pas trop, mais la chaleur a embué les vitres. La sueur me pique les yeux et je cherche à ouvrir le carreau de ma portière sans mesurer mon geste. Je tire si fort le bouton lève-vitre que le carreau me reste dans la main, dans le même mouvement il va se fracasser contre le pare-brise. J'ai juste le temps de piler, par réflexe, et le moteur cale ! Pendant un moment je reste à détailler le pare-brise en miettes sans pouvoir bouger. Je ne pense pas, je fixe simplement les débris de verre. Lentement mon cerveau se remet en marche. J'imagine les conséquences de l'accident. R sera furieux, son frère triomphera en disant que si on l'avait écouté, on aurait économisé une voiture ! Je ne peux pas rentrer. Je ne peux pas m'enfuir non plus. Je suis coincé. Foutu. Avec ça, si l'histoire se répand, jamais je ne retrouverai un patron prêt à me redonner ma chance. On dira que Gérard Louvriot ne sait pas se diriger et qu'en prime il casse les voitures qu'on lui prête. Parce que s'il faut que j'apprenne tous les chemins de la Bretagne pour conserver un poste ça va me prendre toute une vie !

Je redémarre et je roule au hasard. J'ai beau me répéter que ce n'est pas aussi grave que d'être mort, j'ai l'impression d'avoir tout raté. Je n'arrive même pas à déchiffrer le nom des rues. D'ailleurs ça me servirait à quoi ? Je ne sais pas où je suis ! L'air qui passe par la vitre brisée me rafraîchit à peine. Je crois que j'ai de la fièvre. Je pourrai demander mon chemin, mais si on me dit de prendre deux fois à droite, puis à gauche avant de repartir au diable, la panique me fera faire n'importe quoi. Peut-être que j'arriverai à Brest. Ou Paris. Ou la Chine. Et puis je ne veux pas qu'on me voie dans cet état, incapable d'imprimer une direction. C'est encore pire que l'autre fois, quand je me suis perdu en pleine campagne. J'ai encore les cris du patron dans les oreilles, son mépris. C'est à cause de cette foutue Heineken ! Et ma foutue mémoire ! Je ne veux pas que R m'insulte et me jette dehors, pas après ce qu'il a dit à son frère. Ça lui donnerait raison à l'autre ! « Vire-moi ce con d'idiot », il disait...

J'ai perdu le sens du temps mais je dois avoir plus d'une heure de retard quand finalement le chantier surgit devant moi. On croirait le mirage de Tintin en plein désert. Karine m'a raconté que la soif et la chaleur pouvaient te faire imaginer des choses aussi impossibles qu'une ville couchée sur le sable. L'apparition du chantier vient peut-être de la bière, de la peur et du pare-brise brisé. Sauf qu'en voyant le

patron débouler dans la cour, son visage fermé comme un poing, je sais que ce n'est pas un rêve. Je sors de la 4L le carreau toujours dans la main. Il m'interpelle :

— C'est quoi cette histoire ? Tu as eu un accident ?

Sans réfléchir, du tac au tac je lui réponds :

— Non. C'est un môme.

— Un môme ?

— Il m'a jeté un caillou dessus. Je sais pas pourquoi. Je le connais pas. Il s'est mis en plein milieu de la route et il m'a balancé sa caillasse, de la taille d'un demi-pavé, et j'ai bien cru que j'allais emboutir la 4L, heureusement je me suis arrêté à temps.

— Et le môme ?

— Le môme ?

— Tu l'as blessé ?

— Tu penses ! Non. Il s'est barré en courant. Alors je l'ai couronné pendant au moins trois kilomètres mais il avait trop d'avance, il a disparu dans un jardin. C'est pour ça que j'arrive en retard. Ensuite je suis retourné à la voiture et le temps de revenir...

Je ne sais pas comment c'est possible mais le patron me croit. Je le vois à son air soulagé derrière un reste de contrariété. J'aurais pu finir blessé, ou mort. Il est juste embêté pour l'assurance à qui il va falloir tout expliquer. Évidemment il n'y a aucune preuve de mon histoire, même pas la grosse pierre que j'ai oublié de prendre. Je lui raconte que sous le coup de l'émotion j'ai jeté le pavé. De toute façon, qu'est-ce que ça aurait changé ?

Je n'aurai pas le temps de profiter du mensonge puisqu'à nouveau le travail manque et on me donne mon congé.

— Gérard, on me dit que tu voles du matériel.

C'est M qui parle, un patron couvreur. M est aussi différent de R que le chien de la carpe, il préfère juger sur les rumeurs plutôt que sur le travail. Je proteste étonné.

— Comment ça, je vole ? Quel matériel ?

— Un tournevis.

— N'importe quoi !

— Je le vois d'ici, dans la poche de ton bleu !

C'est vrai, ma foi, j'ai oublié de remettre ce fichu tournevis en place hier au soir. Sauf que si j'avais voulu le chouraver j'aurais trouvé autre chose que ma poche de bleu où tout le monde peut l'admirer ! M finit par admettre que j'ai été distrait plutôt que voleur et me laisse repartir travailler. Je ne le sens pas du tout. Chez lui, on me traite comme un vulgaire manœuvre juste bon à gratter des ardoises, porter les seaux et passer les crochets. Un gars de l'équipe refuse que je me mêle de couverture, il m'a dans le nez sans raison. Je ne peux pas

liteauner. C'est tout juste si j'ai le droit de lancer les ardoises à ceux qui sont postés sur le toit. Pour le reste, je n'ai droit qu'aux corvées. L'enduit des cheminées doit être gratté ? Ce n'est pas un travail pour moi. Trop délicat. Pris d'une colère froide, je me révolte et je commence à gratter l'enduit en douce quand le cinglé me surprend en plein effort.

— Tu fais quoi là ?

Avec ses lèvres retroussées on dirait un chien atteint de la rage. Il me rappelle les gars du foyer de la Garenne, Pierre, Bruno et les autres, pourtant je ne me méfie pas, je continue à gratter. Je n'aurais pas dû. Le type devient fou et se jette sur moi, marteau levé en hurlant : « Je vais te tuer, te tuer ! » J'ai juste le temps de démarrer à fond de train pour courir droit chez le patron. Au moins je viens de piger qui m'a accusé de vol de tournevis. C'est lui qui est dévissé du cerveau !

Cette fois je n'attends pas qu'on me vire, je plante ma démission. Je ne suis pas un chien qu'on maltraite. Un chien. Ou bien un âne.

Chez B, on te rembourse tes frais de repas à condition de remplir une feuille. Le *panier*, ils appellent ça. Pour toucher le panier il faut noter combien tu as payé ton repas, fournir la facture, mettre la date et signer. Je ne le fais jamais ; je préfère en être de ma poche plutôt que de prendre un stylo et de remplir ces cases. Je me prépare des casse-croûte que je mange dans ma voiture en écoutant la radio. Ça m'économise le restaurant que les autres couvreurs se font offrir gratis. Pas question que je note les frais. D'abord je ne sais pas. Et même si je voulais il faudrait que je demande à quelqu'un de vérifier, d'ici que je déclare dix mille balles pour un steak-frites ! J'en suis capable. De mettre n'importe quoi, de mélanger les mots et les chiffres et d'ajouter un ou deux zéros. Ensuite si je me fais griller et qu'un collègue va cafter au patron je serai viré. Pour éviter le risque je suis capable de bien pire que d'avalier un jambon-beurre enfermé dans une voiture.

L'entreprise se trouve à Brest, du côté du Conquet, un trajet qui n'est finalement pas si compliqué ; le problème se pose plutôt quand le patron nous donne rendez-vous directement sur un chantier. À force de tourner dans les rues il m'arrive de prendre des sens interdits ou de griller des priorités tellement je suis concentré sur le chemin à trouver. La panique est moins forte que le jour du pare-brise ou celui où je me suis perdu dans la campagne, et en cas de retard je peux toujours inventer des excuses – ma mère est morte, un carambolage a bouché la nationale, j'ai roulé sur une colonie d'écoliers, j'ai eu 40 de fièvre... – Des excuses, j'ai pris l'habitude d'en trouver !

B a embauché un petit chef, le genre peigne-sec. Je connais déjà assez l'ardoise pour qu'on me confie un vrai travail de couverture mais

lui aussi cherche à me coincer sans que je comprenne bien pourquoi. Peut-être parce qu'il est petit et aussi maigre qu'un clou ! Il me demande de faire une échelée en démontant par le bas. La logique voudrait que je fasse tout le contraire mais je ne moufte pas, inutile de contredire un chef. J'ai à peine commencé qu'il me vient dessus, le teint rouge brique.

— On peut savoir ce que tu fabriques ?

— Je fabrique ce que tu m'as dit.

— Impossible ! Tu fais le boulot à l'envers.

— Je sais bien qu'il faut démonter à partir du haut, mais tu viens de me dire le contraire, alors moi je t'écoute et je démonte à partir du bas...

— Tu sais, Louvriot, des petits malins comme toi j'en bouffe dix à mon déjeuner...

Discuter avec un gars qui se prend pour le chef du monde, c'est pas pire que de vider la mer à la louche surtout quand il est persuadé que tu ne sais pas travailler. Et tu as toujours tort puisque lui est beaucoup trop haut placé sur l'échelle de la supériorité. J'aimerais la lui faire avaler son échelle, mais je préfère encore me taire. Ça ne sert à rien. Viré !

À la fin du printemps, j'apprends qu'une entreprise de Guiclan veut embaucher. Premier coup de chance, il n'y a rien à écrire, même pas de CV à fournir, juste un entretien d'embauche. Moi je peux regarder dans les yeux d'un homme sans rougir, tant qu'on ne me demande pas d'écrire. Le patron s'appelle Menez. Il est carré, l'air franc et il ne pose aucune question embarrassante, mais veut simplement savoir si je suis prêt à travailler dur. Il cherche des gars qui bossent vite et bien et me propose trois mois d'essai, de juin à septembre. Du moment que je connais les bases et que je n'épargne pas ma peine, ça lui va. Mon expérience ne l'intéresse pas. On ne peut pas demander à un ouvrier d'être pro sans passer par toutes les étapes de l'apprentissage. Si je donne satisfaction je serai embauché à la rentrée. Aussi simple que ça ! J'aime bien l'homme. La poignée de main est solide. Je me dis que cette fois, c'est peut-être la bonne, à condition de ne pas déconner en me perdant sur les routes.

« Est-ce que lundi, ça te dit ? »

Je promets. Je pourrais lui jurer tout ce qu'il veut, mais je promets d'être là lundi à 8 heures et le lundi suivant je suis là, à sept et demi, par précaution.

J'ignore que je suis à un tournant de mon destin et que ça durera dix ans. Ma vie d'homme commence aujourd'hui.

LE SOMMET LE PLUS HAUT

*Quand je suis perché sur mon toit,
 quand je suis tout là-haut, au sommet du toit,
 j'aperçois des vallées, des champs, des forêts,
 et des rivières
 quand je suis tout là-haut sur le toit,
 je me mets à penser
 quand je suis tout là-haut et que l'orage gronde
 et que la pluie tombe sur moi,
 je suis tout recroquevillé sur moi-même
 je prie, je prie, je prie
 pour qu'un rayon de soleil vienne me réchauffer
 le corps, trempé par la pluie
 quand je suis sur le toit, plongé dans mon travail,
 les jours, les semaines, les mois passent comme le vent
 saisons après saisons, hivers après étés,
 quand je suis tout là-haut sur le toit je deviens
 liteauneur, lanceur, placardeur,
 des crochets dans une main
 et des clous dans l'autre et les coups de marteau
 savent bien quel métier je fais^{2}.*

J'ai voulu aller trop vite en montant la longue échelle, vite, toujours plus vite, d'un coup je me sens partir, le temps ralentit, quelques secondes où je ne maîtrise plus rien. La glissade m'envoie droit dans le vide, je me dis que c'est idiot, toutes ces années vécues pour finir aussi bêtement !

Quand on tombe, on a le temps de voir les choses défiler, comme si l'éternité se mettait à défiler dans sa tête. Ma chute s'interrompt brutalement. Je balance dans le vide, sonné, accroché par la main. En voulant me rétablir, instinctivement, j'ai saisi un crochet qui a percé mon gant épais et la chair en dessous. Voilà tout ce qui me retient au toit. Une pointe de fer, et mon corps qui balance dans le vide. Les autres n'ont rien vu. Pas le temps de crier ou de sentir la douleur, juste la peur en flash. À présent je me demande combien de secondes la

chair et les os tiendront avant que je me fracasse en bas ! Du pied je vais pêcher l'échelle qui a été retenue par le chéneau et je parviens à la redresser. Je pose un pied sur le barreau, puis l'autre jusqu'à me sentir assez solide sur mes appuis pour m'arracher du crochet. Ma paume pisse le sang. Je me laisse à moitié glisser au sol, étourdi par la nausée. Je ne sais pas si c'est la frayeur ou la douleur qui commencent à m'élancer. Les gars m'entourent, j'ai mal au cœur et ma vision est un peu brouillée, comme si j'étais ailleurs. Plus de peur que de mal...

À l'hôpital on me recoud vite et bien. Je refuse l'arrêt de travail que le médecin veut absolument me signer. Pas question de perdre un jour à lambiner. Je suis costaud, pas une mauviette, et je peux tout aussi bien charger des seaux d'une seule main. Je repars sur le chantier, pas mécontent de moi. Je sais que les collègues vont me traiter de fou, que je ne peux pas faire ça, que je devrais me reposer. Non. Ça, c'est bon pour les gars qui savent lire, pas pour les types dans mon genre qui ont tout à prouver. Je leur montrerai. Et à moi aussi. Me prouver que je peux le faire, que je suis plus fort que la douleur ou les obstacles. Je peux le faire...

Liteauner, lancer, placarder, agraffer, porter, étayer. La volige à pointer dans les chevrons. Marquer les repères sur les chevrons qui serviront à enfoncer les crochets au bon écartement. Installer les zingueries, gouttières, chenaux et descentes d'eau... redimensionner les ardoises avec le marteau et l'enclume puis les disposer de la gouttière au faîtage, bien aligné pour l'étanchéité. Les jours, les mois passent. Les pieds coincés dans les liteaux, j'apprends mon métier sans me soucier de la pente. Travailler en plein air, même drossé par le crachin des mauvais jours, me convient mieux que d'être enfermé. Quand je suis perché là-haut, je me sens à ma place. Je bosse dur. À force de lancer les ardoises, j'ai développé mon torse, mes bras, mes épaules. Je suis plus le moineau maigriot, la grande perche dont on peut se moquer. J'aime ça. Sentir la force tailler mes muscles, mon corps durcir par l'exercice, c'est ma carapace, ma façade de grand costaud, un mec cool, sympa mais qu'il faut éviter d'emmerder. À l'intérieur, la honte m'a rendu fragile, aussi friable qu'une motte de terre. Personne ne se douterait en voyant le gaillard que je suis devenu, toujours prêt à donner de la voix ou de l'aide. À l'extérieur j'en impose et ça me plaît. On me considère comme un bon ouvrier, mais j'ai toujours peur de ne pas en faire assez. Il faut que je prouve mon utilité. Que Menez ne regrette jamais de m'avoir embauché. Je tremble juste de paraître ce que je ne suis pas : un fainéant incapable de comprendre les consignes. J'ai beau faire, travailler du matin au soir, accumuler les heures sup pas toujours payées, j'imagine des choses qui se murmurent dans mon dos. Des médisances. Des bavardages sur mon compte. *Tu sais Gégé... ben il est pas bien malin... il*

a raté l'embranchement quand on est venus sur le nouveau chantier. Il ne sait pas calculer les ardoises qu'il faut. Il cause de rien, et rien l'intéresse sauf chanter, tu parles d'un métier ! Ces inventions me mettent le rouge au front. Il suffit de les imaginer pour les rendre possibles et même presque certaines, alors je guette les signes de moquerie et l'humeur des collègues. Des exclamations qui veulent passer pour des bonnes blagues : « Oh, Gégé, tu serais pas un peu dur à la détente ? » Qu'est-ce qu'ils savent de moi ? Rien, à part les blagues faciles et la sueur du travail. Certains boivent leur coup et rentrent chez eux à moitié ivres. Je ne les juge pas. D'autres feignantent, quitte à bâcler pour finir avant la nuit. Je ne les juge pas non plus. Pourquoi est-ce que moi on me juge ? Pendant les chantiers courts, le patron n'aime guère que ça traîne inutilement, il ne faut pas avoir peur de bosser. Ça me va. Je fais de mon mieux, lancer, placarder et liteauner. Je ne cherche pas les responsabilités. Pourtant je pourrais évoluer si je savais lire, et si j'osais m'expliquer. Peut-être même que je trouverais de l'aide. Mais ici on n'est pas au centre de formation, et les Menez n'auront pas la patience des apprentis couvreurs, ils ont une boîte à faire tourner ! Et puis avouer que je ne sais pas lire maintenant ce serait comme déclarer que je suis un menteur. Le silence a rendu mon secret encore plus difficile à assumer. Alors je me tais et je continue.

J'ai tout pour être heureux, un travail qui me plaît, un appartement avec Karine, mon indépendance, personne qui me fait la morale ou me tanne parce que je mets ma musique trop fort. Pourtant quelque chose me manque et fait monter certains soirs une angoisse qui vient d'aussi loin que mes souvenirs. Dans ce cas je m'étourdis, je n'ai pas envie de réfléchir au passé, je préfère avancer et me relever quand je tombe, tant pis si je m'écorche, j'avance. Bien sûr il n'y a pas de journée qui passe sans que je sente mes limites. Les frustrations poussent aussi vite que des champignons après une bonne pluie. Comme ce jour où je pars acheter ma première télé, le cœur battant d'impatience, et que je suis obligé d'abandonner parce qu'au moment de payer, le type me sort un tas de formulaires à remplir, à croire que j'achète une usine à papier ! Je ne suis pas complètement illettré : si on me laissait tranquille, sans personne pour m'épier, je les remplirais ses fichus formulaires, mais une fois de plus la panique m'ôte le peu de lecture et d'écriture que je maîtrise quand tout va bien. Ici, dans ce grand magasin bourré de clients, je me sens aussi nu qu'un escargot sans coquille. Tout m'agresse. La foule qui m'entoure, le regard du vendeur chargé de questions muettes, le mépris de sa bouche quand il me voit me débattre, hésiter. Et puis, il y a ces deux mots qu'on doit écrire avant de signer et qui me paralysent. Deux mots encadrés de signes, comme des accents qui flottent en l'air pour rien.

“Lu et approuvé”.

Il me faut l'aide de Karine. Pareil pour la chaîne hi-fi. Et aller au concert de Renaud. Prendre le train avec un changement. Faire des listes d'achats, les comptes du ménage ou de n'importe quoi. Calculer les ardoises. Et même, lire *L'Équipe* en buvant un café. Tout ce qui m'est interdit... À chaque fois que tu achètes de l'électroménager il y a des papiers à remplir, un certificat à montrer, des fiches de salaire, une facture EDF. À chaque fois tu tombes sur les deux mots encadrés de ces virgules en l'air : "Lu et approuvé".

Avant que j'aie eu le temps de lui rendre son paquet de feuilles, le vendeur me demande de mettre mes initiales. Il est devenu nerveux, impatient et ça me donne envie de fuir... C'est quoi *inisial* ? Un autre certificat à fournir ? J'ai rien de ce genre dans mes poches. Je ne sais pas remplir son dossier mais je peux deviner ce qu'il pense, le maigrichon en costume-cravate. Il est en train de se demander comment il va pouvoir se débarrasser du débile qui lui fait perdre du temps. Je bafouille que je dois revenir, j'ai oublié un truc... oublié ma copine qui pourra me guider et écrire pour moi ! Quelqu'un capable d'écrire qui m'évitera de tomber en panique.

Le pire ce ne sont pas ces petits mots : « Lu et approuvé, fait à Plougouven le 13 décembre de l'an quarante », l'identifiant ou l'état civil et tout le pataquès ! J'ai appris à flasher les mots en passant le permis, je suis capable d'enregistrer par cœur, ma mémoire est faible, mais je compense en travaillant. Le pire c'est de savoir que quand la peur arrive c'est fini, elle me noue les mains et engourdit mes pensées. C'est à cause de cette angoisse que je dois me faire accompagner, moi, avec ma carrure de grand costaud, mon bandana et ma dégainée de rebelle, comme un môme, j'ai besoin que quelqu'un tienne ma main. J'ai tellement peur de mal écrire. Approuvé, un « p » va sauter et « r » aussi... Ça m'enrage. La paperasse, les panneaux, les modes d'emploi, les cartes routières ou le journal du collègue qui m'interroge : « Et toi, Gégé, t'en dis quoi ? » Rien. Je n'en dis rien. Pas d'avis le Gégé, une carpe sans langue ! Je ne sais même pas de quoi on cause sur ce papier journal. Alors je m'en tire avec une blague ou un coup de gueule, comme si j'étais de mauvais poil. Les autres imagineront que je suis nerveux, mauvais coucheur, n'importe quoi pourvu qu'ils ne devinent pas !

Cette frustration de ne pas pouvoir passer certains obstacles est là, tout le temps, mais la peur est plus forte. Et la honte d'être démasqué. Je préfère encore mentir que d'éprouver ça. Alors je reste sur mes gardes, en guettant la question impossible... Il y a des moments où c'est épuisant de veiller à ses paroles et de faire semblant de suivre une conversation ou d'éviter de répondre par d'autres mensonges, épuisant de toujours chercher des excuses, des rattrapages, des

prétextes, des justifications. Chercher le piège et même quand il n'y en a pas, imaginer qu'il est caché.

Je pense au crochet qui m'a sauvé la vie. Est-ce que je ressemble à ça ? Un type suspendu au bout d'une broche et qui cherche à reprendre son équilibre ? Quand est-ce que je trouverai la paix ?

Avec Karine c'est devenu impossible. On s'engueule tout le temps pour des histoires de jalousie, mais dans le fond je crois qu'on ne se supporte plus. Je lui cours derrière en essayant de calmer ses colères. Ou bien l'inverse. Elle me cherche pour découvrir des fautes imaginaires. J'ai appris qu'elle m'avait trompé pendant mon service militaire, un mec rencontré au bar de ses parents. Elle se doute que je regarde d'autres filles même si je ne l'ai jamais franchement trompée. Alors on se quitte, elle ou moi, pareil, dans les cris et les portes qui claquent. Renaud me souffle des consolations : *Eh Manu rentre chez toi, Y'a des larmes plein ta bière, Le bistrot va fermer, pi tu gonfles la taulière, J'croyais qu'un mec en cuir Ça pouvait pas chialer, J'pensais même que souffrir Ça pouvait pas t'arriver, J'oubliais qu'tes tatouages Et ta lame de couteau C'est surtout un blindage Pour ton cœur d'artichaut ! Eh déconne pas Manu, va pas t'tailler les veines, Une gonzesse de perdue C'est dix copains qui r'viennent [...] T'as été un peu vite Pour t'tatouer son prénom À l'endroit où palpite Ton grand cœur de grand con.**

Je n'ai pas dix copains mais un petit bâtard nommé Cruz que je viens d'avoir pour me tenir compagnie et parce que j'en rêve depuis tellement d'années ! Cruz est déjà baptisé quand je le prends, ça me va, son nom me rappelle l'Amérique des cow-boys. Je suis dingue de ce chiot. Il pige tout avant même qu'on lui donne un ordre. Avec lui je me sens en paix, comme quand je marche sur la route. Pas de jugement dans ses yeux, simplement un amour et une confiance sans limite.

Forcément ça devait arriver un jour ou l'autre, le cauchemar recommence !

Menez me commande de prendre le camion. Il ne se doute de rien, et de toute façon, il souffre trop pour se méfier. Il est tombé sur le dos en chutant bêtement et la douleur l'empêche de se déplier normalement, sans parler de conduire. Le chantier du jour est du côté de Quimper et il y a deux camions à rentrer à l'entreprise. Les frères Menez ont pris le volant ce matin, nous sommes quatre mais mon collègue vient de perdre son permis, ce qui fait qu'en plus du frère cadet, il ne reste qu'un seul chauffeur possible : moi.

Le patron me tend la clé en grimaçant de douleur et je la prends comme dans un rêve, parce que je ne peux pas refuser. C'est peut-être le dernier jour où je travaillerai pour lui.

En montant dans le camion j'essaie de me raisonner. J'ai le permis depuis cinq ans. J'ai déjà conduit des milliers de kilomètres, il n'y a aucune raison pour que je n'y arrive pas aujourd'hui. Je n'aurai qu'à ignorer les panneaux. Surtout ne pas essayer de les lire. Je compte sur ma chance, mon intuition, mes mains. Je compte sans compter, mais je n'ai pas d'autre choix sauf de dire non et ça, Menez ne le comprendrait pas. Il exigerait des explications et flairerait mes mensonges et le secret que je cache derrière. Trois ans que je bosse chez lui...

Soutenu par le collègue, le patron grimpe sur le siège en serrant les dents. J'espère qu'il ne fera pas attention au chemin. Je démarre et je pars droit devant, à l'aventure. Les premiers kilomètres, je me rappelle à peu près. Et puis ça devient flou. J'aurais dû mieux regarder la route ce matin, je n'ai pas prévu l'accident. Il y a tellement de choses qui risquent d'arriver. Prévoir, ça peut rendre dingue. Toujours faire attention, anticiper ce qui vient sans savoir quoi. Les gars comme moi n'ont pas le choix, pas le droit de souffler, pas le droit d'apprécier le paysage sans arrière-pensée, pour rien. J'aurais dû... On arrive à un croisement, deux routes possibles, droite ou gauche. Je prends au hasard, vers Morlaix j'espère, une fois là-bas je suis sauvé, je sais rentrer à l'entreprise de n'importe quelle route, j'habite cette ville depuis trois ans maintenant et j'ai appris à me repérer.

— Tu vas où là, Gégé ?

— À l'entreprise.

— L'entreprise c'est derrière. Là tu nous embarques tout droit sur Rennes !

— Tu crois ?

— Aussi vrai que je suis breton ! Pourquoi ? Tu pensais aller dans la bonne direction ?

— Non, tu dois avoir raison, je n'ai pas trop le sens de l'orientation.

— T'as pas vu le panneau ?

— Si, mais je pensais que je pouvais rattraper par un raccourci...

— Le meilleur raccourci ce sera encore de faire demi-tour et de choper la route de Morlaix !

— Si tu veux...

Ma voix ne tremble pas trop malgré la tempête sous mon crâne. Je serre si fort le volant que je pourrais le fendre en deux. Je m'oblige à ajouter une dernière phrase d'un ton léger, comme si je venais d'y penser.

— Ça ne te gêne pas de m'indiquer la route parce que je suis un peu paumé...

Le collègue pouffe et je m'en fiche, je préfère rajouter à ma honte plutôt que d'avouer. Avec la panique qui embrouille mes idées, je suis certain de me planter au prochain croisement. Plus rien ne compte. La

confiance que Menez m'accorde parce que je suis un bon ouvrier. Les mois de travail sans problème. L'intégration dans l'équipe. Je ne sais qu'une seule chose : s'il découvre mon secret il me virera.

Les années passent et je reste simple ouvrier. Parfois je voudrais arrêter de fuir et oser. Faire une pige correctement, j'en serais capable si je décidais d'apprendre. Une pige c'est le calcul du nombre d'ardoises qu'il faut au mètre carré. Je pourrais, mais finalement je préfère me taper le sale boulot plutôt que de m'embrouiller la tête à penser. Je trime dur pour être respecté, je veux qu'on dise en me voyant : « Celui-là, c'est un vrai bosseur, on peut compter sur lui. C'est pas le genre à se plaindre ou à se défilier. » Je n'ai pas le sens du calcul ou de l'orientation mais je ne crains pas d'enquiller les heures supplémentaires et il m'arrive de travailler six jours sur sept, le samedi, souvent jusqu'à la nuit tombée et au-delà, pour terminer un chantier. Je ne suis jamais à la traîne, que le patron soit présent ou pas.

Avec l'équipe l'ambiance est plutôt bonne, même si je reste sur mes gardes. Dès que mon attention se relâche, il y a du danger et la méfiance ça bouffe tout, l'amitié en prime, je me surveille trop pour me lier aux autres. Il m'arrive d'oublier, comme cette fois où on revient d'un chantier avec un collègue. Il conduit et je dois rêvasser trop fort, quand cette pancarte attire mon attention ça m'échappe :

— *Billette à vendre*. Tu as vu ? C'est bizarre tu trouves pas ?

— Tu te fous de moi ? C'est marqué « vedette ». *Vedette à vendre* ! Eh, Gégé, mets tes lunettes.

Il éclate de rire et moi je m'efforce de l'imiter comme si c'était fait exprès, une blague, un foutu jeu de mots qui ne veut rien dire, tant pis, c'est marrant quand même, la preuve, on rigole... Je me demande déjà s'il va répéter cette histoire aux autres, si ça cause dans mon dos. Ma distraction, mes raccourcis foireux. Peut-être qu'ils se doutent...

Je ne fais pas de longs voyages. Sauf pendant l'armée, je n'ai jamais été aussi loin que Saint-Brieuc. La ville pourrait aussi bien être plantée à l'autre bout du monde, je n'ai pas le choix, c'est mon premier concert et c'est Renaud qui chante ! Pour m'accompagner j'ai trouvé un pote fan qui ne sait pas conduire. Ma voiture ressemble plus à un tracteur qu'à une automobile, cabossée de partout, elle a tout supporté, mes coups de freins et mes accrochages, on lui cède facilement le passage.

Nous voilà donc partis pour le concert. J'espère qu'il saura me guider, à deux on devrait y arriver. Je n'avais pas imaginé qu'on pouvait être pire que moi en orientation ! Quand tu ne connais pas, Saint-Brieuc paraît aussi grand que la planète Mars, avec des

panneaux partout, des noms bizarroïdes, tu n'as pas le temps de les déchiffrer que tu es déjà à l'autre bout de la ville. J'en fais trois fois le tour, de la planète, je demande au moins dix fois de l'aide et j'engueule mon pote qui m'embrouille dans des zones industrielles avant de trouver la salle de concert. Heureusement j'avais prévu le coup et on est partis en avance. Plusieurs heures, sans compter le voyage, si bien qu'on arrive largement à l'heure. La panique se mélange avec l'excitation. Je vais voir Renaud en vrai. Je sais que je le connais comme un frère doué de la parole, un double de moi-même, ça n'empêche pas mon cœur de battre quand il apparaît au milieu des musiciens. Il est là, sur la scène, avec ce bandana autour du cou, sa dégaîne que j'ai tellement copiée et l'émotion me coupe le souffle. Sa voix a l'air plus proche que quand j'écoute ses disques, plus vraie aussi. Mais d'une certaine façon, au milieu de la foule, c'est comme si je devais le partager, alors qu'on est pareils lui et moi, lui dans la lumière et moi dans l'ombre...

J'aime bien les émissions de Jean-Luc Delarue. Ce type passe à la télé, il a dû faire un tas d'études, mais il respecte les gens et il s'adresse à eux. C'est un des rares présentateurs que je peux écouter sans me trouver stupide. D'habitude, je ne regarde pas les débats, mais lui c'est différent. Ses invités, je pourrais les croiser ici, à mon travail ou au bistrot.

Ce soir le thème parle des illettrés. Le mot me fait peur. Je ne le comprends pas vraiment, mais je me doute que ça tourne autour de mon problème. J'angoisse à l'idée de regarder, pourtant je sais que je suis incapable de ne pas allumer la télé. Quels genres d'illettrés viendront ? Ils auront quel âge ? J'ai peur de découvrir que je suis seul à lutter avec les mots de cette façon. Moi j'aurai bientôt trente ans et je ne sais pas lire un journal ni une étiquette dans un supermarché. Pour choisir ou me repérer je regarde les images, pire qu'un môme. Je choisis à l'étiquette.

Toute la soirée, cloué dans le canapé, j'écoute ces hommes et ces femmes parler de leur mal, comme une maladie, la honte, les ruses qu'ils accomplissent pour survivre au milieu des gens qui savent. Tous, pareil ! Et moi, seul dans mon canapé, je me sens si proche d'eux que j'en tremble. Les gens qui savent ce sont tous les autres, enfants, adultes, les chefs derrière leur bureau, les riches, les pauvres, les collègues de travail, les gendarmes, les employés de l'EDF, les caissières de supermarché ! Tous les autres !

— T'as pas vu hier soir l'émission sur les illettrés ?

— Oh, m'en parle pas ! On est au XX^e siècle, je ne comprends pas ! Ça ne devrait plus exister des gens comme ça !

Le collègue a répondu avec du mépris et de l'agacement dans la voix, comme si ces gens-là étaient venus piétiner sa pelouse. Le sang me monte au front. Je pensais qu'on était amis le Ch'ti et moi, c'est un gars du Nord qui m'a fait connaître Pierre Bachelet et qui aime Renaud. Il m'a même expliqué le patois de *Cante el nord*, son dernier album qui est aussi impossible à comprendre que l'anglais de Galle ou le chinois de Chine ! Il m'a traduit chaque chanson et moi je buvais ses paroles comme du lait, ébahi par toute cette culture et sa patience à m'expliquer, les heures entières qu'on a passées ensemble, et c'est ce même gars qui me sort que « ça » ne devrait pas exister ! On est quoi pour lui ? Des chiens ? S'il ajoute un seul mot de plus il va prendre mon poing sur sa gueule, aussi vrai que je ne peux pas aligner dix lettres sans m'embrouiller ! Je me suis trompé sur son compte. Je suis arrivé sur le chantier avec l'envie de me confier, j'ai pensé qu'il comprendrait, lui... Je crois surtout que j'espérais être écouté comme les illettrés de Delarue sur le plateau de *Ça se discute*. On pouvait sentir leur soulagement de parler, d'être entendus avec respect. Tous ces encouragements qu'ils ont reçus, moi aussi j'en voudrais ma part ! Alors j'ai choisi un collègue pour qui j'avais de l'estime, un homme assez intelligent pour connaître un tas de choses et assez simple pour ne pas t'emmerder avec sa supériorité, sauf que je me suis trompé, sa réponse vient de mettre tout par terre, ma confiance, sa gentillesse et même sa foutue patience ! *Des gens comme ça ne devraient plus exister*. Qu'est-ce qu'il en sait des gens et de leurs difficultés ? À-t-il seulement idée des heures où on ne tient plus, ces moments où on voudrait arrêter de faire semblant, de se justifier, de se taper les corvées pour rester dans la course, de garder le silence pour éviter d'être chassé, découvert ! *Ça ne devrait plus exister*. Il veut quoi ? Nous tuer ? Nous enfermer dans une cage ? Ou décider qu'on n'existe pas et nous barrer d'un coup de craie pour ensuite nous effacer comme on efface des mots sales sur un tableau ? !

Je me tais. Je n'ai pas les mots pour exprimer ma colère ou ma honte. Le Ch'ti ignore que je suis illettré. Il ne sait rien de moi ou des autres qui ne devraient pas exister, mais ça ne l'empêche pas d'avoir un avis. Je me referme sur mon secret pour quelques années encore.

S'il n'y avait pas ce manque dans ma vie, je pourrais être heureux. L'ignorance me tient toujours en éveil. C'est un combat, le langage qu'on ne possède pas. Un combat de tous les jours presque perdu d'avance, mais ce presque suffit à me pousser devant, encore et encore. Je n'ai pas besoin de fusil ou de muscles, juste de rester sur mes gardes pour éviter les questions, éviter les pièges, éviter les contresens vedette/billette, grave-pipi/graffiti, éviter qu'on me rejette, éviter de passer pour un âne, éviter qu'on me foute à la porte parce

que j'ai fait un contresens. Il faut mener ce combat d'une manière ou d'une autre. Ça n'arrête pas. Tous les jours je bute sur des mots, sur des mystères qui me paniquent. Des obligations qui commandent d'écrire "Lu et approuvé" avec des virgules qui te piquent les yeux. Jamais je ne suis tranquille. On dirait un soldat qui fait le guet au milieu des ennemis qui rôdent en silence. Les mots me guettent et ils traînent avec eux une menace terrible. Et ça va me suivre pendant longtemps, jusqu'à ce que je me décide à affronter enfin ma guerre. Pas la Guerre des tranchées ni la guerre des Boches mais ma guerre à moi.

FEMMES DE MA VIE

Je ne connais pas grand-chose à la vie, mais depuis toujours il me semble que les filles savent un tas de choses, bien mieux que les garçons. Elles ont cette intelligence qui me plaît et qui vient du quotidien, de la routine, pas seulement de l'école, et puis elles savent aimer. Ado, je me suis souvent demandé si, en apprenant mon ignorance, elles voudraient encore de moi. Plus tard, en devenant un homme, la question change, mais dans le fond c'est toujours la même inquiétude qui m'agite. Est-ce que je trouverai la fille qui va m'aimer pour ce que je suis, pas pour ce qui me manque ?

C'est pas la peine, laisse tomber, tu piges rien. Combien de fois je me suis cogné à l'évidence ? La politique, les nouvelles du journal télévisé ou la marche du monde trop compliqué pour un type incapable de lire et d'écrire, et pourtant les filles m'ouvrent un chemin au milieu du brouillard d'interrogations. Les femmes sont sensibles aux douleurs qui ne font pas grand bruit, aux blessures que je garde bien cachées, mais si elles se lassaient ? Malgré ma peur, un sourire d'elles peut faire fondre cette méfiance qui me tient toujours en alerte devant les hommes. Quand je tombe amoureux, ça réveille une force qui me donne envie de soulever des montagnes.

Je fais la connaissance de Solange pendant une randonnée sur les Tro-sentiers organisée par des passionnés de nature. L'important ce n'est pas d'avalier les kilomètres, mais de découvrir la mer, la terre et de marcher au nom d'une cause. Moi, du moment que je me retrouve sur une route je suis heureux. Le hasard place Solange à mes côtés. Cette fille me plaît à la première seconde. Elle est vive, jolie et elle donne l'impression de tout connaître, la nature, les oiseaux, leurs habitudes de ponte, de chant ou de vol, la différence entre chemins côtiers et chemins de terre, le nom des arbres, chêne, tilleul, frêne. Ses explications coulent comme un ruisseau d'eau fraîche ou une chanson. Avec mon cœur toujours prêt à s'emballer, je ne peux pas y résister, elle me plaît à en oublier toutes mes balourdises. Solange a le savoir joyeux. Elle prétend qu'il ne suffit pas d'apprendre pour être intelligent. Que la curiosité et le goût des choses te rendent bien plus capable de comprendre les autres que le savoir tout sec... Je crois que

je pourrais marcher une vie entière en écoutant sa voix me raconter tout ce qui nous entoure. Quelques jours plus tard, quand on se retrouve pour boire un pot, je lui avoue que je l'aime.

Comment tomber de haut quand tu n'es pas planté sur un toit ? Solange me réplique que je ne suis pas son genre, ni assez costaud ni assez beau à son goût d'amoureuse, par contre on va être amis parce qu'on est faits pour ça. *Ça quoi ? Amis...* Je ravale mon amour déjà prêt et mes battements de cœur, mon envie de la prendre dans mes bras et de l'embrasser. Même si elle me plaît en entier, elle doit savoir les choses mieux que moi, et à choisir je préfère encore de l'amitié que rien du tout ! D'ailleurs, elle avait raison, Solange ! Au fil des années on va se retrouver, discuter des heures, on fera d'autres randonnées, elle viendra même habiter chez moi quelques semaines en dépannage à un tournant de sa vie et chaque fois que l'un aura besoin d'un conseil, l'autre sera là pour encourager ou simplement écouter.

Un jour, on part en virée, Paulo, Marco et moi. Trois célibataires plutôt frimeurs et comme chaque début de soirée on se sent les rois de la piste ! Ça fait un an que je suis libre et que je me contente d'avoir des aventures, je crois que ça commence à me peser même si j'adore vivre dans mon appartement sans personne qui me crie dessus, me fait la morale ou me demande de baisser la musique. Je fais pas mal de rencontres plus ou moins sérieuses jusqu'à ce que je croise Nelly.

Nelly est jolie, mais moins que la copine avec laquelle elle traîne, et la première fois que je l'aperçois au bar en face de chez moi, je ne lui prête pas vraiment attention. Seulement Nelly me veut et je ne suis pas de taille à résister au désir d'une fille. Surtout une qui a l'air d'un moineau tombé de son nid et qui réclame de l'attention. J'apprends qu'elle squatte chez une copine après avoir fui sa maison. En quelques jours elle me confie un tas de choses sur son enfance difficile et sa dernière rupture. Je suis touché, ému, séduit. Je sais trop ce que c'est de frôler le vide et d'avoir envie de se laisser glisser. Je me sens capable de la secourir puisqu'elle me le demande si fort. L'amour vient avec cette certitude, aider Nelly ou l'aimer, quelle différence ?

Très vite on s'installe ensemble. J'essaie bien de poser mes conditions parce que je la sens aussi filante qu'une anguille et qu'il lui faut des limites. Nelly dit oui et fait le contraire de ce qu'on a décidé ensemble. Et puis elle m'annonce qu'elle est enceinte. Un accident de pilule, elle m'explique, un accident mais j'ai le choix : reconnaître l'enfant ou pas. Ça fait trois mois qu'on habite ensemble et quelque chose me dit que je me suis laissé déborder, mais comment revenir en arrière maintenant ? Je n'ai rien à redire et un enfant ne se refuse pas, impossible, ça je ne pourrai jamais, me détourner et ne plus y penser, comme si ça n'avait jamais existé, un enfant... J'ai vingt-sept ans,

Nelly dix-huit, je me sens responsable d'elle et puis je rêve depuis toujours d'avoir une famille. Ce n'est que plus tard, quand l'enfant est né, qu'elle m'avouera l'avoir voulu sans vraiment se soucier du père. Les mois passent, Nelly devient de plus en plus nerveuse, imprévisible. Elle sort n'importe quand, sans me prévenir, emprunte ma 4L même si je me retrouve en rade, flirte avec des gars de passage, je finis par l'apprendre, tout se sait dans des petites villes comme Morlaix. Tout est en train de dérapier entre nous. Le moineau tombé du nid s'est changé en fille sauvage qui ne supporte aucune limite, aucun reproche. Ça va trop vite. Mon fils naît au milieu de cette tempête, Steven. Je ne sais pas encore que Nelly s'est lassée de moi. Quand Steven a huit mois, elle s'en va avec lui, prendre l'air et réfléchir. Je n'ai pas besoin qu'on m'explique cette fois : c'est une séparation et nous le savons tous les deux même si on fait semblant... Elle veut vivre sa vie et je l'en empêche, alors que notre fils, lui, la laisse libre. Une fois ma compagne et mon fils partis je continue d'avancer, la blessure au fond de moi. Je sais que si je m'arrête pour pleurer, si je m'effondre, j'ai peur de me laisser entraîner trop loin. Il y a trop de fragilité, trop de secret, trop de découragement pour que je prenne ce risque. Alors je continue, je vois mon fils quand elle veut bien, sans chercher la bagarre parce que je n'en veux pas et que vivre ma vie est assez difficile comme ça.

*Je voudrais Je voudrais être un arbre, boire à l'eau des orages. Pour nourrir la terre, être ami des oiseaux, Je voudrais être un arbre et plonger mes racines, Au cœur de cette terre que j'aime tellement. Je voudrais le silence enfin et puis le vent... Fatigué, fatigué. Fatigué de haïr et fatigué d'aimer, Surtout ne plus rien dire, ne plus jamais crier. Fatigué des discours, des paroles sacrées... **

Quand Renaud chante *Fatigué*, c'est ma peine qu'il raconte, la terre qu'on malmène, les hommes qui se trompent. Immense fatigue de vivre alors que je n'ai pas encore trente ans.

« Toi tu es fan de Renaud, je parie ! Moi aussi ! »

Le type qui vient de m'apostropher dans la rue a l'air cool dans ses baskets, et on sympathise autour d'un verre. À part la chanson on se découvre une autre passion commune, la marche. Ça tombe bien, Ronan, un ami rencontré dernièrement, repart cet été pour la seconde étape du Tro Breiz et il me propose de l'accompagner. Le Tro Breiz est une randonnée lancée par les curés des temps anciens pour honorer les sept saints bretons des sept villes de la région. D'après Ronan, ce pèlerinage avait la particularité d'être circulaire, le seul à tourner en rond, six *cents* kilomètres que les pèlerins devaient parcourir avant de revenir à leur point de départ. À l'époque les gens faisaient le chemin

d'une traite, un mois durant, et si par malheur il y en avait un qui mourait en route, il était condamné à continuer après sa mort, dans son cercueil, de quoi lui gâcher le repos éternel ! Ronan m'explique qu'aujourd'hui c'est moins religieux que culturel et qu'en marchant sur les chemins des saints bretons c'est surtout notre terre qu'on célèbre. Bien sûr j'ignore tout des pèlerinages, des curés marcheurs et des chemins qui ne tournent pas en rond, mais l'idée de faire une randonnée pas trop loin de chez moi me plaît et je m'inscris aussitôt. L'association qui se charge de l'organisation prévoit des étapes d'une semaine chaque année. Ronan a fait le premier tronçon qui part de Saint-Pol-de-Léon. Au mois d'août, dans trois mois, on partira de Tréguier...

Trois mois de folie pour toucher le ciel...

Quelques jours après ma rencontre avec Ronan je participe à une autre marche Diwan et je croise la femme de ma vie ! Cette fois elle ne me rembarre pas sous prétexte que je ne suis pas à son goût comme mon amie Solange ! Avec Isabelle, c'est le coup de foudre total. Trois jours après la marche, elle m'invite chez elle, à Brest, et on échange nos premiers baisers. L'amour me remplit des pieds à la tête et me donne l'envie de franchir des montagnes. Isabelle est belle, drôle, incroyablement sexy. J'aime tout chez elle. L'amour qu'on fait ensemble, son corps, sa pensée, ses paroles, ses histoires, et même ses douleurs. Parce que bien sûr Isabelle a une lourde histoire qu'elle traîne derrière elle, alors on se raconte nos vies des nuits entières comme s'il suffisait de se vider de mots pour se laver à tout jamais. Vider la mer à la cuillère. Avec elle j'y crois, je suis capable du meilleur. Je sais que je peux la guérir, effacer le mauvais du passé, la consoler de tout... Et ce que je ne vois pas, aveuglé par l'émerveillement de l'aimer, c'est que sa joie est toujours plus vive un verre à la main pour la célébrer. « Buons un verre, Gérard », « Trinquons à notre plaisir, mon cœur ! »

Je pars au Tro Breiz en la laissant chez moi, à l'appartement. Nicole, mon amoureuse d'Ar Brug, doit y passer quelques jours, le temps de finir des travaux chez elle, mais ça ne gêne pas Isabelle qui préfère m'attendre que de m'accompagner, les randonnées ce n'est pas son truc...

Moi je marche sur la terre et dans les nuages, porté par le bonheur d'avoir trouvé la femme de ma vie. À mon retour Nicole tente de me prévenir. Elle a remarqué des choses pendant la semaine de cohabitation, trop de verres, trop de bouteilles et d'ivresse. Mais je n'écoute rien. L'aimer et puis tomber de si haut, impossible ! Quand je finis par réaliser que le problème existe, je me persuade que je saurai l'aider. Je me bats de toutes mes forces, de tous mes rêves, de tout mon amour. Je crois que si on veut vraiment, à force de volonté, tout

est possible. Cette femme est trop belle, trop vivante pour être ivrogne. D'ailleurs elle m'aime, elle me jure d'essayer, elle dit qu'elle boit moins, presque plus, « juste ce soir, mon cœur, j'ai envie... ». Je ne sais pas que boire peut devenir une obsession qui occupe ta journée et te rend à moitié fou. Malade à la folie d'envie et pour assouvir cette envie, elle est prête à n'importe quoi.

Isabelle est retournée à Brest, chez elle, auprès de son fils. Pas moyen de la joindre. Après trois jours de silence, je monte à Brest et je cogne à sa porte jusqu'à ce qu'elle se décide à m'ouvrir. Pressée contre le mur pour tenir debout. C'est son fantôme qui se tient devant moi, dans des tourbillons de fumée. Un torchon a pris feu dans la cuisine, mais Isabelle s'en fout, inconsciente du danger. Je réalise d'un coup tout ce que je refusais de voir, la situation est trop grave pour que je la règle seul. J'appelle un couple que j'ai croisé il y a peu, quand je pensais que suivre des séances aux Alcooliques anonymes suffirait. C'est eux qui ont monté l'association. J'y ai accompagné Isabelle et j'ai même parlé en public de mon problème. Je pensais que ça l'aiderait... Ils sont convaincus que la seule chose à faire c'est une cure de désintoxication. Sauf que rien ne peut la faire bouger, que ce soit l'amour ou la menace, elle s'enfoncé... La bouteille est plus forte que tout, moi, son fils, la vie. Plus les semaines passent plus je me sens impuissant et furieux. À présent c'est trop tard, il n'y a plus rien à faire. Son fils part chez ses parents et plus rien ne la retient. Quand on finit par se séparer parce que c'est devenu impossible, je trouve, les semaines qui suivent la rupture, des bouteilles à moitié vidées partout dans l'appartement, des dizaines et des dizaines de bouteilles et de flacons vides.

Je sors de cette histoire rompu, ébranlé par trop de mensonges. Je ne comprends plus rien. Où était le vrai ? Le faux ? Est-ce qu'Isabelle a fait semblant au début, pendant les trois mois magiques qu'on a passés avant mon départ au Tro Breiz ? Qu'est-ce que j'aurais pu faire ? Elle m'a tellement raconté de bobards que je ne sais plus quoi penser à force de découvrir de nouvelles tromperies. Je me dis que mon amour n'a servi à rien, ni sa gentillesse, sa beauté non plus. Dès qu'elle se mettait à boire c'était foutu, comme si une autre femme prenait sa place. Pourtant, pendant que je désespère, ma vie est en train de basculer. Il y a une autre femme que j'ai vue quelques fois sans vraiment la remarquer, qui va tout chambouler... En attendant, il me reste le travail.

CATHY

Une amie avec laquelle Isabelle travaille chez Diwan me téléphone. « Cathy, on s'est déjà vus, tu te souviens de moi ? » Je dois bredouiller un truc comme « oui-non-pas trop », quand elle me rappelle qu'on a déjà passé quelques soirées ensemble, avec des amis, à Brest. Avec tout ce qui se passe depuis quelque temps, je ne sais plus trop où j'en suis, je mélange tout. Elle vient de s'installer à Paris pour le travail, elle veut des nouvelles. Elle sait qu'Isabelle ne va pas très bien. On discute un moment. Cathy me rappelle quelques jours après. Je la tiens au courant. On continue à s'appeler pendant des mois pour se donner des nouvelles. Entre-temps, Isabelle est hospitalisée. En février, quand Cathy décide de passer lui rendre visite à la clinique, je lui propose de dormir à la maison. Elle arrive de Paris où elle travaille. Je vais la chercher à la gare et vois débarquer une fille brune qui porte les cheveux longs jusqu'aux fesses et des lunettes assez moches. Elle serait pas mal sans ces verres, et si elle s'habillait autrement. En arrivant elle veut avoir des nouvelles d'Isabelle. Je lui explique alors la dernière crise. J'ai la tête ailleurs mais son bon sens m'apaise. Son regard est attentionné, on parle de l'hospitalisation, des signes qu'on n'a pas vus.

Passé les premières minutes de gêne, on retrouve notre complicité qui s'est faite au téléphone et on parle une partie de la nuit, aussi facilement. Le lendemain matin, pendant qu'elle dort encore, je cours chercher des croissants et je lui sers un déjeuner de fête.

À la fin du week-end je la ramène à la gare. Un train l'attend pour Paris.

On continue de s'appeler. Un jour, je lui apprends qu'on s'est séparés avec Isabelle et qu'elle est partie en cure. Elle ne cesse pas de prendre de mes nouvelles. Sa fidélité me touche. Les gens qui s'engagent pour des causes, les solidaires, j'ai toujours aimé. On parle de la situation, comme si on se connaissait depuis longtemps, pas de gêne ou de silences entre nous. Cette conversation me fait beaucoup de bien. On continue à s'appeler, sans embarras. Solange est repartie dans le Sud, je me sens seul, et entendre une voix amicale me réconforte. C'est aussi moi qui appelle, Cathy m'a assuré que ça lui ferait plaisir de continuer à avoir de mes nouvelles, pas seulement de celles d'Isabelle. Non seulement elle brise ma solitude, mais elle

semble comprendre mes difficultés à reprendre pied et je devine qu'elle a dû passer par de sacrées épreuves elle aussi. On a un peu la même façon de voir la vie, même si Cathy est plus réfléchie que moi, plus sage. Elle adore lire et apprendre des choses. Elle travaille comme gouvernante dans une famille, qui la loge dans un studio au-dessus de chez eux. On parle d'Isabelle, bien sûr, mais surtout de nous, de nos chagrins, des envies qu'on a maintenant qu'on a perdu quelques illusions, et je me sens beaucoup moins idiot rien que parce qu'elle m'écoute et réagit aux mêmes choses que moi. Petit à petit je réalise que je ne pouvais pas faire grand-chose pour sauver Isabelle.

Nos conversations sont de plus en plus longues et, à présent, on s'appelle chaque jour ou presque. À force, ça finit par faire cher la facture de téléphone, surtout que je ne suis pas vraiment doué dans les comptes et encore moins pour les économies ! Généreusement, Cathy propose de payer mes factures. Elle dit en riant que ce sera sa contribution, parce que sans nouvelles, elle se ferait du souci et puis le soir, dans son petit studio, elle se sent moins seule. Quand j'apprends qu'elle adore marcher, je lui propose de s'inscrire à la troisième étape du Tro Breiz, et elle accepte, ravie. Notre relation me plaît. Je n'en ai jamais eu de semblable, même avec Solange qui est seulement une amie – question réglée – alors qu'avec Cathy quelque chose flotte qui n'a pas clairement été dit. On n'est pas amoureux, ça me convient parce que j'ai besoin de digérer mon histoire d'amour, mais il y a aussi de la séduction dans nos conversations chaque soir à propos de nos enfances, nos douleurs et nos secrets. Cathy peut tout entendre, tout comprendre...

Quand le mois d'août arrive, même si on s'est peu vus, on a l'impression de se connaître depuis des années. Cathy arrive chez moi, chargée d'un sac à dos. Elle me paraît toute petite, presque fragile avec ses lunettes et sa démarche timide.

L'étape de cette année part de Saint-Brieuc et finit à Saint-Malo en suivant le chemin de la mer. Je suis heureux pour la première fois depuis des mois, et bien décidé à chasser ce chagrin qui m'a plombé tout l'hiver. Marcher a toujours été mon refuge, depuis Ar Brug et peut-être même avant, dès que j'ai été capable de flairer le vent. Pendant les randonnées, je ne me surveille plus. Le soir, à la veillée, je peux chanter Renaud en grattant ma guitare, et tout le monde reprend en chœur les refrains que j'arrange spécialement. *C'est pas l'homme qui prend le Tro Breiz c'est le Tro Breiz qui prend l'homme. Moi le Tro Breiz il m'a pris et mon clébard aussi, il est fier mon clébard, il est beau mon Cruzy, c'est le roi du Tro Breiz et c'est mon meilleur ami...* * Mon chien et son bandana rouge est devenu la mascotte des randonneurs, quant à moi, avec ma dégaine à la Renaud je ne passe pas inaperçu ! On compte sur ce sacré Gégé pour faire le spectacle !

Cathy a décidé de trouver un amoureux pendant la marche. Je découvre que derrière sa timidité et sa douceur, elle est capable d'être très décidée et même plutôt libre ! Moi aussi je veux recommencer à vivre, le pire de mon chagrin est en train de passer. On ne s'est pas concertés mais chacun a emporté une provision de capotes. On se l'avoue avec des mines de gosses. Ça m'amuse. Et dans le fond, ça m'agace aussi un peu. Jamais Cathy n'a paru troublée par moi.

La semaine a passé. On marche et on discute par groupes, on s'amuse en cherchant des nouvelles têtes, l'étincelle qui va nous mettre le feu au sang mais rien ! Aucune fille qui me plaît assez et pour Cathy c'est pareil. On a l'air malin avec notre stock de capotes ! Je ne sais pas trop comment on se met au défi, moitié plaisanterie moitié curiosité, mais ce soir-là on finit dans ma tente, bien décidés à se consoler. Je ne suis pas amoureux, Cathy non plus, mais il y a toujours ce flou entre nous. Et puis je crois qu'on a envie tous les deux... De quoi ? Peut-être de tendresse.

La fille aux cheveux longs me plaît bien quand elle est nue dans mes bras. Je ne sais pas trop s'il faut regretter ce qu'on a fait. Comme si d'amis, il fallait glisser doucement vers un couple d'amoureux. Je n'ai pas l'habitude de coucher avec une fille juste pour m'amuser. Et pas trois fois de suite dans la même nuit sans capotes, en plus, parce que dans le feu de l'action on a un peu oublié ! Alors quoi ?

Cathy me paraît toute petite sur les chemins, une tortue qui trotte, je ralentis ma foulée pour lui tenir la main. Je n'ai pas trop envie de la laisser derrière après la nuit qu'on a passée. Je suis comme ça, chaque fois que je fais l'amour, ça m'attendrit, et avec elle c'est encore pire. On se connaît déjà tellement bien ! On marche comme deux amoureux, main dans la main, Cruz devant nous qui va et vient, heureux d'avoir retrouvé la nature et de me sentir si joyeux.

À la fin du Tro Breiz, quand Cathy reprend son travail à Paris, il se passe quelque chose que je n'avais pas prévu, une vague de doutes. Qu'est-ce que je fiche vraiment avec elle ? Je cherche à comprendre ce qui s'est passé maintenant que je ne lui tiens plus la main. On est amis, on a couché ensemble, mais est-ce que je veux vraiment changer notre relation ? Cathy et ses cheveux longs, ses lunettes et sa démarche maladroite, sa gentillesse et nos corps qui s'accordent aussi bien que nos paroles ? Toute cette facilité ? C'est comme si on avait commencé tout à l'envers, d'abord la complicité et ensuite l'amour et j'ai peur de me tromper. Moi, j'ai l'habitude d'autre chose, la passion, les cris et les scènes de jalousie, je n'aime pas les filles trop calmes et douces. Moi j'aime les femmes plus provocantes, qui se mettent en valeur. Cathy est plutôt jolie, mais elle est discrète, réservée, on dirait qu'elle se cache au lieu de se montrer ! Je ne vois pas comment revenir en arrière, et je n'ose pas lui parler de mes doutes, j'ai trop

besoin de nos discussions.

En novembre, elle débarque deux jours et sa visite n'arrange rien, au contraire ! Quand je la vois descendre du train coiffée d'un béret dans un manteau fermé par des boutons en bois, j'ai envie de m'enfuir ! Je me demande si toutes les Parisiennes se fagotent pareillement, moi en tout cas ça me fait l'impression d'une douche froide. Tout le monde doit nous regarder, elle en train de trotter accrochée à mon bras. Je peux presque entendre les ragots qui se répandent derrière nous comme une coulée de boue ! D'habitude, je fais le fiérot avec mes femmes, mais là j'ai envie de me cacher. À la maison ça ne s'arrange pas vraiment, parce que le doute est devenu trop lourd et je ne sais toujours pas comment présenter les choses. Le week-end se traîne et le malaise grandit entre nous. Cathy doit le sentir, pourtant elle ne dit rien, pas tout de suite.

C'est au téléphone qu'elle m'interroge, une fois rentrée à Paris. Elle me demande ce qui ne va pas, dit qu'elle me sent *distant*. Je ne sais pas ce qui me prend, le soulagement ou la peur mais je lui balance ce que j'ai sur le cœur sans vraiment me soucier de sa réaction, la seule chose qui m'importe à ce moment-là c'est de me débarrasser de ce poids étouffant. Je ne supporte pas de lui mentir alors ça sort en vrac, tout ce qui me dérange chez elle, son look, ce béret ridicule, les lunettes et même sa façon de marcher !

Ce sont ses pleurs qui m'arrêtent. Cathy sanglote au téléphone. Elle m'explique que contrairement à moi, elle m'aime sans se soucier de mes apparences, ces tatouages qu'elle déteste d'habitude (et c'est vrai que j'en ai un certain nombre depuis le premier raté de l'armée changé en tigre, mon chien Cruz, une rose, une guitare et une fille sur un parchemin, une plume, un fer et un cheval, un gavroche avec mon nom dessous) sauf que voilà, Cathy m'aime et je pourrai tout aussi bien être peint en vert elle s'en fiche, d'ailleurs elle ne les voit même plus ces affreux tatouages, elle préfère regarder l'homme en dessous. Ensuite elle devient toute calme et me remercie de ma franchise. Je suis tellement soulagé de lui avoir parlé que je ne fais pas très attention à ses dernières paroles, juste avant de raccrocher. Je crois que ça m'arrange de ne pas trop comprendre.

« Tu sais Gérard, je t'ai accepté comme tu es, d'un bloc, alors il faut que tu m'acceptes aussi comme je suis. Si tu n'es pas foutu de faire ça, tant pis, on arrête... »

Le lendemain, quand je téléphone, Cathy ne répond pas. Elle n'appelle pas non plus. Le soir rien. Le lendemain rien. J'appelle, elle ne décroche pas. Je finis par joindre sa patronne qui me promet de lui transmettre le message. Ça dure quatre jours, quatre jours de silence où je me dis que je l'ai perdue avec mes conneries et que je prends conscience de ce que j'ai fait. J'attends, j'attends ma vie entière,

complètement paniqué à l'idée que je ne l'entendrai plus. Je me fous de son béret. Et de sa démarche de petite souris. Et de ses cheveux noirs. Et même de ses lunettes. Son manteau ridicule, je m'en fous, j'ai besoin d'elle dans ma vie et le reste ne compte pas !

Cathy finit par avoir pitié, elle est au téléphone à l'autre bout du fil. Sa voix met fin à la torture. Je suis tellement soulagé et terrifié à la fois que je laisse couler un flot de larmes. Je chiale pour le mal que je lui ai fait et ma connerie d'aveuglement. Et aussi pour qu'elle me croie quand je lui dis que je l'aime, que j'ai peur de la perdre, quatre jours de silence ça m'a suffi à comprendre que j'aime nos discussions, j'aime sa manière de faire l'amour, j'aime marcher avec elle et j'aime quand on s'appelle, la nuit, pendant que le monde dort et j'aimerai tout ce qui vient d'elle à partir de maintenant, même ses foutues lunettes pourvu qu'elle revienne !

Ce jour-là, même s'il faudra attendre encore plus d'un an pour habiter ensemble, notre histoire d'amour commence vraiment.

Les mois suivants sont fabuleux. Je vais même prendre le train et rejoindre Cathy à Paris plusieurs fois, elle m'attend sur le quai et me conduit partout. Avec elle pour me guider tout devient possible, je prends de l'assurance. Souvent, il suffit que l'un commence une phrase, l'autre la termine. Quand Steven me rend visite tout se passe mieux, parce qu'elle sait le prendre. Elle est gentille avec les gens, mais jamais faible ou honteuse. Elle me donne des forces, et moi je connais ses rêves, je sais qu'on peut les construire ensemble. Elle continue à payer mes factures de téléphone, quelquefois EDF parce que je suis toujours aussi distrait avec les comptes. De son côté, elle met de l'argent de côté pour notre future installation. Comme chante Cabrel, Cathy, c'est la fille qui m'accompagne. Avec elle, je trouve un équilibre que je n'ai jamais connu. Pas de scènes de jalousie, pas de disputes, mais des fleuves entiers de paroles pour se raconter nos vies. On parle en amoureux comme on a parlé amis, ça n'a rien changé, et ces mots viennent apaiser la vieille douleur et l'impuissance que je ressens devant les autres. Pas avec Cathy. Avec elle les choses deviennent claires, j'ai l'impression d'être entendu et d'écouter vraiment moi aussi. Un jour, sans se concerter, on se retrouve à la gare aussi blonds l'un que l'autre, les cheveux teints. On a voulu se faire la surprise et chacun a attrapé l'autre ! On se jure de se marier comme ça, blond Renaud pour moi, blond fille pour Cathy !

Un an après notre rencontre, Cathy me rejoint en Bretagne. Elle a lâché ses patrons, sa vie de Parisienne. On est sûrs de nous. Dès qu'elle obtiendra un CDI en tant qu'aide à domicile, on se mettra à la recherche d'un endroit où vivre et élever nos enfants. On en veut au moins trois ou quatre ! Cathy a toujours rêvé d'avoir une famille où il

n'y aurait pas de violence, pas de cris, mais de l'amour. Son enfance a été dure, pourtant, contrairement à toutes les filles que j'ai aimées et qui traînaient leur passé en se laissant empoisonner, ses blessures l'ont rendue forte, déterminée. La volonté est une chose que je comprends. On veut les mêmes choses tous les deux. Un travail, une maison, être un couple et nos enfants. Entre elle et moi, il y a un sentiment que je ne sais pas encore nommer, un mot que j'apprendrai des années plus tard, en lisant et relisant mon dictionnaire : harmonie. C'est harmonieux entre nous, comme si on se tenait chacun en équilibre d'un côté et de l'autre d'une balançoire. Cathy a lu beaucoup de livres. Elle est intelligente, curieuse, et elle a toute la patience du monde quand il s'agit de m'expliquer. Moi je suis plus impulsif. Elle m'a expliqué le mot, impulsif, c'est comme un taureau qui s'emballe et fonce droit devant. Et avec elle je n'ai pas peur d'apprendre et j'ai des connaissances pratiques.

En septembre 1999 on emménage dans notre maison, un endroit que j'imagine déjà quand ce sera rénové ! La maison est à refaire, tant mieux, mes mains construiront tous nos rêves. Des cabanes pour les enfants, des fenêtres qui ouvrent les murs, du lambris qui rappelle l'Amérique. Et une niche pour Cruz...

On décide de se marier à l'an 2000, l'été suivant. J'aurai 33 ans et Cathy 28.

Ce jour-là, nous arrivons tous les deux à la cérémonie teints en blonds, un clin d'œil à nos retrouvailles de l'été passé. Steven est là. Il aime bien sa belle-mère. Tout le monde aime Cathy. On se complète bien, elle toute petite, avec ses lunettes et sa démarche un peu hésitante et moi le grand dadais fonceur. Cathy lit et réfléchit tout le temps, moi j'ai besoin de marcher, de bouger et de faire les choses en force. Elle économise quand moi je ne compte rien. De toute façon, c'est elle qui surveille les dépenses, signe les chèques ou règle par carte. Je préfère ne pas avoir un code à retenir, et je ne parle même pas de compter en euros ! Ma femme a voulu me faire une énorme surprise qu'elle garde pour elle jusqu'au matin du mariage. Elle a invité Renaud ! On espérera jusqu'à la nuit le voir débouler au milieu des invités, ce qui ne nous empêche pas de profiter de la fête. Le lundi, dans la boîte aux lettres, il y a une lettre de mon idole qui explique qu'il n'a pas pu se déplacer et qu'il nous souhaite tout le bonheur possible. Je suis un homme heureux. Pour la première fois de ma vie je sens que je construis quelque chose de solide. Sans cette douleur dans les genoux qui commence sérieusement à m'inquiéter, j'en oublierais toutes mes peurs. Elle a tellement empiré ces derniers temps que j'évite de me tenir accroupi et ça complique pas mal ma tâche. Je ne veux pas aller à l'hôpital parce que je suis terrifié qu'un docteur me commande d'arrêter. Je ne peux pas lâcher le boulot. Impossible. À

présent, j'ai une famille à nourrir, Cathy doit accoucher en juin 2001, je n'ai pas d'autre choix que de tenir, coûte que coûte.

— Tu prends tes outils et tu pars !

— Je pars ? Pourquoi ? C'est quoi cette histoire ?

— Il paraît que tu te plains de trop travailler... Alors tu prends la porte !

Menez est furax et je ne peux pas lui donner tort, présenté comme ça ! Encore un coup du gars qui voudrait voir disparaître les illettrés, sûr et certain ! J'ai eu le tort de lui demander de parler au nom des ouvriers pour réclamer les heures sup qu'on vient d'enquiller sur le dernier chantier. C'est normal, le Ch'ti est notre chef d'équipe, c'est à lui de réclamer. Mais vu la réaction du patron, il a dû raconter des craques, il n'a pas eu envie de se mouiller pour ses ouvriers et il a préféré se protéger et garder sa place de sous-traitant. Le Ch'ti a sa propre entreprise, et Menez est son plus gros client.

Je suis obligé de tout expliquer du début, première et dernière fois où je réclamerai des heures supplémentaires en dix ans chez Menez. Je gagne 6 500 francs par mois. Depuis mes débuts dans l'entreprise jamais je n'ai demandé une augmentation, je prends ce qu'on me donne et pour un peu je remerciais qu'on me garde sans me poser de questions. Pendant toutes ces années, j'ai dû toucher deux ou trois primes de 1 000 francs. Moi ça me va du moment que j'ai la confiance de Menez. Le patron est un homme carré, franc du collier, pas le genre à vous faire des entourloupes dans le dos. C'est vrai qu'il exige pas mal de travail, c'est vrai aussi qu'on marne beaucoup d'heures et que le compte n'y est pas toujours, les heures perdues pour finir vite un chantier, des demi-heures par-ci, des quarts d'heure par-là. En dix ans, à vouloir prouver à tout le monde que je peux travailler dur, je me suis pas mal bousillé le squelette. Lanceur et placardeur, c'est la pire des places, surtout pour les genoux et les épaules. J'ai le corps en miettes et le soir, en rentrant, la douleur continue à me lancer même si j'essaie de ne pas y prêter attention, j'ai déjà assez de limites dans ma vie pour me plaindre et céder. De toute façon je ferai quoi si je quitte la couverture ?

L'incident finit bien, Menez nous paie ce qu'il doit et les collègues sont contents, plutôt estomaqués que j'aie ouvert ma gueule et que je les aie défendus. Je devrais être fier mais l'inquiétude me ronge, je ne suis pas tranquille.

La douleur aux genoux a vaincu ma peur et je deviendrai dingue si je continue à résister. Je prends rendez-vous chez le médecin. Il y a des moments où je rêve de me couper les jambes et qu'on n'en parle plus, mais je ne connais pas de couvreur qui trime sur les mains. Le docteur m'apprend que j'ai une algodystrophie, autant dire une

saloperie qui m'empêche de plier les genoux pour bien faire mon travail de couvreur. Je ne peux plus m'entêter, je dois passer sur le billard pour qu'on m'opère si je veux que la douleur cesse. On réserve une date en juillet, juste après l'accouchement de Cathy.

Sean naît un 18 juin. Mon fils remue un tas de sentiments en moi. Besoin de le protéger et aussi, tout au fond, l'envie de me recroqueviller comme un escargot et de rester là, dans la chaleur des bras de ma mère...

Si j'avais su ce qui m'attend peut-être que j'aurais gardé mes genoux abîmés. En grattant les os, le docteur a touché un tendon et ma jambe double de volume pendant qu'il est parti en week-end. Le temps que l'équipe réalise ce qui arrive, on doit me réopérer, ce qui rallongera sérieusement la période de récupération.

La nuit c'est pire, je n'arrive même plus à supporter le poids du drap, je tourne et je retourne sur mon matelas, aucune position n'arrive à me soulager. Pourtant, au milieu des douleurs, pendant cette semaine d'hospitalisation, il se passe un petit miracle, un miracle vieux de 84 ans qui partage ma chambre. Le gars est à moitié bigleux, il vient se faire opérer des yeux. Comme je ne sais pas rester tranquille et qu'il faut bien passer le temps, je ne tarde pas à lui parler de Renaud. Sans doute que le papy est plus habitué aux chants de son époque, mais on n'a pas trop d'occupations à part avaler nos cachets et la purée des plateaux repas. Comme ça a plutôt l'air de lui plaire, je me mets à lui chanter *Le Déserteur*, va savoir pourquoi. Le vieux m'apprend que la chanson date d'il y a longtemps, et puis il demande si je sais ce que c'est « la ligne Maginot » et « les topinambours ». Évidemment que non, sa ligne ou les topinambours, j'y connais rien et ça ne me dérange plus, question d'habitude d'illettré, pas vrai, mais le vieux il l'entend pas de cette oreille et il se met à m'expliquer mot après mot ce que ça signifie. Maginot, en fait, c'est des tranchées creusées pour empêcher les Boches d'envahir la France. Mais ça ne les a pas vraiment gênés d'ailleurs, parce qu'ils sont passés au large et ils sont tombés sur les sections françaises par derrière. Une fichue mauvaise surprise qui a signé la fin de la guerre, mais pas celle des emmerdes vu qu'ensuite, sous *l'Occupation* (encore un truc que je ne connais pas), les gens n'avaient plus rien à se mettre sous la dent, alors faute de patates, ils mangeaient des topinambours... Le vieux parle, parle, et moi j'en ai les larmes aux yeux. C'est la première fois qu'un étranger me raconte aussi bien une histoire de Renaud. Ce vieux de 84 ans qui sait tant de choses peut expliquer chaque phrase de la chanson, mot à mot, alors qu'il n'a jamais entendu chanter mon idole, et c'est peut-être ce miracle qui me paraît le plus phénoménal !

Jusqu'à ma mort je garderai le visage du vieux en train de me

raconter sa guerre, vu que c'était un peu la sienne, il l'avait vécue... Son souvenir est là, ancré dans ma tête et ma mémoire ne l'efface pas.

À cause de mes rotules je ne pourrai plus jamais travailler de la même façon qu'avant. C'est un peu comme si on commandait à un boulanger de fabriquer du pain sans farine. Un an après l'opération, je ne tiens pas plus de dix minutes à genoux. Le médecin recommande une reprise partielle du travail, un mi-temps thérapeutique comme il dit, ça sonne bien vaseux. Il répète que je dois ménager mes os. Moi qui étais tellement fier de ma force, me voilà repoussé dans le rang des plus faibles, ceux sur qui on ne compte pas trop parce qu'ils risquent de te lâcher au moment où tu en auras le plus besoin. Même pas un bon manœuvre...

Je reprends chez Menez et l'enfer dure encore six mois. Six mois à travailler sur les toits, la souffrance qui me cloue au liteau. Je comprends mieux l'ordonnance du médecin. Quand je ne suis pas au boulot à mi-temps en train de serrer les dents, je reprends mon souffle à la maison en redoutant le lendemain. Je pourrai m'embrocher les mains et me suspendre au toit, je crois que ça ferait moins mal. Six mois de souffrance intenable avant que je retourne chez le docteur qui m'arrête aussitôt. Cette fois pas la peine de se raconter des bobards de moitié de temps thérapeutique. La couverture c'est terminé. Il faut que je change de branche... Comme si j'étais un foutu singe !

Je demande un rendez-vous au patron. Je n'ai rien à justifier, rien à réclamer, sauf peut-être un conseil. Je me sens tellement perdu et effrayé que je ne suis plus capable de mentir. Ma dernière chance. Je ne sais pas trop ce qui se passe dans ma tête, comme si une résistance lâchait et je lui avoue enfin la vérité.

— Ça ne va plus, patron. Mes genoux sont foutus, foutus pour le boulot en tout cas, le docteur veut m'arrêter alors que je ne sais rien faire d'autre. Le problème c'est pas mes genoux, pas seulement. Je dois vous avouer un truc que je vous ai caché. Je sais pas lire et pas écrire. Couvreur, c'est le seul métier que j'ai appris parce que je pensais pouvoir me débrouiller avec mon problème. J'ai essayé de tenir aussi longtemps que possible. Maintenant le docteur dit que je ne peux pas continuer et mes genoux me lâchent. Je voudrais continuer à bosser chez vous sauf que j'en ai plus la force. Je suis coincé, je n'ai pas de solution...

Menez me dévisage sans réagir, les sourcils froncés, comme s'il réfléchissait. Il n'a pas l'air vraiment surpris et moi je ne me sens plus la force de m'étonner. Enfin il prend la parole en pesant chaque mot soigneusement.

— Écoute Gérard, ce que tu me dis je m'en doutais bien depuis le temps que tu travailles chez moi, et personnellement ça ne me pose

pas de problème. Par contre je suis d'accord avec ton médecin, tu ne peux pas continuer à faire de la couverture. La solution ce serait de te former. Tu ne sais pas lire et écrire ? Très bien, on va commencer par là !

— Me former ? Moi ?

— Et qui d'autre, ton chien ? T'es un bon ouvrier, Gégé, je n'ai jamais eu à me plaindre de ton travail, alors si je peux t'aider à trouver une formation, je crois que ce sera juste... De toute façon tu seras reconnu inapte, et tu auras le chômage.

Il a raison. Avec mon genou abîmé et l'ordonnance du médecin j'ai droit à une formation. Je vais apprendre à lire et ensuite je pourrai penser à un nouveau métier. Une nouvelle vie. La chose la plus extraordinaire est en train de m'arriver...

En septembre 2002, à trente-cinq ans, je pousse la porte de Cloé, à Morlaix.

GARDE LE SOURIRE !

Tu comprends un truc, tu fais un lien et tout à coup, tu comprends et c'est magique. Magique quand tu peux dire : « J'y arrive ! » Alors tu te sens magicien.

Un mois avant la rentrée de septembre le directeur de Cloé me reçoit. Cloé est un centre de formation, pas un prénom de fille. On y croise des ouvriers qui cherchent à se reconverter, des chômeurs qui veulent apprendre un métier et des paumés dans mon genre qui doivent réapprendre les bases, lecture et écriture. Erwan me met tout de suite à l'aise et me demande de raconter mon parcours pour faire un bilan, savoir où j'en suis. Cela remonte à quelle époque la dernière fois où on m'a posé la question de savoir qui j'étais et ce que je savais faire ? Je sens que ce n'est pas une question de politesse, il veut vraiment savoir et je dois tout débiller. Mes peurs paniques, mes mensonges, le trou noir quand il faut lire et comprendre. Ma solitude. Tout ce qui me sépare des autres, les gens qui savent. La nervosité me pousse à fumer gauloise sur gauloise et le paquet y passe, le temps du rendez-vous. Je raconte l'IME, cette école où j'ai grandi, la honte d'avoir aimé cet endroit, je lui avoue que j'ai peur des gens, peur qu'on se foute de moi et que l'angoisse ne me lâche pas, au boulot, dans les magasins, partout où il y a du monde. Je parle de la panique qui m'a tenu ces derniers mois, quand je m'accrochais au métier alors que mon corps me lâchait. J'explique que les seuls moments où je suis vraiment en paix c'est sur les routes de campagne ou avec ma femme, Cathy. Et mon ancien patron, depuis qu'il est au courant. Que je n'ai presque jamais parlé de « ça ». Que ça m'a pourri la vie, coincé dans mon trou, ma bulle, impossible de mettre un mot sur le sentiment de se sentir enfermé dans l'ignorance. Tout ce que ça m'a empêché de faire ! Voir les autres prendre des responsabilités quand je restais coincé avec les manœuvres, avoir besoin d'un chef par peur de me planter, trembler, toujours trembler pour la moindre décision, calculer à l'avance, prendre des repères, biaiser et se sentir minable de dépendre des autres, tout ce qui est interdit à un gars comme moi, prendre la voiture pour une destination inconnue, sortir des limites, choisir un métier juste parce qu'il me plaît et pas parce qu'il se passe

de mots écrits ! Je raconte aussi le sentiment d'être coincé dans un tunnel, ce noir panique à devenir fou et tout ce que je me suis empêché de vivre ! J'aspire la fumée jusqu'à me dessécher la gorge pour ravalier la rage et mes larmes, j'écrase mon dernier mégot dans le cendrier qui déborde. Erwan m'écoute comme jamais personne ne l'a fait. Il ne paraît pas étonné ni choqué, juste concentré. Son assurance ne vient pas de son physique mais plutôt de ses yeux, de sa tranquillité. Il vous regarde en plein, sans chercher à m'interrompre, je ne sais pas son âge mais il pourrait avoir mille ans de patience. Et quand je bafouille finalement que j'ai peur de son jugement il se contente de me dire :

— Je ne suis pas payé pour me foutre de toi, je suis payé pour t'apprendre.

Elle est bonne celle-là ! Cet homme-là, ce prof qui connaît tous les mots du monde est payé pour m'apprendre à moi, Gérard Louviot, le presque illettré !

Il me reste un mois avant la rentrée de septembre. Est-ce que je vais y arriver ? La question ne me lâche pas, même si Erwan s'est montré très rassurant. Je voudrais déjà y être, savoir si je serai à la hauteur. Certains jours j'essaie de ne pas y penser. Je regarde mon fils faire ses premiers pas et le ventre de ma femme qui s'alourdit. Cathy est enceinte de notre deuxième enfant et elle doit accoucher en janvier. Elle dit que tout est possible et que je suis capable... Quand la peur me reprend je pars me vider la tête en marchant des kilomètres. Je ne veux plus écouter mes peurs, plus jamais.

Le premier jour de classe, Erwan nous distribue un grand cahier, des stylos, des crayons. J'avais apporté des affaires, mais tout est déjà prévu. La classe est mélangée, les niveaux aussi, il y a des hommes, des femmes, des jeunes et des moins jeunes, des gens d'ici et des étrangers, turcs, slovaques, russes et même un Japonais, tous venus étudier la lecture et l'écriture à Cloé et je me sens bizarrement normal au milieu de ces ignorants ! Les tables ne sont pas rangées comme dans une salle de classe, elles sont disposées en rond et chacun peut regarder les autres élèves. Devant nous il y a un ordinateur qui nous servira à travailler plus facilement, assure Erwan. Je me sens impressionné, envahi par un vieux souvenir d'école. Et si la honte recommençait ?

On commence par une évaluation d'écriture, sur une feuille photocopiée qu'on devra coller à la page du jour. Sous chaque dessin, surtout des animaux, il faut noter le nom. J'écris *lapin*. Et ensuite *poison* pour poisson. Je ne sais pas encore que les doubles « s » font le son [s]. Je ne connais pas cette règle. Pour moi une lettre double brouille tout, donc elle n'existe pas. *Main* devient *min*. Honnêtement, je trouve que mon niveau est mieux que rien. Je suis capable d'écrire

des lettres en prenant mon temps et puisque j'ignore les fautes, je pense que j'ai surtout un problème de mémoire et d'entraînement. Je ne sais pas encore à quel point je ne sais rien, et qu'il va me falloir des années pour apprendre les bases !

Erwan m'expliquera ensuite que j'écris phonétiquement et qu'il me manque les règles pour m'y reconnaître, de la rapidité et surtout la possibilité de réfléchir. Je n'ai même pas le niveau CM1. Les idées viennent tourbillonner dans ma tête mais je ne sais pas les mettre sur le papier, elles filent avant que j'aie eu le temps de les attraper. Ma manière d'écrire doit ressembler à l'intérieur de mon crâne où tout se mélange et se perd. Il faut s'habituer à lire, à écrire, et à travailler sur l'ordinateur ; les premières règles, allumer, créer un dossier, trouver le bouton « correction d'orthographe », de la même façon qu'il faut habituer sa mémoire, habituer son corps à rester des heures sur une chaise, habituer son cerveau à écouter, réfléchir, retenir, comprendre...

Au départ tout m'impressionne et surtout ces tables d'école. Après les toits et les ardoises, ça fait bizarre de se retrouver dans une salle de classe et la vieille question qui revient : Est-ce que je suis à ma place ici ? Mais ça ne dure pas, et je me lance à l'aventure comme on saute dans le vide. Les élèves se détendent et commencent à parler, de bout d'histoire en bout d'histoire on prend confiance, les premières rigolades, des sourires échangés mais surtout une impression formidable d'être au milieu d'un groupe et plus une bête sauvage ou l'abruti de service, juste quelqu'un parmi d'autres ! C'est à la fois normal et bizarre, rassurant et inconnu, cette bande de gens tellement différents qui partagent pourtant une chose qui les rend pareils, ne pas savoir lire, écrire ou dire.

Erwan explique chaque mot, l'écrit au tableau, revient dessus, corrige. Avec lui, tout a une explication. La craie file et les lettres tombent et ça paraît tellement plus clair. Avant d'effacer, il s'assure que tout le monde a pu recopier et quand un élève bute, ce qui est fréquent, il attend qu'on ait posé les stylos et il recommence son explication avec son regard tranquille. Bientôt il n'y a plus de peur, plus de stress, juste la joie d'apprendre. J'ai l'impression que je n'aurai jamais assez de mes oreilles pour écouter !

Erwan nous présente Françoise, une autre prof de Cloé. Elle paraît tellement jeune et si joyeuse avec son grand sourire qui rassure même les timides.

À Cloé je n'apprends pas juste à lire et à écrire. Je commence à réaliser tout ce qui m'a manqué. Les petites choses comme les grandes, une ignorance à te flanquer le tournis. Ce ne sont pas que les mots, ce

sont toutes les histoires... La Grande Guerre et la suivante, avec les Allemands-Boches. La religion. "Lu et approuvé" entre guillemets. Un bulletin de salaire. Une pancarte. Les cinq continents. Une étiquette sur une boîte de conserve. Les titres du journal et le nom des oiseaux, tant de choses que j'ignore...

Je n'ai jamais pu répondre à la question : « Combien tu gagnes de l'heure ? » Aucune idée. Le taux horaire je ne sais pas ce que ça veut dire et je ne parle même pas de le calculer ! Pas plus que la politique, les histoires de faits divers, un avis qu'on me demande. J'ai toujours répondu : « Je ne sais pas, je ne fais pas attention à ça... Ça ne m'intéresse pas... » Mais c'est faux. Je m'intéresserais si je pouvais. Si je pouvais arrêter d'être toujours gêné, embarrassé et cette peur qui me coince la gorge et m'embrouille les idées. Comprendre un bulletin de salaire, combien on t'enlève pour les impôts, combien tu gagnes, la TVA et le « Toutes taxes comprises ». C'est quoi, ça ? Du chinois pour moi. Il faut tout recommencer du début. Tout m'expliquer.

Un illettré ce n'est pas juste un ignorant, c'est quelqu'un qui se laisse traiter d'imbécile pendant des années. À force, il finit par rester dans son trou, seul à crever. À Cloé je peux me défaire de cette honte, couche après couche, comme un oignon qu'on épluche. C'est tellement épais que je ne suis pas certain de m'en débarrasser complètement. Au début je m'accroche aux règles, mais la patience des profs et mon envie d'étudier débloquent quelque chose et je me mets à retenir de plus en plus. Pourtant, il y a tellement de choses à savoir que ça me flanque le vertige quand je m'arrête.

Apprendre ressemble à un chemin qu'on taille dans un buisson épineux. Je vois les mots former des phrases et les phrases former les fameux paragraphes et puis des pages et des conversations, tout s'enchaîne, le sujet qui ouvre le bal, le verbe qui fait l'action et les compléments qui l'habillent comme un petit vieux frileux, un tas de compléments à retenir. Mes phrases s'allongent et je découvre qu'une fois qu'on peut déchiffrer ça devient plus facile, comprendre aide à parler et lire aide à comprendre et chaque mot trouve sa place, mais sans eux, rien ne tient, ce serait comme vouloir construire une maison sans briques ou un toit sans charpente, sur du vent.

Tout se bouscule. Cloé c'est le monde ouvert, la parole possible, les milliers d'histoires, à l'infini. C'est mon histoire avec les mots. Il y en a des beaux, tout simples, des bizarroïdes qui m'intriguent, des compliqués à coup d'« y » et de « h ». Je les aime presque tous, sauf ceux qui me rappellent les vieux cauchemars...

Illettré me fait souffrir. Un mot de honte qui colle à la peau, comme la couronne de l'âne. Âne, justement et *Analphabète*, encore pire puisqu'il commence pareil, âne-alphabète... *Attardé*. *Attardé* te fait

passer pour un gars que tu n'es pas vraiment mais que tu deviens un peu à force de ne rien apprendre, de te croire incapable... Attardé ? C'est vrai que tu as du mal à réfléchir. Et ta fichue mémoire, pire qu'une passoire à gros trous ! Elle a pourtant retenu des reproches : « Tu es idiot ou quoi ? Tu n'imprimes rien, il faut tout te répéter ! Gégé, va faire le tour des classes pour montrer quel âne tu fais ! » Des mots sales qui te claquent en pleine gueule et te donnent envie de rentrer sous la terre. J'ai grandi dans la peau d'un illettré. Je ne suis pas idiot, je le sens au fond de moi mais comment le prouver, comment y croire quand ceux qui savent t'ont dit le contraire ? *Analphabète. Idiot. Débile. Et recette.*

Il y a des mots qui me donnent du mal, des compliqués impossibles à retenir à coup sûr. Alors je dois connaître leur sens de façon à les apprivoiser. *Hostile* sonne redoutable, comme l'ennemi. *Noël* est bizarroïde avec son drôle d'accent. Erwan nous apprend la signification de *tréma* mais ce serait Noël tous les jours que je ne saurais pas l'écrire correctement ! Je l'oublie aussi à cause du « e » qui colle à la lettre « o », toute tortillée. « E » dans l'« O ». Œufs dans l'eau. Va donc retenir ça ! Œil, sœur, cœur... *Monsieur* est compliqué à lire et *magnifique*, que j'entends *manifeste*.

Il y a des mots que j'aime du premier coup, sans raison, *agrume*, *ogive* et *geyser*, sorti d'un livre illustré d'images sur les volcans. Celui-ci est difficile mais il me plaît bien, va savoir pourquoi, peut-être ce bouillonnement qui gicle de la pierre. J'imagine toute la pression et la force que ça demande.

On apprend aussi la signification du sigle CLOE : calcul, lecture, orientation, écriture. Il y a des sigles partout, SNCF, TGV, PTT, CAF, ANPE, CAP, TF1 même... Chaque lettre a un sens : agence, télévision, société, train, allocation, certificat ! Les mots font des feux d'artifice dans ma tête mais je n'en souffre plus.

Il y a tellement de détails à savoir ! Poser « m » devant le « p » et le « b », ambulance, emploi, ampoule ou la signification de verbe : un mot qui se conjugue. Pendant des années, je me suis demandé ce que ça pouvait être un verbe, les profs en avaient plein la bouche, quelquefois des collègues et voilà qu'Erwan me donne l'explication. Sa réponse me semble presque bête à côté de tout ce que j'ai pu imaginer. Maintenant on peut me demander : « Où est le verbe dans la phrase ? » Si tu sais le repérer alors tu peux lire un paragraphe sans redouter le piège.

Les détails rentrent petit à petit à condition de beaucoup les réviser. Pas question de les enregistrer quelques jours seulement histoire de les recracher à un examen, je veux les savoir et m'en servir. Je trouve des trucs qui aident ma mémoire. Chanter les verbes, par

exemple. *J'élabore, tu élabores, il élabore...* À la maison, devant ma femme et mon fils ou seul, quand ils sont couchés, je chante parce que j'ai toujours mieux retenu de cette façon. J'utilise aussi les mots nouveaux dans mes phrases. *J'élabore* mon vocabulaire. J'enrichis. Et puis je lis et je relis mes leçons souvent tard dans la nuit, bien après minuit, il faut que j'avance, que je révise la leçon avant de l'oublier. Chaque jour il y a de nouvelles choses à savoir, des règles à retenir et c'est un travail de géant ! Je récite les mots expliqués et le lendemain je vérifie que ce n'est pas effacé. Je me méfie de ma mémoire. À présent il ne s'agit plus de flasher les mots. Il faut les connaître et les utiliser. J'ai moins peur des autres depuis que je suis ici, à Cloé. Avant je ne savais pas écouter et encore moins réfléchir. Je ne m'intéressais à rien pour ne rien risquer, j'étais handicapé sans le savoir, une ignorance de plus à mon compte ! Je commence à réaliser qu'à force de m'interdire de réfléchir, à force de croire que j'étais un âne, je m'étais bloqué, obligé à vivre à moitié.

En cours on est passés aux dictées. Il y en a deux sortes, les dictées de mots et les dictées de textes. J'apprends des listes d'invariables, parce que, pourquoi, toujours, aussi, ainsi, beaucoup, jamais, avant, pendant, aujourd'hui, là-bas, dedans... Ces mots que j'écrivais phonétiquement, je dois maintenant les retenir dans l'ordre avec leurs lettres muettes, leur orthographe biscornue, cinq ou six chaque jour. On commence à écrire des rédactions, des souvenirs et des bouts de textes inventés. « Imaginez », dit Françoise, « je veux que vous imaginiez une scène, un portrait, une chanson, et ensuite que vous l'écriviez. » Ça me plaît mais c'est un exercice horriblement difficile. Le temps de se demander comment orthographier correctement, la pensée s'est envolée. J'ai juste le premier mot posé sur ma feuille et je ne sais plus ce que je voulais dire ; pourtant j'avais plein d'idées. Comment ça peut disparaître de cette façon, comme si j'avais des trous dans la tête ! Je suis trop lent, aussi rouillé que de la vieille ferraille, toute ma vie est passée à fuir et à cacher ce problème de lecture. Difficile de savoir si c'est ma main ou ma tête qui traîne, alors je ravale ma frustration et je me force à recommencer. De toute façon, je n'ai pas le temps de regretter que déjà, on passe à autre chose, un autre exercice, une nouvelle question. Ça va tellement vite !

La ponctuation, je n'ai jamais compris à quoi ça servait. J'avais fini par ignorer son existence parce que ça m'effrayait. Sauf que sans ponctuation, la lecture est impossible. Si tu ne peux pas déchiffrer ces petits signes, tu ne comprends rien au texte parce que tu le lis d'un seul bloc. Erwan nous le chante sur tous les tons, quand tu ne sais pas ce que c'est une virgule, une exclamation ou un point d'interrogation,

le temps de réfléchir et la nuit est déjà tombée. Les accents, pareil. Ils me fichaient une telle trouille que je ne voulais plus les voir ! Les aigus, les graves et le chapeau chinois et le tréma de Noël. Sans compter les accents sur les « a », pareils à des virgules : « Surtout ne confonds pas avec le verbe “avoir”, Gégé ! » Ben tiens, quelle idée, ça risque pas ! Il a acheté du tabac à la mère Michel. Aussi facile que de trier un tas de lentilles ou du gravier à la tonne ! Et la différence entre ou et où ? Encore plus fastoche, le ou marque le choix, fromage ou bien dessert, alors que le où marque un endroit. Sur une carte, il ferait comme un petit drapeau planté sur un lieu donné. Où il a encore filé ce bougre de où ? On voit aussi les consonnes qui se doublent ou les trompeuses comme le « w » qui sonne [v]. Wagon. Tu lis ouagon mais tu dis vagon, et tu dis ouaters pour waters... et les « sc » qui ont l'air de faire « x » mais qui sifflent comme le « s ». Les lettres qui te rendent les mots impossibles, le « y » de cygne, par exemple. Avant je ne prenais même pas la peine de les lire, effacés les cygnes, les lys ou les bicyclettes ! Le « z », à part dans Zorro, je l'ignore. Sans compter les « e » muets, du féminin, de fille, mais pas toujours, tu penses, il y a aussi le scarabée, le lycée ou bien la clé et la liberté, parce que figure-toi, Gégé, que la langue française est bourrée d'exceptions ! Tiens donc, Erwan, j'aurais pas cru !

Après ça, on s'attaque à la négation. Une moitié de vie pour savoir qu'on met des *ne*, *ne pas*, *ne plus*. On nous apprend aussi à utiliser un dictionnaire. On découvre qu'il existe des noms communs et des noms propres. Je ne savais pas qu'un nom de ville, c'était un nom propre. Que mon nom était un nom propre. Maintenant je suis au courant. *Louviot* : propre. *Gérard* aussi. *Chaise* : commun. Dans le dictionnaire, c'est écrit en tout petit abrégé : *n. c. Maison, table, voiture, terre, montagne, chemin* sont des *n. c.* Les noms propres commencent tous avec une majuscule, pareil pour chaque début de phrase, une façon de prévenir que ça commence ici. *Il était une fois...* Me rentrer ça dans le crâne. Une majuscule c'est pareil qu'un clin d'œil dans la phrase, un ami qui te salue de loin : « Hé Gégé, c'est moi, Renaud ! » Ou bien Denise, Alain et Solange ! Sol-ange, mon amie qui veille. Les mots jouent dans ma tête. Cathy, en plus de la majuscule, finit avec le i-grec du cygne. Pourquoi *grec* ? Jamais je n'aurais imaginé ça possible. Écrire le nom de ma femme avec Y. Et Paris est notre capitale, la ville des présidents de la République ! Fabuleux ! Paris, France, Gérard, Cathy, Amérique...

On fait un peu de géographie, assez pour savoir regarder une carte de France autrement que comme une grosse tache sans queue ni tête, le Nord en haut, le Sud en bas, l'Ouest en Bretagne et le reste à l'Est. Paris vers le Nord, Bordeaux à la pointe d'un grand fleuve qui se jette à la mer. Et tous les autres fleuves font pareil parce qu'il n'est pas

possible à l'eau de remonter vers les montagnes.

J'apprends une quantité de choses et je me demande comment j'ai pu faire avant, quand rien n'avait de sens sauf les chansons de Renaud, les filles et le travail. Ma mémoire était vide. Les noms d'insectes par exemple, j'ai pourtant bien dû les apprendre à Ar Brug. Je me rappelle des bocaux remplis de bestioles desséchées mais pas les noms qui vont avec. *Coléoptères, fourmis, cafards, mouches*. Ma mémoire n'en a pas gardé la moindre trace, elle est comme une feuille blanche ou du sable, soufflée.

Il m'arrive de peiner quand ma tête est trop pleine, bourrée à craquer de règles d'orthographe, à te rendre fou. Alors le doute revient me tordre les tripes. Les « s » du pluriel, les accents sur le « a » qui n'est pas un verbe. Je me demande si j'y arriverai un jour ! Erwan nous parle du passé simple, du composé, de l'impératif et d'un futur qui serait antérieur... Même les conjugaisons du présent je n'en vois pas la fin, il faut que je mette un « s » ou un « e » ? Il existe trois groupes chez les verbes, un peu comme des équipes de foot. Le premier groupe qui se finit en -er. Le deuxième groupe en -ir. Et le troisième groupe en -re. Avec l'exception du verbe aller, histoire de ne pas se réjouir trop vite ! Ce verbe peut rendre fou, mais je m'aide avec les invariables. Quand on dit « Hier j'ai été à la plage » on est dans le passé composé. « Jadis j'allais à la plage », dans l'imparfait. « Demain j'irai à la plage », dans le futur. Et « Maintenant je vais à la plage », on revient au présent. Il faudra réviser ça pendant des mois ou des années. Les autres temps attendront. Le subjonctif, l'impératif ou le conditionnel ! ? Qu'est-ce qu'ils me sortent là ? Je me pose déjà assez de questions !

C'est quoi, ce mot ? Un verbe à chanter ? Un nom commun ou propre ? Où est la virgule, le point, la majuscule ? Certains jours, quand je fatigue, les mots me paraissent piégés. *Idyllique*. J'ai un peu de mal à le prononcer. Qu'est-ce que ça signifie ? Quelque chose de droit ? Une ligne ? Non, une ligne droite c'est *rectiligne*. Je me demande qui a pu inventer des trucs pareils, de quelle tête géante ils sont sortis ! Ça existe vraiment *idyllique* ?

J'ai une idée. J'aime bien me réfugier aux toilettes parce qu'elles sont assez grandes pour travailler tranquille, loin du brouhaha. Brouhaha est un mot que j'imprime bien malgré ses deux « h », je ne sais pas pourquoi, le son peut-être. Dans les toilettes les murs sont blancs, comme de grandes feuilles. Alors j'écris hier au feutre noir. Et puis maintenant. Tous les invariables que je dois réviser. Hier. Maintenant. Demain. Jamais. Toujours. Beaucoup. Après. Néanmoins... Ils forment deux longues colonnes sur le placo. Je suis

tellement content de ma méthode que je m'attaque ensuite aux conjugaisons. Je mange, tu manges, il mange, nous mangeons, vous mangez, ils mangent, -ent à la fin, sans paniquer, sans mélanger avec les invariables. Chacun son coin, d'un côté les verbes, de l'autre les listes à retenir par cœur.

Écrire sur les murs, ça me donne l'impression de maîtriser ces mots qui fuient si facilement de ma tête. Posés là, sous mes yeux, ils deviennent moins intimidants, comme des dessins sur un préau ou les paroles d'une chanson. Pour économiser la place je scotche des feuilles de révisions avec d'autres listes, plus petites. Semaine après semaine, ça finit par former des couches de mots, de verbes et de règles à revoir qui se chevauchent. Je peux les relire sans avoir à chercher la bonne page dans mes cahiers. En plus des listes, j'affiche aussi le calendrier qui m'aide à repérer plus facilement les semaines. Je voudrais que cette année ne finisse jamais ! Dans les marges j'écris les mots compliqués. Rectiligne. Magnifique. Œuf. Impatient. Conscience. Compréhension. Monsieur. Feuille. Stress. Je les vois chaque jour, autant de fois que je veux ! Le soir je peux rester des heures à lire les définitions ou à chanter les verbes. Ça m'ennuie de réviser mes cahiers, c'est une complication de plus tandis que là, les verbes me sautent aux yeux sans que j'aie à chercher. Un verbe casse-tête comme « être » : Je suis. Tu es. Il est. Nous sommes. Vous êtes. Ils sont. Les murs se couvrent d'inscriptions au marqueur et de feuilles volantes, et les toilettes deviennent mon bureau de travail. C'est une petite pièce en longueur dans laquelle j'ai posé des étagères et un fauteuil. Je stocke des piles de Tintin, parce que je me suis juré de les lire il y a très longtemps, quand j'étais juste capable d'inventer des histoires sur les images ; mes premiers livres et les cahiers de révisions.

Pour nous faire étudier les textes de Brassens ou Cabrel ou Capdevielle, Erwan est accompagné de sa guitare. Analyser une chanson ce n'est pas la même chose que l'apprendre par cœur, le prof nous explique qu'il peut y avoir plusieurs sens qui se mélangent. Les mots portent des idées, des sentiments qui sont plus forts quand ils sont chantés : la révolte, la misère ou l'amour, ça vous rentre dans le cœur et pas besoin de dictionnaire ! On apprend à entendre, derrière les mots, des choses aussi invisibles que le vent qui souffle. Je ne sais pas toujours exactement de quoi parlent les poètes, mais je peux sentir en moi la misère, la colère qu'ils racontent. Renaud, Brassens ou Dylan m'ont toujours consolé, c'est peut-être pour ça que je chante les verbes, les chansons sont les seuls textes que j'ai retenus dans ma vie sans que ça me coûte trop.

Le groupe d'élèves est soudé, même si on se rassemble plutôt en fonction de l'âge et de nos parcours et qu'il y a plein d'histoires différentes. On n'est pas si nombreux à profiter d'un an de formation à temps complet. Les élèves viennent souvent quelques mois, certains changent de classe en cours d'année ou vont se former ailleurs. Deux ou trois décrochent un boulot ou déménagent. Il y a une dame espagnole qui parle très bien français mais ne peut pas lire ni écrire. Ça fait des années qu'elle vit en France et elle s'est décidée à venir deux jours par semaine. Pareil que le groupe des Slovaques qui parlent assez bien français mais veulent s'améliorer dans l'espoir de trouver plus facilement de l'embauche. Ils savent lire et écrire leur langue, mais le travail manque dans leur pays... Une mariée russe qui s'étonne de rencontrer des illettrés français. En Russie ça n'existe pas, répète-t-elle. Ça me met en rage, parce qu'elle vient de nous raconter qu'elle a fui son pays pour se marier ici, en France, et que dans sa région la police embarque facilement les gens. Elle nous baratine tout ça et aussi sec elle se permet de critiquer le pays des illettrés ! Elle veut en faire quoi ? Nous effacer d'un coup de gomme ? Françoise me calme en m'expliquant qu'il y a au moins autant d'ignorance en Russie, mais que là-bas, ces choses ne se disent pas. La Russe ne réplique rien à cette affirmation. Soit elle n'a pas compris, soit elle ne veut pas contredire un prof, même si Françoise est plus jeune qu'elle.

Je me retrouve la plupart du temps avec Christophe et Jean-René. Christophe vient à plein temps lui aussi. Jean-René maîtrise mieux l'écrit que nous, ça fait un moment qu'il a commencé son apprentissage. Son parcours ressemble au mien, le travail à l'abattage des volailles, l'ignorance qu'il faut cacher jusqu'à ce que son épaule le lâche. Il a attendu de venir à Cloé pour avouer son illettrisme à ses enfants déjà adultes. C'est un entêté, le genre tenace qui ne lâche jamais. Christophe, lui, a fréquenté le lycée, il a même été bon élève. Il a su la grammaire, les conjugaisons, l'histoire et la géo mais après son accident de moto et son traumatisme crânien tout s'est envolé, ses connaissances et son savoir avec ! Du jour au lendemain, il doit réapprendre à lire.

En classe, j'aime bien expliquer ce que j'ai compris, surtout aux étrangères qui ont du mal avec les conjugaisons. Je retrouve mon rôle de protecteur avec ces femmes timides qui étouffent des gloussements derrière leurs doigts. Elles sont tellement plus démunies que moi, la grande gueule qui fait le pitre de la classe ! Ici, l'ambiance est joyeuse même si on travaille dur. Il y a des moments de franche rigolade, mais ce n'est jamais de la moquerie ou du jugement. Espagnols, Slovaques, Bretons, même la Russe qui finit par se déridier, le rire nous prend tous chacun son tour et n'importe quand, pour un mot mal prononcé ou

mal compris. Je suis le roi des hors-sujet, comme dit Erwan. Je m'emballer souvent trop vite, quitte à réfléchir après, longtemps après avoir entendu la question. Je crois que c'est le soulagement de ne plus avoir à surveiller chaque parole, du coup je sors ce qui me vient, vrai, faux ou à côté de la plaque, surtout quand Françoise fait cours parce qu'elle adore mes bourdes. Cette liberté me grise (grise, du verbe griser, 1^{er} groupe). Ces rires lavent tous les autres, les ricanements des moqueurs, leur mépris. À Cloé je ne suis plus l'idiot de service ! Je peux aider les autres, croire en moi, faire des projets. Et j'avance vite.

On nous propose d'inventer un sketch à deux, en *binôme*, et de l'imprimer. On sait à peu près se servir d'un ordinateur, le bouton de correction orthographique, ouvrir un texte, taper, enregistrer, éditer. Je me suis habitué à l'écran, je peux cliquer sans croire que ça va m'exploser au nez. Avec Christophe, on se décide pour un dialogue de cow-boys. Ça me rappelle ces jeux que j'inventais à Ar Brug, les aventures du Cavalier Blanc. Sauf que mon binôme n'a rien d'une belle fille à sauver, et quand on se partage les rôles je choisis d'être John Wayne. Le dialogue est tapé à l'ordinateur et imprimé, deux pages entièrement imaginées par nous ! La fierté m'étourdit ! Mon premier texte est là, sous mes yeux ! Je ne sais pas si Christophe ressent la même chose, lui qui a de l'expérience même s'il ne s'en souvient plus. Il a écrit un tas de lettres, inventé des rédactions à l'école et rempli des feuilles d'examen. Pour moi c'est aussi nouveau qu'apprendre à marcher. Ce sont mes premiers pas en écriture ! Et même si tout reste à faire, je sens déjà que j'ai changé en profondeur.

Ces exercices, ces poèmes que j'invente, que je sors de moi me poussent à travailler dur, jour et nuit. Il y a de la magie dans ma tête et ça me porte ! Lire est magique : comprendre et parler et jouer avec les mots, il faut que j'en engrange le maximum pour plus tard, tant que je peux. Une année c'est tellement court, le temps va me manquer, il y a trop de règles, trop de conjugaisons, les accords singulier-pluriel, les verbes, les noms, la négation, l'histoire et la grammaire ! À mesure que j'apprends des choses je me rends compte que même si je travaille sans dormir ou manger, jamais je n'aurai fini à la fin du stage. Je récite, je révise, je fais des exercices, je pose un million de questions. C'est pas possible, jamais je n'aurai assez de mémoire pour avaler tout ça ! Savoir bien lire demande des années de pratique, surtout quand on apprend tard, Erwan nous l'a expliqué. Il nous a dit qu'on ne devait pas se décourager, parfois on progresse d'un coup, parfois non, chacun va à son rythme et il faut du temps. Le vrai défi ce n'est pas juste d'aller vite, mais de tenir la distance ! Ça je peux le faire. Jour après jour, et le week-end compris, je travaille ma lecture, je fais des lignes d'écriture, mes lettres se redressent, mes majuscules se gonflent comme des ballons et en m'appliquant mon trait devient beaucoup

plus net, très loin des gribouillis d'autrefois. À présent, je mets des points de conclusion et je commence avec des majuscules. Il m'arrive même de glisser une virgule. Les profs sont passionnés et on peut sentir leur envie de nous voir progresser. Moi qui avais l'habitude qu'on me tourne le dos, je prends leurs encouragements en plein cœur, de la confiance à l'état pur. Quand la fatigue m'alourdit la tête je puise là mon courage. J'apprends, et c'est juste le début. Magique !

À la maison je ne relâche pas mes efforts. Cathy m'écrit des phrases remplies de fautes pour que je m'entraîne à les repérer. Ensuite on corrige ensemble. Et puis on recommence, une dictée chaque jour. Ma petite femme se donne beaucoup de mal avec moi. Quand elle ne suit pas mes progrès, il y a Sean qui réclame ses bras, et le petit dans son ventre, sans compter les clients qu'elle aide pendant la journée. L'accouchement est prévu au début de l'année 2003. Jamais elle ne se plaint du travail supplémentaire que je lui donne. Elle sait trop bien ce que Cloé représente pour moi. Aux gens qui remarquent son courage elle dit simplement : « Quand on aime quelqu'un on l'aide, sinon ce n'est pas de l'amour. »

Le soir, vers onze heures, je pars travailler dans les toilettes-bureau. Cathy va se coucher seule pour être en forme le lendemain. Je déchiffre une BD, je refais des exercices, j'essaie de conjuguer les verbes au présent, au passé composé, à l'imparfait, et au futur. Pas le futur antérieur, c'est trop dur, le passé simple non plus, j'oublie.

Quelquefois, au moment de dormir je me vois comme une éponge, gonflé de mots et de savoir, buvant tout ce qu'on me donne pour en faire ma force.

« Salut, je m'appelle Stéphanie, je suis fille au pair et je voudrais... »

La suite je n'y prête pas attention, stoppé net par ce que vient de dire la petite nouvelle du groupe. *Fille au pair* ? Est-ce qu'elle est en train de parler de ses seins devant tout le monde ? En plus elle n'en a pas de si gros que ça... Je manque m'étouffer sur ma chaise, mais je ravale ma remarque. Autour de moi personne n'a l'air choqué, il n'est pas difficile de deviner que je risque un méga hors-sujet et je ne suis pas certain d'avoir envie de me faire charrier à ce point !

Quand Cathy rentre de son travail je n'ai pas eu besoin de réviser, mon cerveau a flashé l'expression sans aucune difficulté !

— Une nouvelle a raconté qu'elle était « fille au pair ». Tu sais ce que c'est ?

— Évidemment ! J'en étais une, à Paris, avant d'avoir mon studio quand je vivais chez mes patrons...

— Toi !

— Gégé, les filles au pair sont un peu comme des nounous à

domicile. Elles gardent les enfants, font du ménage et la cuisine, quelques heures contre un logement dans les familles. C'est surtout un boulot d'étudiantes... Tu pensais à quoi ?

Elle me regarde en rigolant à moitié parce qu'elle sait très bien comment je fonctionne, depuis le temps qu'on se connaît.

— J'ai cru qu'elle parlait de sa paire de seins ! Tu imagines si j'avais sorti ma question devant tout le monde !

— Au moins tu as retenu « une paire » !

En classe on a parlé des homonymes. *Maire, mer, mère*. Ce n'est pas la même chose qu'un synonyme (Tiens donc !). *Paire, père, pair*, encore trois. On a aussi étudié les opposés, le mot *concret* par exemple est le contraire *d'abstrait* et signifie « ce qui ne se voit pas mais qui s' imagine ». *Concret* m'a poursuivi des années sans que j'ose jamais demander d'explication, depuis que je l'ai entendu la première fois à la boulangerie Cosquer. C'est seulement en apprenant son contraire que je le comprends enfin.

Un peu avant d'arriver à la maison il y a une pancarte que je ne voulais jamais regarder, elle me filait des crampes parce que je ne savais pas la lire. *Corvéou*. À présent que le mot a perdu son étrangeté, je peux le crier si j'en ai envie. *Corvéou* ! Rien de plus qu'un nom propre avec sa majuscule !

Depuis que j'ai commencé à lire, tout me saute aux yeux, les panneaux sur les routes, les boîtes et leurs étiquettes, les titres des journaux. Je déchiffre autant que je peux en me posant des colles : « Est-ce que c'est un verbe ? Un nom avec une majuscule ? » Maintenant je peux lire les emballages au supermarché : « sucre roux », « beurre demi-sel ». Le monde des mots est sans limites et il ouvre des millions de petites portes.

J'écris tout le temps, dans mes cahiers, sur des feuilles, sur les murs. Bientôt, ça déborde des toilettes-bureau, alors je passe à la cuisine et au salon. Ce n'est pas grave car je compte bien refaire l'intérieur de la maison, mais en attendant le lambris, les cloisons se recouvrent d'inscriptions au marqueur, de colonnes de verbes conjugués et de définitions ou d'adjectifs qui qualifient le nom, de négatifs *ne, ne pas, ne plus...* À Cloé, encouragé par Françoise et Erwan, je compose mes deux premiers poèmes, des choses qui me trottaient dans la tête depuis des années sans que j'arrive à les exprimer. « Le sommet le plus haut » ne raconte pas seulement le métier de couvreur, il parle d'un homme accroupi sur un toit qui ne sait ni lire ni écrire. Je me rappelle ce besoin de m'encoquiller comme un fœtus quand j'avais le sentiment d'être attaqué, jugé ou mal compris. Mon poème parle de ça. *Fœtus* est un mot tout neuf, je viens de l'apprendre. Curieusement, il me paraît facile à retenir à cause du « e » blotti contre le « o ». *Fœtus*. Le bébé à venir dans le ventre de

Cathy en est un. Et moi, Gégé, j'étais un peu pareil, ignorant des mots, accroché à mon toit et enroulé sur moi-même pour donner moins de prise au jugement des hommes.

Dans cet élan, j'écris un poème pour Sean :

Mon Enfance

*Tu es né un lundi
Un lundi pas comme les autres
Le jour qu'on attendait avec impatience
Le jour de ta naissance
Le jour de ton premier cri
Larme à l'œil en te voyant arriver ce 18 juin,
à 10 heures 20 du soir, en cette année 2001.*

*Le moment de bonheur,
Que tu nous as fait partager, en grandissant
De ton premier sourire à ton premier mois,
et ton premier pas.
La première année d'enfance heureuse,
sous le regard attendri de tes parents émerveillés,
de l'enfant que l'on a mis au monde
Un enfant qui dit déjà « maman », « papa » en trottant
dans la maison, à quinze mois passés.
C'est la fatigue du soir qui fait savoir à bébé
qu'il est temps d'aller se coucher.*

Papounet

Bisous à mon petit Sean

Vendredi 27 septembre 2001

La poésie ce n'est pas juste une addition de jolis mots, ça ouvre sur des pensées qui viennent les unes sur les autres. La parole aussi. Erwan et Françoise nous apprennent à défendre nos idées, débattre, comme ils disent. On débat en petits groupes sur les chansons de Reggiani ou d'un autre. La liberté comme une perle rare... L'image s'imprime dans ma tête, je connaissais la chanson mais maintenant chaque mot se charge d'un sens familier. Il y a des moments où je me demande si les aventuriers ont le même éblouissement que moi quand ils découvrent des nouveaux mondes.

Brian, notre deuxième fils, naît au mois de janvier, en plein milieu

de ce tourbillon. Cathy est fatiguée. Elle a eu une césarienne, sa deuxième... Nous ne savons pas encore ce qui nous attend avec lui, pour l'instant nous sommes simplement heureux d'avoir un autre enfant. Dès son retour de la clinique, en plus de Sean et du bébé, Cathy m'encourage à travailler sans jamais se plaindre. La femme qui m'accompagne...

Les mois passent et je continue de changer, comme si je laissais ma vieille peau, la peau de l'idiot de service. Je sors de l'ignorance. J'apprends à une vitesse phénoménale, c'est en tout cas l'impression que ça donne. Ça file tellement que je n'ai plus l'occasion de regarder mes pieds, j'avance et rien ne peut m'arrêter. Je découvre que je ne suis pas aussi bête que ce que l'on m'avait dit. Cette impression est aussi effarante que de voir disparaître une chose que l'on a toujours crue vraie. Ma bêtise, je la croyais aussi sûre et haute qu'un mur ou un géant coiffé d'une couronne d'âne. D'un coup il n'y a plus rien !

Vers la fin de l'année, une radio locale recherche des volontaires pour témoigner de l'illettrisme. Je m'y rends avec Christophe et Jean-René, le trio gagnant. L'expérience me marque profondément. Si nos vies sont différentes, on partage la même souffrance, cet empêchement qui nous ligote au silence et au secret. Au micro, invisible, je peux enfin avouer ce que j'ai caché toute ma vie. Voilà que les mots m'appartiennent un peu mieux. Maintenant que je les connais, je peux m'en servir et je deviens capable de m'exprimer ! Parler n'est plus une honte mais un combat. Le contraire de ce que j'ai connu toute ma vie ! Contraire, opposé. Peur abstraite, parole concrète ! L'expérience est phénoménale.

D'ici quelques mois, avec l'aide d'Erwan, Jean-René montera Addeski, une association de lutte contre l'illettrisme. En breton, *addeski* veut dire « réapprendre » et « se ré-instruire ». Il m'a proposé d'être son vice-président la première année. Un vice-président utile pour témoigner, parce que le reste ce n'est pas ma partie et ça ne le sera jamais. Je peux au moins encourager ceux qui redoutent de faire le premier pas. Un pas qui change tout...

Parfois il m'arrive de sentir le regret m'étouffer. Si je suis capable d'apprendre aujourd'hui, pourquoi je ne pouvais pas le faire avant ? Qu'est-ce qui clochait, chez moi ? Pourquoi personne ne m'a tendu la main, personne n'a voulu m'expliquer simplement les choses ? L'histoire du « m » devant un « b » ou un « p », la façon de chercher le verbe dans la phrase, même les conjugaisons, j'aurais pu les connaître si on m'avait expliqué, puisque j'en suis capable avec mon cerveau d'homme juste un peu plus rouillé... Si j'avais rencontré quelqu'un comme Erwan, ça aurait tout changé ! Ma vie entière ! Heureusement,

je bosse trop dur et je n'ai pas le temps d'être en colère.

Avant de terminer mon année d'apprentissage, on a décidé que je passerais le CFG, une sorte de diplôme. Certificat de formation générale, dit le sigle. Mon niveau n'est pas bon, je le sais, et je sais aussi que le chemin risque d'être long avant que je puisse vraiment me débrouiller, mais ce que j'ai réussi personne ne me le volera !

Le jour de l'examen, je suis entouré de gamins, des ados qui n'ont pas eu à galérer toute leur vie pour piger le b.a.-ba comme dirait Erwan. Ils ont grandi avec l'alphabet, pas moi. Le CFG est composé de seulement deux épreuves, une orale et une écrite, mais à l'écrit si je dois réfléchir au sujet imposé, répondre mot à mot et surveiller mon orthographe, j'y serai encore à Noël ! Alors je prends mon courage à deux mains et je demande à l'examineur de me dispenser de l'épreuve écrite et de me faire passer l'oral en me laissant choisir mon sujet, rien que ça ! J'en ai un tout prêt que je répète dans ma tête depuis longtemps. Le gars me regarde comme si j'étais tombé de la lune pendant la dernière averse. J'ai juste le temps de lui expliquer que je viens de passer un an à Cloé pour apprendre à écrire, et que c'est ça mon sujet, la vie d'un illettré qui bascule en apprenant à lire.

L'examineur accepte et à la fin de la journée je repars avec mon diplôme.

Les mots écrits au feutre sont restés des années sur les murs. Avec le temps, ils ont recouvert les cloisons de la maison. Aujourd'hui, même si on grattait les revêtements, on ne trouverait plus rien puisque j'ai abattu la plupart des anciens murs pour en monter de nouveaux. Dans la chambre, « Garde le sourire », inscrit au marqueur rouge, a été recouvert de lambris vert. Quand je regrette de ne plus voir le vieux plafond, il me suffit de me rappeler les lettres et je les vois flotter dans ma mémoire. Garde le sourire. Cathy me connaît si bien !

En me couchant tard dans la nuit, après avoir révisé jusqu'à en avoir la tête bourdonnante comme un essaim d'abeilles, il me suffisait de lever les yeux ou juste de les savoir là, dans le noir, pour sentir mon cœur se gonfler de courage. Il m'arrive encore de m'endormir avec le souvenir des mots rouges. Même effacés, ils veillent sur moi.

Garde le sourire.

REPARTIR

Avec Cathy on a un rituel. Chaque fois qu'il nous arrive un bonheur on fait une petite danse silencieuse au milieu du salon. On se passe de musique et de témoins. Ce moment est à nous, une manière de célébrer notre plaisir.

On a dansé silencieusement en signant l'achat de la maison. Et le jour où on a acheté un écran plat. Et la voiture. On a dansé pour la naissance de Sean et celle de Brian. Ce soir on danse pour le bonheur d'être ensemble et ce qui reste à venir. L'année chez Cloé est finie, je me sens bizarre, un peu vide. Si je me laisse glisser ça pourrait bien m'avaler, moi et mon ignorance... Je ne veux pas penser aux obstacles qui m'attendent alors je danse avec ma femme. Et puis Cathy est tellement fière de moi ! Pas question de me laisser manger par la peur. Même si je dois repartir de zéro je trouverai un nouveau métier. Cloé a changé quelque chose en moi. En plus de me sortir de mon ignorance, ça m'a permis de prendre confiance et de m'intéresser au monde. Maintenant que j'ai le b.a.-ba, il y a tout le reste à apprendre !

Je ne sais pas encore lire. Je peux déchiffrer dans le calme, poser des questions et réfléchir. Il suffit que je prenne mon temps devant un cahier ou un livre ou devant le mur couvert de mots. Mais personne ne va me payer pour ça !

L'ANPE m'envoie à l'IBEP qui ne tarde pas à me diriger vers un autre centre de formation, Médiasources. Avant de m'y rendre, je vais tenter de réaliser un vieux rêve parce que je n'aurai peut-être plus jamais une occasion pareille... Je n'ai pas encore bien évalué mes forces, mais je suis prêt à prendre le risque.

Il y a quinze ans, à l'armée, un soir que j'étais de surveillance en haut du mirador, j'ai remarqué un soldat et son chien-loup qui patrouillaient au pied du mur d'enceinte. De loin, j'ai eu l'impression de voir un seul corps, la bête glissant au même pas que l'homme. Le soldat n'avait pas besoin de commander, le chien comprenait tout, ça se sentait à deux cents mètres de distance. Ils se passaient de langage, s'accordaient en silence et en les voyant avancer, on aurait dit une danse. Cette nuit-là j'ai dû les épier des heures, fasciné par la tranquillité du soldat et l'obéissance de l'animal. Au matin je me suis

renseigné pour savoir de quel genre de gardien il s'agissait. On m'a dit : « Maître chien. »

Le souvenir me revient alors que je cherche une direction. Je crois qu'au fond de moi, j'ai toujours voulu faire ce genre de travail. J'aime les bêtes. Cruz est mon compagnon depuis treize ans et il n'y a pas un jour qui passe sans que je sois heureux de l'avoir. Travailler avec un chien ce serait le rêve. Et puis un agent de sécurité ne passe pas son temps accroupi sur un toit et la marche n'est pas mauvaise pour les articulations du genou !

Avec l'accord de l'IBEP, je m'inscris pour le concours d'entrée de la formation. On m'a prévenu qu'il y aurait un examen à passer, mais je veux tenter le coup. Une fois arrivé dans la salle pleine de candidats je commence à douter. Il n'y a que des hommes qui ont l'air sûrs d'eux, des jeunes baraqués et d'autres plus vieux, à peu près de mon âge qui transpirent l'autorité, sûrement des anciens videurs ou des gars habitués à commander. Le stress monte et me donne des palpitations. Le pire c'est que je me suis coincé moi-même et cette fois, pas question de négocier un examen à ma convenance, il va falloir écrire !

Le questionnaire tient sur deux pages. Il y a des conjugaisons et des mots à expliquer. Une phrase me saute aux yeux que je déchiffre lentement. « Jeanne a une toilette pimpante ». On est censés expliquer ça ? *Pimpant* ? Je peux tout juste remarquer le « m » avant le « p », normal, mais c'est pas ça qu'on demande. Jeanne est pimpante. C'est son métier ? *Tu fais quoi, toi ? Je fais pimpant, c'est comme pompier mais en moins bien.*

Je cherche de l'aide autour de moi. Rien que des têtes baissées, des mains qui écrivent et l'examineur aux sourcils froncés, pas le genre à te servir des encouragements. Je ne peux rien lui demander. On nous a prévenus. Il y a des rapports à faire quand on est agent de sécurité. Si ça se trouve ils exigent même de connaître le passé simple et moi je peux juste réciter le passé composé. Et encore, pas pour tous les verbes. *Hier, j'ai été chez Jeanne en toilette de pompier.* Ça ne marchera jamais. Je croyais quoi ? Le vieux sentiment d'impuissance est revenu me tordre les tripes comme s'il n'attendait que ça depuis un an, tapi dans un coin.

Fou de rage contre moi, je me lève de la table et sans regarder personne, le questionnaire serré dans le poing je quitte la salle en courant. *Pimpant*. Il a suffi d'un mot, un seul. J'ai buté dessus et c'est fini. Je n'en parlerai pas, je n'y penserai même plus. Mais je jure que ce sera le dernier de mes rêves que je foutrai à la poubelle !

À Médiasources, le nouveau centre chargé de m'orienter, on me donne un tas de questionnaires de façon à déterminer ma future profession. Personnellement, je n'ai aucune idée. Quelque chose qui

aille avec mon niveau, mes genoux déglingués et mon envie de bosser. Je retrouve une ambiance qui me rassure, des groupes de gens appliqués et des tables d'école, sauf que là il ne s'agit plus d'apprendre à lire mais de trouver un nouveau boulot. Les candidats passent quantité de bilans de compétence et il y a énormément de trucs à lire. Évidemment, je suis le moins qualifié du groupe. J'arrive quand même à maîtriser les fiches-métiers et quand ça va trop vite je demande l'aide de mon binôme, une fille qui espère se reconvertir en hôtesse de l'air. Moi je ne sais pas trop. Je reprendrais bien la boulangerie mais à trente-six ans je suis trop vieux pour redevenir apprenti, et il n'y a aucune formation qui convienne vraiment. Le secteur du bâtiment est à oublier, trop dur pour ma condition physique. La jardinerie paysagiste m'intéresse. Et la soudure aussi. Puisque je ne sais pas me décider on me propose de faire des stages. Le premier, chez un paysagiste, suffit à me décourager ; quand tu as le genou en miettes mieux vaut éviter le débroussailleur ou la tondeuse, sauf si c'est pour tondre un terrain de foot. Je dois trouver un travail moins physique sans quoi je ne tiendrai jamais jusqu'à la retraite. Médiasources m'envoie à l'AFPI parce qu'ils proposent des formations soudeur en quatre mois.

Quatre mois pour apprendre les bases d'un métier c'est très peu, surtout avec un type qui doute facilement de lui. Cette fois, pourtant, j'ai décidé de m'accrocher. Pas question de me laisser impressionner. En plus des cours de théorie, on nous demande de faire des stages en entreprise. J'en trouve deux, le premier chez M, l'autre chez Oxymax.

Le boulot me plaît vraiment malgré le nombre des procédures à retenir et la variété des machines à souder. L'AFPI nous forme à passer deux licences, la soudure à l'arc et le semi-automatique. Pour la première, il suffit d'un masque et d'une baguette à électrodes qui met le métal en fusion. Le semi-automatique est une machine plus encombrante et forcément plus rapide. Souder ne demande pas de grandes connaissances, mais de la précision. Il y a des règles à lire, qu'il faut scrupuleusement respecter parce que le matériel peut toujours péter à la figure d'un maladroit. Je sais qu'en prenant mon temps je peux y arriver ! Je m'applique à faire exactement ce qu'on me demande et pendant quatre mois je travaille dur. Si je veux réapprendre un métier, il faut y aller à fond, sans me soucier des difficultés ni douter de moi.

À la fin de la formation, j'obtiens mes deux licences.

Je retourne chez M, où j'ai fait un mois de stage, au début de la formation. Ils veulent bien me prendre à l'essai mais comme il n'y a pas de poste libre à la soudure, on me met au montage hydraulique des tracteurs.

Je n'ai jamais été formé à ce travail. Quand j'essaie de prévenir que ça risque d'être compliqué, le chef d'équipe me répond qu'il n'y a pas besoin de soudeur et que c'est le montage ou rien et qu'il faudra que je me débrouille sur le tas... Cela fait un an et demi que je suis suivi, conseillé, soutenu et voilà que d'un coup je replonge dans le monde de l'entreprise où tout est pressé, à croire qu'il faut boucler le tour du monde dans la journée ! Les nouveaux n'ont pas leur mot à dire, surtout pas d'explication qui passerait pour de la mauvaise volonté. J'ai tellement peur de ne pas trouver d'autre emploi que j'accepte la place. Après tout, si on m'explique...

Neuf jours ! J'ai tenu neuf jours avant d'être viré sous prétexte que je ne suis pas assez polyvalent ! Voilà ce que m'explique le patron calé dans son fauteuil. Je suis furieux. Je ne connais rien du montage hydraulique et il aurait fallu que je devienne pro en une semaine ? Et pour ce qui est du métier de soudeur, j'aurais aussi bien pu rester couché vu que je n'ai rien soudé, même pas le fil à couper le beurre ! Je me demande ce qu'il serait capable de faire avec son stylo à pointe d'or devant un godet à monter. Cette fois les mots me viennent sans effort.

— Si demain, je vous donne un marteau et une enclume, est-ce que vous saurez vous en servir ?

— Qu'est-ce que ça vient faire là, Louvriot ?

— Ça vient de la logique : on m'a mis au montage hydraulique alors que je suis soudeur et que je ne connais rien au métier. Avant de commencer ici j'avais jamais approché un vérin de ma vie ! À l'AFPI on ne nous a pas appris à étiqueter des godets de tracteurs avec des pinces à rivet ! Alors me faire traiter d'incompétent, ça passe pas, surtout après ce que j'ai trimé pour essayer de bien faire !

Le patron encaisse. Il n'aime pas qu'un ouvrier non qualifié lui fasse remarquer que l'incompétent c'est le gars qui m'a collé monteur hydraulique sans aucune formation. Après ce que je viens de lui balancer il ne risque pas de changer d'avis mais je suis soulagé et même plutôt fier d'avoir dit ce qui me pesait sur le cœur. J'ai peut-être perdu ma place mais je ne me suis pas laissé piétiner !

Trois jours plus tard je trouve une place chez Oxymax, là où j'ai fait mon deuxième stage. Eux au moins, ils cherchent vraiment un ouvrier soudeur. L'expérience chez M m'a rendu méfiant, et je décide de parler tout de suite de mon niveau, au cas où on voudrait me former à de nouvelles techniques. Les machines d'oxycoupage se programment sur un pupitre d'ordinateur et les ouvriers doivent connaître parfaitement les procédures. Si on me donne du temps, je suis certain d'y arriver. Alors je raconte mon parcours, le problème de lecture, j'insiste sur ma volonté de bosser sérieusement pourvu qu'on

me donne ma chance. Contrairement à l'autre mal embouché, le patron d'Oxymax m'écoute. Je le sens touché par mon histoire. Quand je me tais il me dit simplement : « Je te tire mon chapeau, Louvriot. Et je suis certain que toi au moins tu en veux ! »

Avoir dit la vérité me libère. Chaque fois que j'ai cherché à me cacher, tôt ou tard ça a entraîné des mensonges. Oh, bien sûr, ce n'étaient pas toujours de grosses duperies, plutôt des feintes, mais à force on finit pris au piège de ce tas d'arrangements, planqué sous les couches de bobards ! Finalement, les rares fois où j'ai osé avouer la vérité, devant le psy, avec les apprentis couvreurs ou avec Menez, on m'a secouru. En ressortant de chez le patron d'Oxymax, je ne peux pas m'empêcher de me demander ce que ma vie aurait donné si j'avais su parler avant.

Quand il n'y a pas de travail au poste de soudeur, on me met en renfort sur des machines de découpe plasma. L'opérateur chargé de les programmer utilise un petit écran qui commande la machine. Sans les séances d'ordinateur à Cloé j'aurais sûrement paniqué devant ces énormes appareils qui servent à découper le métal. Le plasma est une sorte de dard, un jet gazeux plus brûlant qu'un feu d'enfer, et après avoir chargé les tôles, c'est à l'opérateur de régler l'intensité selon l'épaisseur des plaques. On m'apprend à le faire sous la surveillance d'un ancien. Même si les débuts me demandent beaucoup d'efforts de concentration je me sens de plus en plus à mon aise chez Oxymax. Le patron me fait confiance, le métier me plaît et si on évite de me brailler dessus, je peux même apprendre à être polyvalent surtout que j'aime bien changer de poste, comprendre comment les machines fonctionnent. J'ai pris l'habitude de poser des questions et tout m'intéresse du moment qu'on m'explique clairement les choses. Le gaz ou l'oxygène en fusion ne se manient pas comme un tas d'ardoises. La puissance des machines est impressionnante et me trouver aux commandes d'une machine à découper me donne un sentiment de force.

L'ambiance est bonne chez les ouvriers et je ne cherche plus à me cacher. Quelquefois je sens encore des traces de la vieille peur toujours prête à resurgir. Un jour, devant un ancien que j'admire pour sa compétence et qui me fait un peu penser au Ch'ti, je demande, la gorge serrée :

— Tu dirais quoi si je t'avouais que je viens tout juste d'apprendre à lire et à écrire ?

Le gars a un sourire en coin qui me fait craindre le pire mais son regard est lourd, plein de tristesse.

— Ma femme est boulimique et obèse. Qu'est-ce que toi tu dis de

ça ?

Il ne cherche pas à se moquer, plutôt à échanger un secret contre le mien, donnant donnant, une honte contre une autre. Il me raconte la boulimie, son sentiment d'impuissance, les problèmes de santé, la peur de voir mourir l'autre, leur vie de couple qui ne tourne plus qu'autour de ça... Vivre avec une femme qu'on aime et qu'on ne peut pas montrer, ça le mine. Ça, je peux le comprendre, j'ai passé presque toute ma vie à cacher mon problème. En l'écoutant je me dis que les gens cachent peut-être un tas de souffrances derrière leurs sourires. Le pire c'est le silence.

Je suis rentré en juin au poste de soudeur intérimaire et comme j'ai remplacé un gars à mi-temps tout l'été sur la machine à plasma je suis devenu assez habile pour me débrouiller seul. En septembre, on me propose un poste en CDI. Opérateur Plasma ! En trois mois, avec ce que j'ai appris et un peu de confiance en moi j'ai progressé plus vite que dans toute ma carrière de couvreur.

Travailler sur une machine plasma demande à la fois de l'attention et des muscles. L'opérateur programme la découpe selon l'épaisseur de la pièce qui peut aller jusqu'à 20 millimètres. En soudage c'est de la tôlerie fine mais quand il s'agit de déplacer des charges de cinquante kilos il vaut mieux être robuste.

Mon boulot est varié et me rend pleinement heureux. Le soir, dans mes toilettes-bureau j'apprends à chanter un nouveau verbe : *j'ébavure, tu ébavures, il ébavure...* Quand le jet rentre dans la tôle, la chaleur de la fusion laisse une sorte de trace qui durcit dès que la tôle refroidit. Ébavurer c'est un peu comme passer la raclette sur une pièce de métal. On polit les imperfections. L'ébavurage met à rude épreuve mes épaules, mais je suis costaud et je n'ai pas l'habitude d'épargner ma peine, même si de retour à la maison je ne m'accorde que la pause du dîner avant de repartir dans mes révisions. Je ne décrocherai plus. La fatigue, mon travail chez Oxymax, les enfants qui grandissent, rien ne peut m'éloigner très longtemps de mes cahiers.

Depuis Cloé je n'arrête pas de poser des questions et Cathy continue à m'expliquer un tas de choses. Une fois les enfants couchés, après sa journée de travail à faire le ménage ou à aider les petits vieux de sa clientèle, elle trouve assez d'énergie pour corriger mes dictées. On a toujours été complices et la vie ensemble nous donne une force incroyable. Souvent je me dis que sans elle je n'aurais jamais pu faire tous ces efforts, j'aurais perdu confiance.

J'ai entamé la collection des *J'aime Lire*. Moi j'aime surtout les mots soulignés et leurs explications, bien davantage que l'histoire longue. J'ai encore beaucoup de mal à déchiffrer un texte, je bute sans

arrêt sur des termes compliqués et je dois demander l'aide de Cathy dix ou quinze fois pour arriver au bout d'une seule page ! La quantité de choses que j'ignore encore pourrait me désespérer mais bizarrement c'est le contraire qui se produit, mes lacunes me donnent la rage de continuer. *Lacune* : « manque », « insuffisance ». S'il faut franchir une montagne je la franchirai, si ce sont dix montagnes, alors je passerai les dix ! Je dois juste trouver un moyen de ne pas appeler Cathy cinquante fois par jour... Comme j'ai passé toute ma vie à me débrouiller et que je ne veux plus dépendre de personne, même de ma femme chérie, j'achète mon premier dictionnaire. Je choisis le *Larousse* mini pour débutants parce que les définitions sont claires, bien expliquées. J'étudierai trois ou quatre mots chaque jour, de A jusqu'à Z, sans en sauter un seul. Il y en a pas loin de six mille..

En l'ouvrant j'ai l'impression de partir à l'aventure, comme un marcheur qui s'en va droit devant, au hasard ! Ce dictionnaire me relie encore à Cloé, c'est la preuve que je continue à avancer. Le livre me suit partout, dans une poche ou dans mon sac à dos, à portée de main. Chaque mot est un trésor et m'ouvre de nouvelles possibilités.

Abandonner est long à recopier. *Accéléré* double le « c » pour faire « x ». *Accompagner* aussi, sauf qu'il ne se prononce pas « x ». Il me fait penser à un couple d'amoureux, Cathy et moi, ensemble. *Affluer*. *Les gens affluent*. *Les gens arrivent en masse sur une plage, ils affluent*. Pour le garder en mémoire je flashe l'image d'une foule en mouvement. L'image reste. *Anodin* : sans importance, synonyme *bénin*. *Anonyme* : personne dont on ne connaît pas le nom. Je me rappelle le jour où j'ai demandé à un collègue : « C'est qui cette fille qui s'appelle Anonyme, ta copine ? » et la grosse rigolade qui a suivi ma bourde. Le synonyme d'*anonyme* est *inconnu*, *insignifiant*. Moi aussi, pendant des années, je suis resté insignifiant, planqué derrière ma honte.

Je découvre les mots et aussi des sentiments, des situations que j'ai vécues sans jamais pouvoir les nommer. *Assidu*. Un travail *assidu*, un travail *régulier*. Avant je ne m'intéressais à rien puisque tout était embrouillé. Cloé m'a appris à lire, à regarder les infos, à écouter ce qui se passe autour de moi. Je suis devenu assidu et capable d'entendre les mots du monde, tous ces mots qu'il faut connaître par cœur pour ne plus les laisser s'effacer... *Avide*. Il me va bien, lui. J'ai toujours soif de quelque chose. Je suis avide de six mille mots ! J'ai attendu ça ma vie entière ! *Avide*. À vide. J'ai assez de vide, de quoi remplir pendant des années ! *Azur* m'ébahit, si simple, si bleu ! En le répétant je vois la couleur du ciel et l'image se fixe dans ma mémoire, azur/bleu du ciel, ensemble, à tout jamais.

Parvenu à la fin des A, je m'aperçois que si je ne trouve pas un moyen de me repérer je finirai par tout embrouiller. J'ai commencé avec deux ou trois mots par jour. À force d'habitude, je monte à cinq

ou six, mais dans l'affluence il y a de quoi rendre marteau un clou ! Je décide de marquer ma page avec un gros élastique pour me retrouver tout de suite. Ensuite j'invente un code de façon à trier les mots, ceux que je sais, ceux que je n'arrive pas à retenir, ceux que je peux ignorer (trop compliqués, superflus, inutiles) et ceux que je veux étudier. Les plus compliqués qui me posent problème, je les coche d'une croix, les connus je les stabilote en jaune fluo. Ceux qui restent à étudier je les signale d'un rond barré. Les coriaces sont marqués d'un carré et soulignés. *Pharynx* ou *Phlegmon*. Qui a inventé des noms pareils ? Sûrement pas des ignorants. Le contraire d'un illettré ça donne quoi ? Un sur-lettré qui collectionne des consonnes ? Sans compter les noms étrangers qui sont rentrés dans notre langue un peu comme quand tu rentres chez quelqu'un et que tu t'installas, ou comme un beau-frère ou une jeune mariée dans sa nouvelle belle-famille. *Sandwich*. *Rugby*. *Football*. J'ai du mal à les prononcer à cause de l'orthographe. *Orthographe* justement ! Deux « h » rien que pour lui ! Celui du « p », je veux bien, il siffle comme le « f », c'est la règle, mais pourquoi coller un « h » au « t » ? Et pourquoi pas Ghérardh Louvhiot tant qu'on y est !

Avoir des objectifs m'aide à progresser. En plus des J'aime Lire et des Tintin, je commence la collection Les Tuniques Bleues. Le défi me prend pas loin de deux années mais j'en viens à bout. Chaque soir je me réfugie dans mes toilettes-bureau. Quand elle n'est pas trop épuisée Cathy vient me rejoindre. Ma femme dévore les bouquins depuis toujours, pourtant elle souffre d'une maladie héréditaire des yeux qui la fatigue beaucoup. Son cauchemar serait de devenir aveugle.

J'ai creusé une fenêtre dans le mur, un panneau coulissant qui ouvre sur la salle de bains et permet de se parler quand on prend son bain, un dans le fauteuil, l'autre dans la baignoire. Pendant la journée les enfants viennent me rejoindre et font semblant d'étudier. Est-ce qu'ils imaginent que tous les bureaux ressemblent à nos toilettes ?

Je continue à lire chaque jour, à travailler ma mémoire, je ne veux pas m'arrêter, je sais que si je baisse les bras je pourrai oublier, revenir en arrière. En regardant des séries à la télé comme *Les Cités d'or* ou *La Petite Maison dans la prairie*, j'ai maintenant des points de repère qui m'aident à comprendre des choses qui restaient mystérieuses avant. Quand ça me paraît encore embrouillé, Cathy est là, toujours prête à me donner une explication, à me raconter une histoire.

J'apprends que Renaud a reçu une médaille huguenote, la médaille des protestants. *Protestant*, c'est un genre de type qui proteste ? Moi ça me plaît bien, je me trouve aussi assez protestant dans la vie !

J'apprends que Christophe Colomb a découvert le maïs en Amérique et un tas de plantes inconnues à l'époque en France et qu'après avoir tout dévasté, il a rapporté ces richesses chez lui, le maïs, le cacao, l'avocat. Que deux frères Lumière ont inventé le cinéma – avec un nom pareil ça ne m'étonne pas trop –, que l'eau minérale vient de la roche, que la France a six côtés, que le Mont-Blanc dépasse un peu les 4 800 mètres, mais que la glace fond de plusieurs centimètres chaque année et que ça pourrait bien finir par faire déborder les mers ! Que les Aztèques sacrifiaient des hommes et des femmes pour plaire aux dieux (sympa), que les Indiens d'Amérique ont été massacrés et que les vrais cow-boys étaient des gardiens de vaches et pas seulement des types armés qui attaquent des diligences, que leurs troupeaux couvraient les plaines immenses, pas comme nos champs ici, en Bretagne.

Sean est entré en primaire et je m'exerce à déchiffrer le carnet de correspondance où la maîtresse laisse des petits mots. Je lis aussi ses notes dans les marges des cahiers. Le rouge pour les mauvaises notes, le vert pour les bonnes, comme les feux de signalisation. Rien que ça, une chose aussi banale que suivre la scolarité de mon fils, ça me remplit de fierté. Je n'ai jamais pu le faire avec Steven, mon fils aîné. En dépit de mes efforts et de mes progrès, je commence à m'essouffler, je sens bien que j'ai du mal à progresser. Jean-René me conseille de me faire suivre par un tuteur de son association. Les tuteurs sont des profs bénévoles qui aident les gens avec des difficultés de lecture ou d'écriture. Sauf que moi je préfère me débrouiller seul, avec mon dictionnaire et ma femme. Je peux y arriver seul...

Avec Brian, l'école maternelle ne se passe pas très bien et on se fait du souci. Notre fils parle très peu et articule mal, il déteste aller en classe et se roule par terre au moment de partir pour qu'on ne l'y oblige pas. Il faut supporter ses hurlements même si ça nous déchire le cœur et les oreilles. Cathy me fait remarquer qu'à son âge Sean se débrouillait beaucoup mieux. J'ai du mal avec cette idée, penser que mon fils est malheureux à l'école me retourne l'estomac. Je me sens responsable sans savoir vraiment pourquoi, sûrement les vieux souvenirs qui remuent dans ma mémoire. Je l'imagine la tête baissée, au milieu d'une ronde de gamins moqueurs... Le pédiatre prétend que ce n'est pas grave, qu'il ne faut pas s'inquiéter, qu'il suffit d'attendre que ça passe. Alors on attend mais Brian ne se décide pas à parler et il va avoir cinq ans. Les crises empirent les matins d'école, il a mal au ventre et la maîtresse trouve qu'il se décourage vite, une façon de nous faire comprendre qu'il ne progresse pas. Le pire c'est qu'il a peur de tout, on dirait que le monde n'est pas pour lui. Finalement Cathy décide de changer de pédiatre et le nouveau médecin, une femme extra, l'envoie au CAMSP^{3}, un centre spécialisé où un tas de

professionnels lui font passer une batterie d'examens.

De mon côté, chez Oxymax ça fait quatre ans que tout se passe bien. Je suis devenu expérimenté dans le découpage des métaux et mon travail me plaît toujours autant. Je gagne beaucoup mieux ma vie que sur les toits, en plus du SMIC, il y a les primes, ajoutées au salaire de Cathy, on arrive à se débrouiller.

Le 9 mai 2007, un nouveau chef arrive dans l'entreprise. Je n'ai pas le temps de voir le changement : deux jours après, une tôle de 100 kilos me tombe sur le pied. Heureusement que je porte mes chaussures de sécurité, sans quoi on aurait sorti une purée d'os pilés. Au lieu de ça mon pied présente un creux, comme le cratère d'un volcan pourtant aucun os n'a été brisé. Le docteur me donne huit mois d'arrêt de travail, *parce qu'on ne blague pas avec ça, les pieds supportent le squelette toute notre vie, alors on a intérêt à les ménager si on ne veut pas finir sur les genoux !* Et quand on n'a même plus de genoux, n'en parlons pas !

Quelque chose me dit que je n'en ai pas fini avec les galères. Ce repos obligé me fait réfléchir. Depuis que je suis sorti de Cloé, finalement, je n'ai pas eu le temps de me poser. Il a fallu trouver une formation, du travail, gagner ma vie, courir, faire des travaux à la maison, s'inquiéter pour Brian. Je n'ai pas progressé en lecture, j'ai juste entretenu ce que j'avais appris, les bases et pas tellement plus. Bien sûr, j'ai lu un tas de mots, sauf que j'oublie toujours aussi vite ceux que je n'utilise pas. J'ai plus de facilité à parler, mais je bloque encore dès que je me sens stressé. Et si Jean-René avait raison ? Pourtant je m'entête. Je veux y arriver seul. Et je vais commencer par choisir un autre dictionnaire, le maxi à 20 000 mots ! Il finira bien par me rentrer dans la tête !

Pendant ces mois d'arrêt, je m'occupe davantage des garçons. Cathy travaille beaucoup. Elle part très tôt et rentre tard, avec cinq ou six personnes à visiter chaque jour. Depuis que Brian a passé ses examens au CAMSP, les choses vont un peu mieux. Grâce au travail avec son orthophoniste, il commence à parler un peu, il est plus calme, moins peureux et angoissé, mais il n'aime toujours pas l'école et continue à faire les crises. À l'école, ils ont décidé qu'il redoublerait pour lui laisser le temps. Le temps de quoi ?... « Orthophoniste » sonne presque pareil qu'orthographe. Je ne sais pas comment se passent les séances ni de quoi souffre vraiment mon fils. Le CAMSP parle de troubles de l'apprentissage. Je ne peux pas m'empêcher de penser que j'y suis pour quelque chose...

Je reprends chez Oxymax au mois de janvier 2008. Il faut croire que tout le monde ne partage pas l'avis du médecin à propos des pieds à ménager parce qu'à mon retour j'entends des réflexions sur la durée

de mon congé. Le nouveau chef, que j'ai croisé avant mon accident, a bousculé l'organisation habituelle. L'ambiance a changé, le personnel aussi. Ils ont embauché une fille et vu comment elle est taillée, elle ne risque pas de marner au chargement des pièces ! Du coup elle est affectée à la programmation des pupitres. Les patrons veulent un meilleur rendement. Ils veulent des ouvriers rapides, des hommes machines travaillant sur des robots encore plus rapides. J'ai appris à être polyvalent et je sais m'adapter, je connais bien mon travail, je vais chercher les tôles, je les mets en place, ensuite je lance le programme de découpe selon l'épaisseur de la plaque. Sauf que pour le nouveau chef ça ne va pas assez vite, on perd du temps à être polyvalent. C'est pour cette raison qu'il a embauché une fille, pour éviter de loucher des secondes. À présent on change de poste chaque semaine. Pour l'oxycoupage, je n'ai aucun problème, mais quand j'arrive sur la machine à découper le plasma, ma tâche se limite à porter des charges plus ou moins lourdes. Certaines plaques sont très fines, 3 millimètres, mais elles sont immenses, et si on les soulève facilement, il faut pouvoir les retourner, cela demande pas mal de force. Moi, tant qu'à travailler en équipe, je préférerais un costaud et pas une fille épaisse comme mon doigt, incapable de dévisser une torche, encore moins de soulever vingt kilos !

La nouvelle opératrice n'a pas de muscles, mais elle sait programmer un ordinateur. Pendant ce temps, les gros costauds comme moi courent mettre les tôles en place. On forme un genre de binôme qui n'a rien à voir avec ceux de Cloé ou de Médiasources, ici les rôles ne s'échangent pas : l'opératrice lance la machine et moi je charge et je décharge à une cadence pénible. Le rendement est augmenté, on doit fournir plus et plus vite. Si on obtient le quota demandé on touche une prime, jusqu'à 1 500 euros, sinon on reste au Smic. Et chaque fois qu'on atteint le plafond, le quota augmente légèrement et les cadences avec, forcément, donc ça devient plus dur. Je ne suis pas certain de comprendre toute la logique, parce que plus tu montes un escalier plus tu risques d'arriver en haut et après il ne reste plus qu'à redescendre...

Après avoir été opérateur, à chaque fois qu'on se met sur la découpe de plasma, voilà que j'ai l'impression de redevenir manœuvre. Si encore on me laissait à l'oxycoupage ! Sur ces machines, ce sont les ponts aimantés qui se chargent de faire le travail de force.

Après quelques mois, des douleurs apparaissent, comme si je soulevais le monde sur mes épaules. J'ai peur que le cirque recommence, la douleur qui empire et qui finit par bousiller tes os. J'ai crapahuté dix ans sur les toits et je me suis bousillé, je sais que si je laisse traîner je vais le payer cher. Pourtant, malgré la petite voix

qui me souffle de faire gaffe, je ne veux pas me plaindre, alors je m'accroche, j'ai été habitué à ça. Finalement, en octobre 2008, je me décide à consulter. La douleur est devenue trop forte pour continuer de l'ignorer. Le médecin m'apprend que j'ai une tendinite chronique à chaque épaule. Celle de gauche est sévèrement atteinte, il m'arrête et commence le traitement par infiltrations. Si ça ne marche pas il faudra m'opérer.

Cathy est enceinte de notre troisième enfant, encore un fils ! Ça fait six ans qu'elle attendait que je fasse le pas ! Moi, j'hésitais à cause des problèmes de Brian. Pas elle. Cathy rêve depuis toujours d'avoir une famille nombreuse, une maison et un homme qui l'aime. Rien n'a pu la décourager, ni le travail supplémentaire ni son inquiétude à cause de sa mauvaise vue ni les examens médicaux de Brian qui s'enchaînent. Cette fois, au lieu de s'arrêter trois mois à la naissance du bébé, elle décide de prendre trois ans de congé parental.

On passe l'hiver à courir les médecins : ses visites prénatales, son kiné, le CAMSP pour Brian. Notre fils a passé des tests de vue et d'audition, des tests de concentration, des tests de toutes sortes sans que personne mette un nom ou une explication sur son problème. Il a redoublé son CP et cette année, avec l'aide d'une auxiliaire de vie scolaire, les crises d'angoisse ont diminué.

Moi, on m'a fait deux infiltrations qui restent sans effet.

L'orthophoniste a trouvé de quoi souffrait Brian. Dysphasie. Encore un mot avec un « h ». Celui-ci je m'en serais bien passé. La dysphasie atteint le cerveau, en abîmant une partie qui ne fonctionne pas ou mal. Un dysphasique a besoin de plus de temps que les autres pour comprendre ou étudier. Il n'est pas attardé, seulement plus lent. L'orthophoniste nous montre la région concernée derrière l'oreille de notre fils. Comme s'il avait un trou, une absence dans la tête, à l'arrière du crâne. Je ne peux pas m'empêcher de me frotter l'oreille moi aussi, je me dis que là-dedans, il y a peut-être un vide qui expliquerait bien des choses. Découvrir que Brian est handicapé (c'est le mot de l'orthophoniste) est un choc violent pour Cathy. Elle met trois mois à s'en remettre et à retrouver sa force. Ma femme s'amuse à dire qu'elle est comme une locomotive, jamais fatiguée de marcher. Cette fois pourtant elle doit traverser son chagrin, la colère, le sentiment d'injustice. Brian est un gentil petit bonhomme, sensible et sans méchanceté. Pourquoi est-ce que c'est tombé sur lui ? Quand Brian aura fini son deuxième CP, il ne suivra pas sa scolarité avec les autres élèves. On trouvera une classe spécialisée où il pourra reprendre confiance en lui et s'épanouir. Là-bas, les maîtresses savent exactement comment aider les enfants qui souffrent d'un handicap. Lentement, Cathy retrouve son optimisme. Je crois qu'elle est

finallement soulagée de savoir. Ce qui est le plus effrayant ce sont les choses inexplicuées, *anonymes*. L'angoisse de notre fils, les crises et le mal de ventre portent un nom maintenant.

Moi j'ai des sentiments plus mélangés. Je me sens responsable, bien sûr, et j'ai du mal à faire la part des choses. L'orthophoniste a bien insisté : handicapé ce n'est pas idiot ou fainéant, ça veut juste dire que des circuits ne sont pas exactement en place et que cette différence dans le cerveau rend l'apprentissage laborieux (*laborieux* : « pénible », « difficile »). La mémoire imprime moins bien. La dysphasie agit comme une grande gomme et te fait oublier...

James naît le 17 juin. Cathy a pleuré tout au long de l'accouchement, de douleur ou de fatigue, je ne sais pas trop, j'ai passé les heures à lui caresser le visage, à lui jurer que tout se passera bien, à la consoler. Je crois que ma femme a eu son compte d'émotions pour cette année, elle a besoin de se retrouver à la maison, au milieu de nous. Je suis heureux qu'elle ait décidé de prendre un congé parental. Et finalement, grâce à mon épaule bousillée, je vais pouvoir l'aider.

Je me rends compte d'ailleurs que j'ai besoin d'aide moi aussi. Jean-René avait raison, je dois accepter de travailler avec un tuteur. Cathy va être très occupée avec le bébé et je dois continuer à lire, progresser, surtout si je suis obligé encore une fois de changer de branche à cause de ma tendinite. Accompagné de Jean-René je retourne dans les locaux d'Addeksi passer un bilan qui permettra de savoir où j'en suis. Sept ans ont passé depuis mon apprentissage. Mon niveau n'a pas beaucoup bougé et Sean se débrouille mieux que moi alors qu'il n'a que huit ans.

Ma tutrice, Janie, est une dame à la retraite qui travaillait dans le médical dans un service de radiologie. Elle viendra chez moi deux heures par semaine, chaque samedi. Janie doit aimer soigner les gens parce qu'avec elle le contact est incroyablement facile et je me sens en confiance dès la première séance. Tuteur, même si c'est un travail bénévole, ça demande des compétences, de la patience, de l'écoute et une méthode pour enseigner. Entre nous c'est l'entente parfaite. Je suis devenu un « apprenant » et j'ai l'impression de remettre le moteur en marche. Je n'avais pas mesuré à quel point ça me manquait, comme j'avais besoin d'être stimulé pour retrouver ma motivation. Ma soif d'apprendre est revenue, aussi vive qu'avant. Devant Janie, j'oublie la gêne de me tromper, de réfléchir, de buter sur le sens des mots. Il n'y a pas d'appréhension, pas de gêne, j'oublie mes peurs et la honte qui rôde, toujours prête à *affluer* si on me regarde de travers. À part Cathy, je n'ai pas l'habitude d'être en confiance aussi vite. Je viens de faire sa connaissance et pourtant je suis aussi à l'aise que si on était de vieilles connaissances. L'envie d'apprendre court entre

nous comme si une corde nous reliait et que chacun en tenait un bout, elle pour enseigner, moi pour étudier.

J'ai perdu l'habitude de me concentrer aussi fort et les deux heures sont épuisantes. L'effort n'a rien à voir avec un lancer d'ardoises ou le chargement des tôles, mais je sors vidé de nos séances, aussi fatigué que si j'avais charrié des tonnes d'ignorance ! Janie analyse les mots nouveaux, la façon de les utiliser *judicieusement*. Elle me fait réfléchir sur le sens d'une expression ou m'explique le temps d'une conjugaison, me donne des dictées, invente des grilles à remplir. Entre deux exercices, on rit beaucoup, on parle de nous, et puis on repart dans une nouvelle réflexion, le travail n'attend pas ! Cette femme a la passion des mots. Elle aime entrer dans les détails, raconter le comment des choses et pourquoi on emploie ce nom ou ce verbe. Et moi je peux l'écouter pendant l'éternité. En quelques mois mon écriture devient moins raide, ma mémoire imprime mieux et je réalise que j'ai dû perdre pas mal d'énergie en travaillant dans mon coin. Maintenant que je me sens plus à l'aise, je décide de relire entièrement le dictionnaire, celui des 20 000 mots ! Quand je ne révise pas, je m'occupe à la maison. Cathy est fatiguée, les deux garçons et le bébé demandent beaucoup d'attention et ma femme n'est pas très costaud même si c'est une tête de mule quand elle a décidé quelque chose. J'essaie de l'aider autant que possible. L'état de mon épaule s'est encore dégradé et le médecin fixe l'opération. Un an et demi de souffrances pour rien... J'ai l'impression que je n'en verrai jamais le bout ! En mai 2010, on m'opère de l'épaule droite. Cette fois, heureusement, il n'y a aucune complication et je sors de l'hôpital presque aussi vite que j'y suis entré. La rééducation prendra encore un an. J'en profite pour continuer mes efforts pour apprendre la lecture et l'écriture. En septembre, Brian fait sa rentrée en Cliss, une classe spécialisée pour des gosses qui ont des problèmes d'apprentissage et où les maîtresses sont formées à ce genre de problèmes. Le matin, il ne hurle plus en se tordant de douleur parce qu'il redoute de se retrouver dans une école où il est le mistigri ! Depuis que je l'ai informée de mes difficultés, son orthophoniste pense que je pourrais moi aussi souffrir de dysphasie. En apprenant que je suis peut-être atteint du même handicap, je commence à comprendre pourquoi j'ai eu tellement de mal à retenir quand j'étais enfant. Mais aussi, après, malgré Cloé, malgré tous mes efforts pour retenir ce que j'apprends, mes lectures du dictionnaire, j'ai toujours cette mémoire qui me lâche, et les mots qui se perdent, s'effacent.

On m'envoie chez une orthophoniste de Morlaix qui confirme que je suis dysphasique. Tout ce qui m'a manqué, les mots, la compréhension, ça n'a rien à voir avec l'intelligence, la paresse ou je ne sais pas quel retard d'*attardé* ! C'est à cause de ce trou derrière

l'oreille, l'espace vide...

Pendant quelques mois je travaille sur les sons avec elle, parce qu'elle a repéré des problèmes de prononciation. « La pho-né-ti-que, monsieur Louvriot ! » Elle me fait épeler des mots. Quand les consonnes sont bizarrement agencées, mon oreille a autant de problèmes pour entendre que mes yeux pour lire. Magnifique. Rectiligne. Afin d'améliorer mon niveau, je fais des exercices d'articulation à l'ordinateur qui sonne vrai ou faux à chaque réponse. Je pense à bien poser ma langue sur les sons, le « d » qui vient se loger sous les dents de devant, j'étire les « gn », je roule les « r », j'aspire les « h » et je souffle les « f »... Elle m'apprend quelques signes pour m'aider avec les mains, une sorte de langage que parlent les sourds, mais en simplifié. J'adore ça. Les mains qui bougent et dessinent des lettres ou des paroles en l'air, comme une danse sans musique ou comme si on appuyait les sons avec des gestes. De cette façon, les choses me semblent plus nettes, presque plus claires à entendre et à retenir. Elle me dit toujours « c'est bien » ou « on recommence » quand je me trompe, encore et encore. À force, je sens que je me débarrasse de quelques très vieux blocages. Malheureusement les séances coûtent cher, et même si on est remboursés, on se trouve vite à court, trop pour avancer l'argent mois après mois. Je finis par arrêter.

Le samedi, avec Janie, on continue de se battre pour faire fonctionner ma mémoire, remplir ce petit vide. Je commence à me sentir moins fragile, je retiens plus facilement le sens et l'orthographe. Quand je n'ai pas de devoir, je reprends les cours de Sean. J'ai conscience que l'apprentissage ne sera jamais fini pour moi, jamais.

Le médecin m'a prévenu que je devais faire attention à ne pas forcer en reprenant mon métier d'opérateur. Mes deux épaules sont fragiles, la droite parce qu'elle a été opérée, la gauche parce qu'elle risque de l'être si je ne fais pas gaffe à la tendinite chronique. Chronique, chez le médecin, ça veut dire « un mal qui dure longtemps et ne s'en va pas avec deux cachets d'aspirine ». Il m'envoie prendre conseil auprès d'une dame de la Sécurité sociale qui me parle d'une formation destinée aux travailleurs qui souhaitent se reconverter. C'est le Fongécif. Pour en bénéficier, je dois reprendre mon poste au moins six mois. En avril 2011, je retourne donc chez Oxymax.

Rien n'a changé dans l'entreprise, sauf que pas mal d'anciens sont partis, et il y a de nouvelles filles. Les ouvrières programment et nous autres on se charge du travail physique. Tant qu'on m'affecte aux machines d'oxycoupage ça reste possible. Je viens de passer deux ans de galère, deux ans de douleurs où j'ai continué à apprendre et pourtant les collègues ont l'air de croire que j'ai pris du bon temps à la

maison. Après ce que j'ai enduré, je trouve ça injuste, mais comment me justifier sans me mettre en colère ou bafouiller n'importe quoi ! La tendinite ça ne se voit pas et je suis bien placé pour savoir que les choses invisibles ne comptent pas aux yeux des gens... En mai je demande au patron son accord pour le stage du Fongécif. Il accepte et ne serait sûrement pas mécontent de m'échanger contre un gars en pleine forme. Moi, je ne peux rien promettre. J'espère seulement trouver un travail adapté, sauf que pour l'instant c'est le grand flou, alors je préfère m'inscrire à un stage de remise à niveau au Greta, à la rentrée de septembre. Je n'ai pas envie de me lancer dans un autre métier au hasard et je ne peux pas prendre le risque d'être au chômage...

En attendant, épaulement ou pas, il faut travailler. Quand il manque d'ouvriers disponibles, on m'affecte aux machines plasma et je n'ose pas trop protester, parce que je n'ai pas envie qu'on me prenne pour un flemmard. Je dois y aller doucement si je veux tenir sans me bousiller la santé. Ça me rappelle les derniers mois quand j'étais couvreur. J'ai voulu forcer et j'ai fini avec les genoux fichus. Malgré l'opération qui me pend au nez et la douleur qui s'est réveillée, j'ai du mal à supporter l'image que je renvoie aux autres et je refuse de me plaindre.

Les six mois sont écoulés. Le 12 septembre, je commence ma formation au Greta. On vient d'apprendre que Cathy est enceinte de notre quatrième enfant !

LE FOU DES MOTS

Enfin libres de lire. Ils s'attaquent aux mots.

C'est le titre du *Télégramme de Morlaix* du 11 octobre 2011. Le journal ne parle pas des montagnards armés de leurs piolets qui s'attaquent à la pente, mais d'anciens illettrés qui ont entamé la formation du Greta. Quatre mois de remise à niveau, lecture et écriture. Sur la photo qui occupe la moitié de la Une, on me voit souriant, le pouce levé, montrant mes deux dictionnaires rapiécés au gros scotch marron. Plus de 26 000 mots là-dedans que j'ai lus et relus. C'est ma deuxième interview importante, après la radio avec Christophe et Jean-René.

Ils s'attaquent aux mots. Je n'aurais pas pu dire mieux. Une lutte, c'est vrai, mais une lutte pour revivre après les années passées à se débrouiller à coups d'astuces, de ruses, de diversions. Avant, je me battais pour cacher ma honte, maintenant, je me bats pour avancer chaque jour. Et j'ai le goût d'apprendre ! Au Greta tout s'enchaîne à une cadence folle, comme j'aime. Après m'avoir testé, on m'a trouvé un niveau de CM1. Mon fils de dix ans me dépasse puisqu'il vient de rentrer en CM2. Je me dis que les gamins qui suivent une scolarité ont bien de la chance. J'aurais tellement aimé avoir des années devant moi ! Du temps j'en ai peu, seulement quatre mois pour améliorer mon niveau et avec un peu de chance trouver une nouvelle direction à prendre. L'avantage, c'est que je sais à peu près ce qui m'attend cette fois. En m'accrochant sérieusement, je suis certain de faire des progrès. Il y a Cathy pour m'insuffler du courage et Janie avec qui je travaille chaque semaine. Et puis, il y a la dysphasie, pas une excuse mais une explication. Ça me rassure de savoir que si j'ai eu tellement de mal à retenir, *flasher les mots* comme j'aime dire, c'est à cause de ce petit trou derrière l'oreille, quelque part dans mon cerveau. Il y a dix ans que je suis sorti du tunnel, où j'avancais sans voir, et les mots m'ont appris que tout est possible.

Maintenant je suis de nouveau plongé dans les cours et je peux voir le chemin parcouru, mais aussi ce qui me manque. Beaucoup de choses se sont effacées en neuf ans, heureusement elles reviennent vite, et j'ai l'impression de progresser à toute vitesse.

Au Greta, les profs sont étonnés par ma volonté d'apprendre. Je suis sans doute le moins bon de tous les candidats, mais de loin le plus

tête ! Les autres ont un niveau largement supérieur au mien et cherchent en grande majorité à se reconverter dans le médical, infirmiers surtout.

— Et toi, tu veux faire quoi, Gérard ?

— Apprendre à lire et à écrire.

— Tu ne sais pas encore ?! Tu as quel âge ?

— J'ai appris à trente-cinq ans, mais ça vient doucement. J'en ai quarante-quatre et je n'ai toujours pas le niveau pour me débrouiller complètement.

Ces hommes et ces femmes me fixent avec leurs yeux sortis de la tête, sidérés par mon aplomb. Je les regarde à mon tour sans baisser les yeux, bien décidé à ne pas rougir. Je me rends compte qu'à chaque fois que je balance mon histoire, il faudrait prendre le temps d'expliquer exactement ce que cela fait de ne pas savoir lire ni écrire. Ce n'est pas facile, pas autant que d'avouer « je suis nul en calcul ou nul en vérin hydraulique ». Dans ce cas, il y aura toujours quelqu'un pour répondre « moi aussi, Gégé, j'y connais rien ! » parce que tout le monde a des lacunes, des petites insuffisances. Là, c'est autre chose, une ignorance énorme, tu ne peux pas tourner autour ou la planquer dans un coin, elle bouffe tout, ta vie entière. Et tu as beau savoir que tu n'es pas le seul illettré sur Terre, tu as beau savoir qu'il y en a d'autres, nombreux, qui se cachent, baisent, planquent leur honte et leurs défaillances, tu as beau savoir ça, l'impression d'être incompris te colle à la peau. Ne pas savoir lire, c'est comme appartenir à un autre monde. Tu n'es même pas étranger à ton pays, tu es étranger au monde des autres. Heureusement, quand l'article du *Télégramme* paraît ce sentiment s'efface. On vient me féliciter ou me poser des questions, on me regarde avec bienveillance et même avec du respect, on me propose de l'aide et d'un seul coup je me sens assez à l'aise pour aller au tableau, écrire, demander des explications. Je me moque de me tromper puisque l'essentiel ce ne sont pas ces fautes, mais ce combat que les journalistes ont si bien raconté. Nous sommes tous venus améliorer notre niveau général ou, pour le dire comme le Greta, « notre socle de connaissances et de compétences ». On révise les verbes, les conjugaisons, on travaille sur des articles de journaux, la compréhension des textes, on fait des dictées, des maths et de l'informatique. Les profs nous encouragent. Il y a Céline, la directrice, qui m'aide à composer mon emploi du temps. Gaëlle, la prof de français, ma préférée, Anne la prof de maths et Annie la prof d'informatique. Avec Gaëlle on passe du rire à l'émotion. C'est elle qui me lit l'article du *Télégramme* à sa parution et son enthousiasme me rentre dans le cœur, ça me console des coups durs de ces dernières années.

À la maison, une fois les enfants couchés, on danse en silence,

Quatre mois c'est court et je suis bien décidé à travailler jour et nuit, comme au bon vieux temps de Cloé. Je demande pourtant deux jours de congé, début novembre, parce que j'ai été invité à témoigner avec Jean-René à la première rencontre nationale de la Chaîne des Savoirs, dans l'Indre. La Chaîne des Savoirs est une association d'apprenants et de formateurs qui se battent contre l'illettrisme et témoignent de leur parcours. Ils sont les maillons d'une chaîne et espèrent convaincre les « invisibles » de les rejoindre, ceux qui ne savent ni lire ni écrire et qui cachent, souvent leur vie entière, leur ignorance.

Pendant ce long week-end de novembre, les participants sont venus de toute la France. Chaque groupe représente une région et nous sommes tous invités à parler et à réfléchir sur un tas de sujets, le rôle des ambassadeurs-témoins, les difficultés des apprenants, les moyens à développer. Pour cette première réunion nationale, les organisateurs ont demandé à chaque maillon de présenter son action. Pendant quatre jours les discours et les témoignages s'enchaînent. Pourquoi c'est si dur d'avouer son illettrisme ? Comment apprendre à dire ? Pourquoi tellement de gens se cachent ? Comment redonner confiance ? Et comment se faire entendre des autres, les visibles ? C'est à la fois épuisant et très stimulant. Je m'aperçois que je suis capable de toucher les gens en témoignant, de leur insuffler un peu de ce courage qu'il m'a fallu pour affronter le monde. Un sacré combat !

À mon retour, au Greta, je suis remonté à bloc.

Quelquefois on travaille en groupe, d'autres fois on est autonome, surtout quand il y a trop de différences de niveau. Chacun va à son rythme et les profs donnent des exercices en fonction des besoins. Pour les maths, par exemple, pendant que les autres font un tas d'opérations à parenthèses qui m'échappent complètement, j'ai des additions et des soustractions beaucoup plus simples et des problèmes à résoudre. J'aime bien ça, réfléchir, trouver une solution. Par contre, je laisse tomber le calcul des minutes et des secondes trop compliqué à retenir. Ça me rappelle mes premiers boulots de couvreur, quand je rognais sur le calcul de mon temps de travail pour ne pas être obligé de compter les heures dépassées. Je fais pas mal d'exercices sur l'ordinateur et je me débrouille plutôt bien. Les séances chez l'orthophoniste m'ont donné plus d'assurance devant un écran. Il m'arrive même d'aider les autres, les étrangers qui bataillent avec la langue française et de leur traduire une consigne ou une explication.

Le vendredi 12 décembre, dernier jour de la formation, je sens que j'ai passé un cap. En quatre mois, j'ai fait un bond de deux classes

puisque j'ai presque atteint le niveau sixième. Évidemment, ça ne va pas me donner un nouveau poste et ce n'est pas ça qui va augmenter ma cadence... Le lundi suivant, je retourne chez Oxymax. Cela fait deux mois que le journal est sorti et beaucoup de collègues ont lu *Le Télégramme*. Certains qui ignoraient mes problèmes de lecture viennent me féliciter. D'autres se taisent et n'en pensent pas moins. Je sais que certains comprennent mal qu'on puisse se faire payer une formation « pour rien », juste une remise à niveau de lecture. Une formation doit déboucher sur quelque chose de sérieux, une embauche ou un changement de poste, pas sur un niveau de sixième ! J'ai suivi quatre mois de cours qui me serviront à quoi ? Je n'ai pas de réponse simple. Il faudrait remonter à il y a longtemps, quand j'avais un trou dans la tête et qu'on me prenait pour un âne...

— Gégé, tu as vu que tu viens de bousiller une pièce à 2 500 euros ! Tu l'as fait exprès ou quoi ?

— À ton avis ? J'ai vu mais j'avais prévenu. Je n'ai jamais coupé du 100. Tu voulais que j'invente ? J'ai essayé de faire de mon mieux et ça n'a pas suffi !

Le patron a beau être furieux, je ne suis pas prêt à me laisser engueuler sans donner ma version de l'histoire. On vient de me coller en remplacement d'un ouvrier qui ne travaille plus dans l'entreprise et qui était chargé de couper les grosses pièces. Moi je ne connais pas les procédures et la machine est nouvelle. Résultat, j'ai fait ce que j'ai pu et ça n'a pas marché. Même s'il n'est pas content, le patron ne peut pas venir me reprocher d'être responsable. Je ne me suis pas nommé programmeur de la nouvelle machine tout seul. J'aurais dû être formé ou au moins surveillé le temps d'apprendre à couper correctement.

Pendant mon absence beaucoup d'hommes sont partis ou ont été remplacés, il n'y a plus guère d'anciens.

L'ambiance a changé à moins que ce soit moi qui me sente moins à l'aise. Je sors de chez le patron avec la sale impression d'être devenu moins compétent. On est loin du jour où il me félicitait pour mon courage ! Les jours suivants je travaille sur les machines habituelles et je demande à un collègue de m'expliquer les nouvelles procédures. La prochaine fois qu'on me mettra au poste de découpe je saurai faire, même pour des pièces aussi épaisses que du 100.

Les mois passent. Normalement je ne dois pas me coltiner de tâches trop dures et l'oxycoupage est mieux adapté à mon état de santé. Quand on me demande de retourner aux machines plasma je préviens le chef que je ne tiendrai pas le rythme. Je sais ce qui risque de se passer, c'est déjà arrivé avec mes genoux ! Si je ne veux pas finir en

miettes j'ai intérêt à y aller en douceur, je ne peux plus crapahuter comme avant, même pour faire plaisir au bon Dieu. L'autre ne veut rien entendre, c'est sur les machines plasma qu'il a besoin de moi alors j'y retourne.

En mars 2012, Cathy accouche de notre quatrième enfant, par césarienne, comme les autres. Quand on sort le bébé j'ai un instant de panique.

— Il lui manque quelque chose, non ?

— Monsieur Louviot, ce serait dommage, c'est une petite fille !

— Une fille ! Tu entends ma puce, on a une fille !

Je ne me suis même pas rendu compte que mon visage est trempé de larmes. Ma femme se met à rire, encore assommée par l'anesthésie. Cathy et moi on n'a jamais voulu connaître le sexe de nos bébés pour avoir la surprise. Sauf que là, ce n'est plus une surprise, c'est un coup de massue tellement on n'y était pas préparés. Pas de prénom, pas de robes roses, rien ! Le bébé devait s'appeler Andrew. Mais ce n'est pas possible, Andrew, pour une demoiselle !

Je suis l'infirmière du bloc jusqu'à la salle de toilette où on nettoie le bébé, et je pleure tellement que je manque rentrer dans les murs. Il faut lui trouver un nom, un nom propre avec une majuscule qui ira avec ses yeux bleus et sa bouille toute ronde, le duvet blond sur le crâne. De retour dans la chambre, Cathy finit par trouver.

— Et si on choisissait Stella ?

Stella me va parfaitement. Ça sonne américain et ça signifie « étoile ». Notre fille sera notre petite dernière. Cathy ne peut plus porter d'enfant sans se mettre en danger. Quand je me rends à la mairie, au moment de la déclarer, j'ai une absence, la mémoire aussi vide que si on l'avait secouée par grand vent. Je ne sais plus son prénom, ni le mien ni mon adresse ni qui je suis. J'ai une fille, une petite merveille qui brille aussi fort qu'une étoile !

Deux mois plus tard, Jean-René m'envoie une équipe de tournage de France 3 Brest. Depuis dix ans qu'il l'a fondée avec Erwan, son association est devenue importante. Addeski donne des conférences sur l'illettrisme et suit des dizaines d'apprenants grâce à ses tuteurs. Comme je suis connu pour ma grande gueule et ma bonne humeur, je dois faire un bon témoin...

Je ne sais pas trop ce qui est le plus fort, l'excitation, le stress ou la peur de ne pas savoir m'exprimer, mais, au moins, je suis chez moi, sur mon terrain, puisque l'équipe se déplace à la maison. Ils sont deux, un barbu qui interviewe et une fille à la caméra. Quelques mois plus tôt, pendant les rencontres de la Chaîne du Savoir, certains participants ont enregistré nos interventions et ça ne m'a pas gêné. Ensuite, il y a eu une courte interview pour Addeski, filmée chez moi

aussi, mais je n'ai pas vraiment senti la pression et mon passage a duré trente secondes. Aujourd'hui, je serai seul à témoigner, même si Jean-René est venu accompagner les journalistes. Dans la cuisine, le matériel de France 3 prend toute la place. On m'assoit devant mes cahiers et mes dictionnaires, on allume les lumières (en plein jour) et la maison semble différente, changée. Le barbu qui doit avoir l'habitude d'être face à des types stressés me demande de lui répondre simplement, sans me soucier du reste, comme si on bavardait entre nous. Il pose quelques questions et me laisse le temps de répondre. Je parle pendant une heure. Petit à petit, concentré sur les paroles à trouver, je finis par oublier la cuisine, la lumière, le désordre. Après avoir lu et relu mes deux dictionnaires, je connais les mots pour dire le plus dur. Je ne sais pas si c'est à cause du journaliste qui m'écoute ou mon envie de convaincre, mais je raconte ce combat que personne n'imagine parce que pour comprendre, il faut avoir vécu cette solitude, il faut avoir cru toute sa vie qu'on est différent et complètement seul au monde.

Quand l'interview se termine, je me suis replongé tellement loin dans mes souvenirs, que je dois faire un effort pour revenir dans la cuisine, en face de ces deux visages presque étrangers. Il y a un silence et je remarque les yeux du journaliste barbu, mouillés de larmes. C'est seulement là que je comprends que j'ai réussi à m'expliquer et ça me rend heureux.

En septembre 2012, après les vacances d'août, les douleurs me paralysent l'épaule gauche et le médecin décide de m'arrêter encore une fois et de programmer une opération au printemps suivant.

Pendant les mois qui me séparent de l'opération, j'essaie de soulager Cathy qui est toujours fatiguée après l'accouchement. La quatrième césarienne l'a épuisée, sa vue a encore baissé, sa tension est mauvaise, trop pour conduire alors je lui sers de chauffeur. Elle devra se faire opérer l'an prochain si elle ne veut pas que ça empire encore. Je l'aide dans les tâches quotidiennes, avec les enfants, les garçons surtout parce que Stella reste collée à elle comme une bernique sur un rocher. Dès que sa mère s'éloigne la petite la réclame. Elle a besoin de la toucher, sa main, une mèche de cheveux, un bout de peau, et même fatiguée, Cathy est ravie. Ma femme ne sait pas lever la voix. Son amour reconforte, jamais impatient ou crieur. Quand je vois les enfants après leur mère à réclamer des caresses ou de l'attention, je me demande comment on a pu se débrouiller nous, quand nous étions petits et aussi ignorés que du chiendent.

Au jardin, j'ai construit quatre cabanes sans compter la niche des chiens. Après Cruz, il y a eu Belle, Vagabond et Ros, le labrador. J'ai installé une balançoire et des portiques dans les arbres, des plates-

formes perchées, le Koh Lanta des enfants. Ces cabanes, ces jeux d'escalade qui rappellent les arbres à cordes d'Ar Brug, la maison aux lambris, tout ça je l'ai fabriqué de mes mains pour l'offrir aux enfants. Cathy et moi on a voulu leur donner le goût de vivre qui nous a tant manqué. On a voulu aussi leur montrer que ça vaut le coup de se battre pour construire sa vie. Montrer à Brian que tout est possible, même avec un trou dans la tête. Je ne veux pas qu'il supporte ce que j'ai souffert. James est beaucoup plus décidé, il sait ce qu'il veut et se met en colère quand on lui résiste. Je crois qu'il saura se défendre dans la vie. Sean est le plus sérieux, le plus responsable aussi. Il apprend vite. Il nous a vus travailler beaucoup, ne rechigne jamais à donner un coup de main à la maison. Il m'arrive de lui lancer des petits défis, ma manière de jouer avec lui, mais il en sait au moins autant que moi. Qu'il gagne ou qu'il perde je suis heureux, parce que c'est mon fils et ce qui m'importe ce n'est pas d'être le plus fort mais lui montrer que ce qui compte c'est de se battre ou d'essayer, juste essayer. Quelquefois je rêve de ce que j'aurais pu être sans le handicap. Ce genre d'enfant heureux, curieux et gentil...

J'ai un nouveau tournage avec une réalisatrice qui veut approfondir le sujet de l'illettrisme. Elle vient tourner deux jours. Marianne me plaît tout de suite et j'ai un sentiment de liberté, quelque chose de léger qui sonne dans ma tête quand elle parle de libre expression. Elle veut que j'explique ce que ça fait de l'intérieur, l'intérieur d'un illettré. Expliquer par exemple pourquoi je n'ai pas cherché ce qui me manquait dans les livres, moi qui me trimbale maintenant partout avec mon dico bagué d'un gros élastique et tout déglingué à force de l'ouvrir. Il faut répondre quoi à ça ? Quand tu ignores un mot, tu peux passer trois heures à tourner les pages du dictionnaire, il s'échappe va savoir où, peut-être qu'il ne s'écrit pas comme il sonne, ou pire, tu l'entends mal. Il existe toujours un tas d'excuses qui expliquent que tu n'ouvriras jamais un dictionnaire. J'ai cherché un tas de mots sans les trouver, ça m'arrive encore, des sons impossibles à écrire. Il y a d'autres raisons, bien sûr. Je n'ai pas toujours été curieux, j'avais trop peur. Peur des réactions que je déclencherais en avouant « Je ne comprends pas, tu peux m'expliquer ? ». Vivre dans l'ignorance, incapable d'apprendre, incapable de transmettre... Elle est là, tout au fond, la vraie douleur. Ne pas trouver mes mots et finalement répondre n'importe quoi plutôt que de crever de honte. Ces fois où j'angoissais tellement que je ne savais même plus ce qui sortait de ma bouche, je ne maîtrisais rien...

Mon chemin pour passer de l'illettrisme à l'apprentissage est long. Je ne peux pas utiliser le passé puisque tout continue. J'ai au moins

appris ça des conjugaisons. Avant, dans le passé imparfait, j'avais peur des mots. Raconter ce chemin... Un mélange de honte, d'embarras, de blessures, de ruses, et puis tout changer un jour, s'engager à lire et à écrire comme on va au combat. Je ne sais pas grand-chose des guerres, mais je sais ce que ça fait de repartir chaque matin. Dire ce que je pense sans avoir peur, c'est un peu cela que j'ai l'impression de libérer avec Marianne. C'est ma guerre.

À la fin de l'interview elle me demande ce que j'ai gagné en apprenant à lire. Je réfléchis sérieusement à ma réponse et je n'en trouve pas de plus simple et de plus complète que celle-ci : j'ai gagné de comprendre les mots. Et de parler, tout bêtement.

Quand mon épaule me laisse un peu la paix, je bricole sans forcer, je travaille mon écriture, j'apprends aux grands à tondre la pelouse et à se servir de la débroussailleuse. Je vais au CAMSP avec James. À quatre ans, notre troisième fils commençait à avoir des difficultés à s'exprimer aussi bien que les autres. Cette fois, on n'a pas attendu pour le montrer aux spécialistes, on a bien pensé qu'il avait lui aussi chopé cette fichue dysphasie ! Les examens ont révélé des bouchons dans les oreilles qui l'empêchaient d'entendre correctement et donc de s'exprimer. Malheureusement, les résultats des différents tests confirment ce que nous craignons, James est également dysphasique. Le CAMSP programme des séances avec une orthophoniste et une psychomotricienne et James se met à apprendre le makaton qui ressemble au langage des signes ! Son orthophoniste se sert de dessins très simples qu'elle appelle « picto ». On utilise des pictos pour les emplois du temps, les rendez-vous de la semaine, un agenda ou pour désigner un son, un visage content, une chaise, une table...

J'ai tellement bossé ces dernières années que je n'ai jamais eu le temps de m'occuper de Sean et de Brian. Avec James, même si je continue à étudier, je suis bien plus présent et je me sens capable de l'aider.

TF1 me contacte pour tourner un témoignage dans l'émission Sept à Huit. C'est programmé le même mois que l'opération de mon épaule gauche, en mai. Je suis beaucoup plus impressionné d'aller sur Paris que de passer sur le billard. Je ne crains pas le mal, j'ai déjà enduré pire avec mes genoux. Ce n'est pas la première fois que je raconterai mon histoire, mais là il s'agit de TF1, pas d'une chaîne locale ou d'un public de gens concernés. Heureusement que je peux compter sur Cathy, sans elle j'aurais refusé tout net.

On enregistre le 2 mai et la diffusion sera le dimanche 19 mai, dix jours avant mon hospitalisation. Ce jour-là, je croise ma voisine qui habituellement ne m'adresse pas la parole. Elle me lance d'un air affairé, comme si on était copains comme cochons : « Je cours

regarder, faut pas que je loupe ça ! »

Je sais que beaucoup de gens vont réagir, que certains n'aimeront pas mes paroles, d'autres jugeront que je me trompe, que mes souvenirs sont tordus, faussés. Je ne peux rien changer à ça, juste dire ma vérité et qui je suis. En me regardant parler je suis envahi par un mélange d'émotions violentes. Cathy me tient la main serrée et je sais qu'elle ressent la même chose. Il y a les souvenirs encore tout frais de cette fabuleuse journée, de la joie, de la fierté et de la frustration à cause de certaines coupes. Ils n'ont pas passé les moments où je parle de Brian. N'empêche, je suis heureux de l'avoir fait. Ma famille se vexera peut-être. Au lieu d'entendre des explications qui me libèrent d'un poids que je ne veux plus porter, ils verront des critiques. J'ai toujours détesté déranger, choquer ou médire des gens, sûrement parce que je redoutais qu'on me retourne la pareille mais là, dans l'interview de TF1 quelque chose émerge, un peu de confiance et une forme de réparation.

Les jours suivants, je suis agité, nerveux. Je pensais que ça allait créer une sacrée vague, un tsunami... En allant faire mes courses au Leclerc, deux jours après la diffusion, je me demande si on va me reconnaître, j'imagine qu'il se trouvera bien un illettré qui viendra m'interpeller : « Je t'ai vu à la télé, c'était super, ça me donne vraiment l'envie. Comment tu as fait ? » Il faut croire qu'il n'y a pas d'ignorant au supermarché, pas ce jour-là en tout cas ! Je pousse mon caddie dans les allées, mi-inquiet, mi-impatient, mais il ne se passe rien, les gens me croisent sans me voir et je remplis le caddie aussi normalement que d'habitude, parce que dans la vraie vie rien ne se passe jamais comme on l'imagine.

Quelques jours après la diffusion de *Sept à Huit*, deux hommes se présentent chez Addeski et demandent à apprendre à lire. Jean-René m'appelle pour me le raconter et ça me cause un plaisir phénoménal. La joie que je ressens me fait au moins comprendre une chose. Témoigner, c'est l'aboutissement d'un long travail, le but, comme si on m'avait dit : « Tu as une mission à faire, un message à passer aux gens qui souffrent du même mal que toi, les convaincre qu'ils peuvent aussi réussir puisque toi tu l'as fait. »

L'opération de l'épaule ne dure qu'une journée d'hôpital. Mon bras me fera encore mal longtemps et il ne faut pas que je force avec. Je vais chez le kiné trois fois par semaine. Je vais à la piscine, à Plourin, pour entraîner mes muscles. Je n'aime pas rester sans boulot. Il faut que mon bras guérisse. J'ai envie de retravailler.

IL N'Y A QUE L'AMOUR...

L'an passé les curés se sont enfermés pour discuter et voter leur nouveau pape, vu que l'ancien a claqué sa démission. On peut le comprendre, vu le nombre de problèmes et de guerres dans le monde. À la télé, ils ont parlé de conclave. *Le conclave se réunit*. Cathy m'explique que les évêques se sont enfermés entre eux – en conclave – et qu'ils resteront ensemble tant qu'ils n'auront pas voté pour leur chef. Après le vote, s'ils ne sont pas décidés, ils envoient une fumée noire, manière d'avertir les gens qui se rongent les sangs d'impatience. La fumée blanche prévient qu'ils se sont mis d'accord et que le nouveau pape va bientôt apparaître au balcon de Rome.

Cathy c'est un réservoir à histoires. Chaque fois qu'un mot attire mon attention c'est comme de tirer un fil, au bout il y a toujours des milliers d'explications. Conclave, papes, religions, guerres et même cette légende de Dieu qui aurait créé le monde en six petits jours. Plutôt balaise, je trouve, même avec des pouvoirs divins. Je me demande simplement comment on peut croire sans jamais se poser de questions. Et pourquoi les guerres existent si le but final c'est de s'aimer.

Dans le monde où je vivais avant, le monde des idiots et des illettrés, il y avait au moins un avantage. Je ne savais pas vraiment que le mal existait. Les traites négrières, les massacres, tout ça je l'ignorais et quand je croisais un reste de Grande Guerre, une grenade à goupille ou un pistolet rouillé, ça restait flou, dans un passé enterré depuis longtemps au fond de ces drôles de tranchées. Le mal, pour moi, c'était les gens qui se moquaient, les hommes qui s'emportaient, le manque de tendresse ou d'attention. Enfant, c'était le prof trop sévère qui nous faisait marnier sous la pluie. On pouvait y survivre, même au chapeau de l'âne, ça n'explosait jamais aussi fort qu'une bombe.

En apprenant à lire et en écoutant Cathy, j'ai compris des choses de la grande Histoire. Des choses vraies. Pas celles des films où le héros s'en tire toujours. J'ai appris le débarquement sur les plages de Normandie, les camps où on enfermait des hommes, des femmes et des enfants juste parce qu'ils étaient juifs, le massacre des Indiens au pays des cow-boys. Je découvre que le monde est rude, injuste et ces vérités-là me révoltent. Mais j'apprends aussi qu'on peut se battre si

on veut changer les choses.

Illettré. Voilà un mot difficile à dire, à lire et à écrire. Pour moi, c'est venu d'un handicap, mais on peut être illettré pour un tas de raisons qui ne tiennent pas à ce petit vide derrière l'oreille. Avoir des parents ignorants ou indifférents, rater ses premières classes d'école, être malheureux, incompris, maltraité, avoir peur de ses maîtres, avoir des bouchons dans les oreilles, une mauvaise vue, tant de choses qui te font bifurquer et prendre le mauvais chemin, droit dans le tunnel... On est trois millions comme ça. Ne pas savoir lire ni écrire c'est comme si tu avais un bras en moins, sauf que ça ne se voit pas et l'invisibilité rend les choses plus terribles, une maladie qu'il faut absolument cacher même si c'est pas contagieux. Tu as un crayon dans la main, mais tu ne sais pas t'en servir. Tu as un cahier devant toi, tu ne sais pas le lire. Impossible de nommer sa souffrance, il n'y a pas de mots sauf *âne, attardé, imbécile, idiot !* Et parfois *illettré* ou *analphabète*.

J'ai vécu des années dans l'ignorance. On ne m'a jamais lu quoi que ce soit, on ne m'a jamais raconté d'histoires. J'ai vécu dans un monde à part si bien que j'en ai gardé peu de souvenirs. Difficile de se rappeler quand le vocabulaire manque. Les mots sont comme des repères, des bornes, moi je n'avais rien pour me souvenir. Et ce que je me rappelais, il fallait l'oublier parce que ça me faisait honte, Ar Brug, l'école des fous... J'ai fait abstraction de tout ça, et la grande gomme de la dysphasie s'est occupée du reste.

Les mots ont été un combat permanent dans ma vie. Leur absence et leur apprentissage. *Permanent*, c'est un mot que je n'aurais pas employé avant. Élargir son vocabulaire, élaborer son discours... Ces expressions que j'emploie aujourd'hui, il y a dix ans je ne les connaissais pas. J'ai appris pendant toutes ces années, jusqu'à ce livre qu'on m'a proposé de faire.

Aujourd'hui je ne veux plus me demander « C'est quoi un edelweiss ? Et un échalas ? ». Thierry Demaizière m'a dit qu'on pouvait vivre sans ces mots-là, mais moi je ne veux plus jamais les ignorer ! J'essaie de relativiser mon handicap – c'est un beau mot *relativiser*, mais sans me résigner.

Je n'en veux à personne. Mes parents adoptifs m'ont élevé comme ils ont pu. Ce sont des gens qui ne parlent pas beaucoup, à eux non plus on n'a pas appris. Bien sûr que j'aurais préféré qu'ils me rassurent, mais ils ne savaient sûrement pas comment faire... Le silence fait plus mal que certaines vérités, je crois. Je parle à mes enfants, à Cathy, la femme qui m'accompagne. Avec de la tendresse qui déborde de partout. Ma famille c'est ma force.

Témoigner, ça doit servir aux autres et pas seulement à me raconter. Si je peux expliquer par où je suis passé, je veux aussi parler à ceux qui n'ont pas osé sauter le pas. Leur chuchoter qu'ils ne sont

pas nuls, que moi aussi j'ai eu peur des autres et qu'aujourd'hui encore je garde des traces de méfiance. Ça ne s'efface pas facilement... Qu'enfant je me suis senti un idiot attardé. Qu'il est difficile de sortir de ça, le silence et la honte. Parce que ce que tu apprends enfant, tu le crois toute ta vie.

Longtemps je me suis servi de la chanson pour exprimer mon désarroi. C'était comme peindre sur les murs d'un préau, une mouette, un phare, un sentiment. Écrire sur les murs sans avoir de mots... En racontant mon histoire j'espère que d'autres se diront : « Alors lui aussi. Je ne suis pas seul comme je croyais ? » J'ai entendu beaucoup d'illettrés raconter leur peur ou la honte, toujours ce sentiment de différence, et chaque fois je me suis dit que j'avais eu de la chance, finalement, parce que la vie m'a fait ce cadeau que je puisse apprendre la parole si longtemps refusée.

Témoigner c'est essayer de raconter un chemin. Il y en a des milliers de différents. Des millions, peut-être, autant que les hommes et les femmes qui marchent en se croyant seuls. Et puis, on rencontre des personnes capables d'entendre, des relais. Grâce à elles, on fait le premier pas et tout devient possible. On se découvre de l'endurance et une énergie incroyable. Mon chemin ressemble à une côte plutôt rude qu'il m'a fallu grimper la peur au ventre. Bien sûr on tombe, on se fait mal, parfois on dégringole quelques mètres de pente et on se remet debout ! Croire qu'on peut y arriver, c'est se donner la force d'avancer. Moi j'ai été porté par la joie d'apprendre.

Témoigner c'est l'idée d'arriver au bout, le sommet de la montagne, se demander comment ce sera là-haut. Toute ma vie c'est une question que je me suis posée... Dire à Brian de ne pas avoir peur, parce qu'il n'aura jamais la même histoire que moi, il prendra un autre chemin et si la côte est rude, son enfance restera sa force.

Il y a quelques mois j'ai téléphoné à un maître-chien de Cast. Il a confirmé que pour exercer ce métier il faut maîtriser la lecture et l'écriture. J'ignore si je pourrais réaliser ça mais au moins je ne m'interdis pas de le rêver. Je m'entraîne à écrire, je sais flasher les mots et je peux signer « Lu et approuvé » autant de fois qu'on le voudra. Il ne me reste plus qu'à maîtriser la vieille peur, la panique des moments de doute. Elle ne s'est pas apprivoisée facilement et elle peut revenir n'importe quand, pour une question trop précise : « Comment ça se dit ? Comment ça s'écrit ? »

Bien sûr, il y a des choses que je ne peux toujours pas faire. Signer des chèques. Utiliser une carte bleue, parce que je ne retiens pas mon code. Voyager seul quand le trajet est compliqué. Aller à l'aventure, vers l'inconnu sans aide ou sans repères. Lire un courrier administratif. Je laisse Cathy gérer tout ça. Elle me connaît mieux que moi-même et m'aide à vivre et à me battre. Entre nous peu importe de

savoir qui aide qui, qui marche en avant, qui est le plus fort, le plus patient, l'important c'est notre histoire d'amour. Cathy a affirmé un jour que j'avais un tempérament volcanique (un tempérament de volcan qui tonne vite fait, crache un peu de roche et puis s'apaise). J'ai beau faire, ronchonner ou m'emporter quelquefois, je sais que sans elle je n'aurais pas pu y arriver et bâtir ma vie.

Longtemps je me suis servi de la chanson pour exprimer mon désarroi. C'était comme peindre sur les murs d'un préau, une mouette, un phare, un sentiment. Écrire sans mots sur les murs... Peut-être que c'est simplement ça, finalement, témoigner. Dire qui je suis, moi, Gérard Louvriot.

La première chose que j'ai vue de Virginie c'est son sourire. J'étais venu l'attendre à la gare, l'écrivain qui arrivait pour la semaine d'interview. J'étais un peu nerveux. Comment ça se passait ce genre de choses ? Est-ce qu'on s'entendrait bien ? Est-ce que je saurais expliquer ? Et puis d'un coup là voilà cette femme qui sourit, avec une pêche incroyable. Je ne pensais pas rencontrer quelqu'un d'aussi attentif, émerveillé. D'entrée, ça me met à l'aise. J'ai l'impression qu'on se connaît avant d'avoir commencé, que pour la première fois de ma vie on va m'écouter vraiment, on va prendre du temps, et même si j'ai du mal à y croire je me sens en confiance.

Avec Cathy, ce soir-là, on danse dans le salon, rien que pour nous, pour fêter cette arrivée. C'est une aventure qui commence ce livre...

Il y a eu plusieurs déclics les années passées, des gens qui m'ont donné confiance et des moments clés qui m'ont fait avancer. Le psy, les apprentis qui venaient chaque matin avec des journaux pour me lire l'actualité, Cloé et la formation. Il y a eu Marianne, la réalisatrice qui filme un documentaire sur moi, Renaud, l'éditeur qui me propose de raconter mon histoire, et Virginie qui est venue l'écrire.

Les interviews se feront au gîte, à Corvéou. On sera plus tranquilles, sans les enfants pour déranger. Corvéou c'est un cocon. Une semaine magique, inoubliable. Virginie fait surgir en moi des choses oubliées. Gamin, j'aurais voulu les dire ou les expliquer, mais je savais que personne ne m'aurait entendu. Ça c'est puissant. C'est épuisant aussi. Je ne savais pas qu'on pouvait être fatigué de raconter sa vie. On rit beaucoup, j'ai les larmes qui me viennent à cause de mes vieux souvenirs, je dis des choses que je n'ai jamais racontées à personne. Virginie ne me juge pas, elle me comprend. Elle me prête ses mots, les mots que je n'ai pas. C'est beau d'être là, dans cette maison, de parler et d'être écouté. Ce qu'on fait là, c'est formidable.

Quand je lirai le livre, ce sera un moment très fort. J'aimerais attendre qu'il soit fini, avec sa couverture, le papier neuf. Je sais que j'aurai du mal à croire que c'est moi, mon histoire. Pour les articles, les interviews, pour l'émission Sept à Huit, chaque fois je me suis demandé : « C'est vraiment moi qui raconte ? » J'avais l'impression que ce gars qui parlait était un autre Gérard, plus fort, différent.

Maintenant, quand on part se promener le dimanche avec Cathy, on va toujours du côté de Corvéou. Quand on passe devant le gîte, chaque fois, on salue d'un « Bonjour Virginie ». C'est ici que le livre s'est fait.

MERCI

À Cathy, mon épouse qui m'a encouragé toutes ces années,
Aux organismes Cloé, Addeski, Fongécif, Greta,
Aux frères Menez,
À Janie Coursin,
À Gaëlle,
À Virginie Jouannet, qui m'a prêté ses mots,
À toute l'équipe de XO, en particulier à Bernard Fixot, Édith
Leblond, Renaud Leblond, Caroline Ripoll,
À Marianne Bressy,
À la famille et aux amis qui me soutiennent.

Le livre papier copié
pour cette édition numérique a été :

Composé par Nord Compo Multimédia
7, rue de Fives, 59650 Villeneuve-d'Ascq
Achevé d'imprimer par CPI Bussière
à Saint-Amand-Montrond
en septembre 2014
N° d'édition : 2730/01
N° d'impression : 2011750
Dépôt légal : septembre 2014

Imprimé en France

CAHIER PHOTO



« Montre-moi le mot dromadaire et tape sur ton pupitre autant de fois que tu entends une syllabe, Gérard !

La maîtresse pourrait tout aussi bien me parler en langue animale, en chien ou en crapaud, elle pourrait me demander de voler en l'air ou de disparaître sous la terre, ça serait moins compliqué... je ne vois rien qui ressemble à une syllabe. D'ailleurs je ne sais pas ce que c'est, syllabe. »



« Pour entrer au CFA de Brest il faut avoir quinze ans, alors en attendant on m'inscrit au CES du Château en préapprentissage. Le choc est violent. Comme si on m'arrachait du monde de l'enfance et qu'on me balançait dans une réalité qui fait de moi un imbécile ;
C'est vrai que je ne sais ni lire ni écrire. »



« À l'armée, quand tu fais ta période des trois jours, l'épreuve la plus difficile n'est pas de passer la visite médicale, mais de répondre aux tests. Quarante questions impossibles à lire sans réfléchir, ça va trop vite. Coche vrai ou faux. Coche pas, et on dira que tu es un âne. »



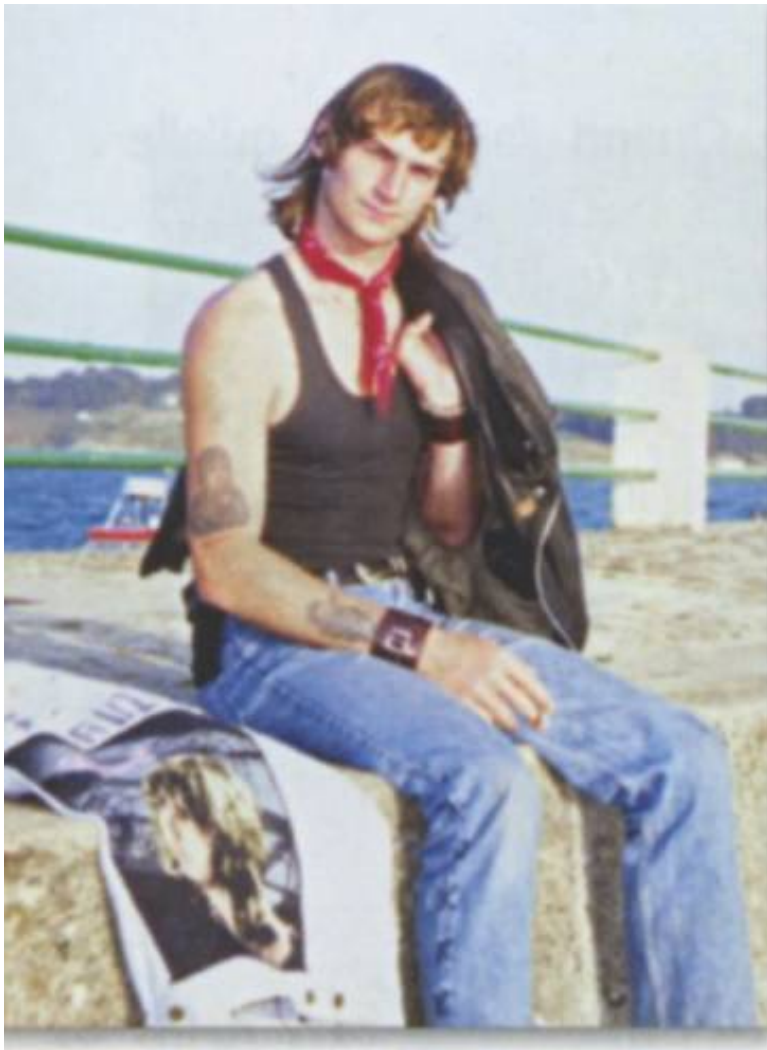
« Je voudrais vous parler de mon secret avant de commencer la formation, même si c'est un peu difficile pour moi parce que c'est la première fois que j'avoue ça devant tout ce monde. Voilà.

Je ne sais pas lire et pas écrire. »



« Je choisis d'être couvreur par raison [...]

Le travail se fait au grand air, en équipe et il demande des muscles, de l'agilité, de la force. Tout ça je peux fournir. »



« Renaud c'est comme mon jumeau, un jumeau qui possède les mots que je n'ai pas. »

« Je m'habille comme un loubard, ma chambre est couverte de posters – Renaud, du plancher au plafond ; Renaud sur sa moto ; Renaud assis, debout, souriant, triste, sérieux, rebelle ou rigolard. Quand je l'écoute c'est comme s'il allumait une lumière dans ma tête. Renaud parle pour les gars comme moi qui ne savent pas dire... »





À Morlaix, avec mon premier fils Steven, qui nous a accompagnés pendant nos randonnées avec Cathy.



« Cathy. Quand j'apprends qu'elle adore marcher, je lui propose de s'inscrire à la troisième étape du Tro Breiz, et elle accepte, ravie. C'est harmonieux entre nous, comme si on se tenait chacun en équilibre d'un côté et de l'autre d'une balançoire. »

« Moi je suis plus impulsif. Elle m'a expliqué le mot, "impulsif", c'est comme un taureau qui s'emballe et fonce droit devant. Et avec elle je n'ai pas peur d'apprendre. »



« Un jour, sans se concerter, on se retrouve à la gare aussi blonds l'un que l'autre, les cheveux teints. On a voulu se faire la surprise et chacun a attrapé l'autre ! On se jure de se marier comme ça, blond Renaud pour moi, blond fille pour Cathy ! »



« À la maison je ne relâche pas mes efforts. Cathy m'écrit des phrases remplies de fautes pour que je m'entraîne à les repérer. Ensuite on corrige ensemble. Et puis on recommence, une dictée chaque jour. »



« Le soir, vers onze heures, je pars travailler dans les toilettes-bureau. Cathy va se coucher pour être en forme le lendemain. [...] J'essaie de conjuguer les verbes au présent, au passé composé, à l'imparfait, et au futur. J'écris tout le temps, dans mes cahiers, sur des feuilles, sur les murs. »

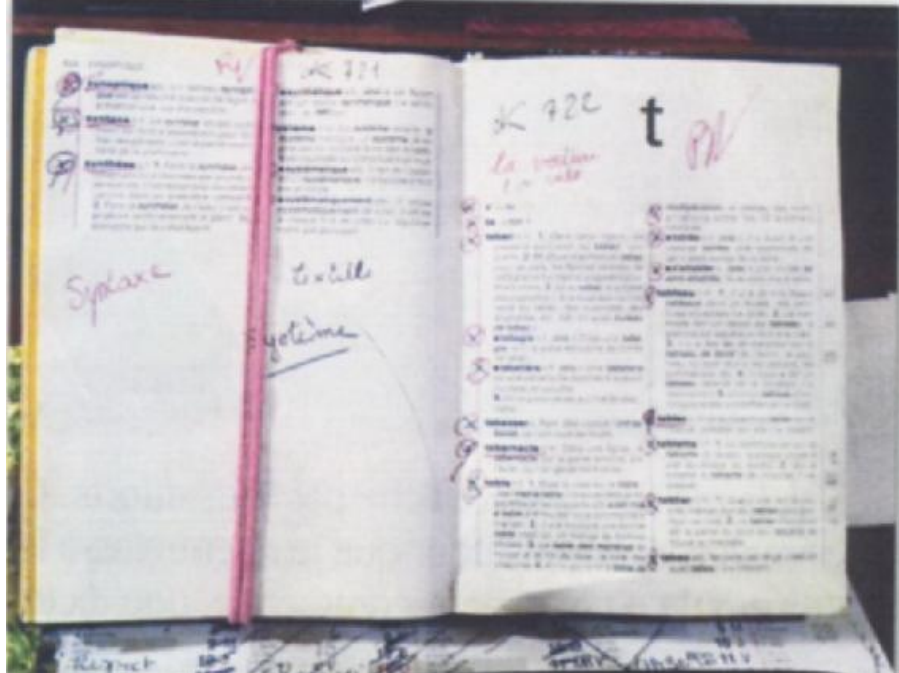
Larousse maxi débutants

Le dictionnaire C.L.E.M.

20000 MOTS



LAROUSSE



« Comme je ne veux plus dépendre de personne, j'achète mon premier dictionnaire. J'étudie trois ou quatre mots chaque jour, de À jusqu'à Z, sans en sauter un seul. Il y en a pas loin de vingt milles... »



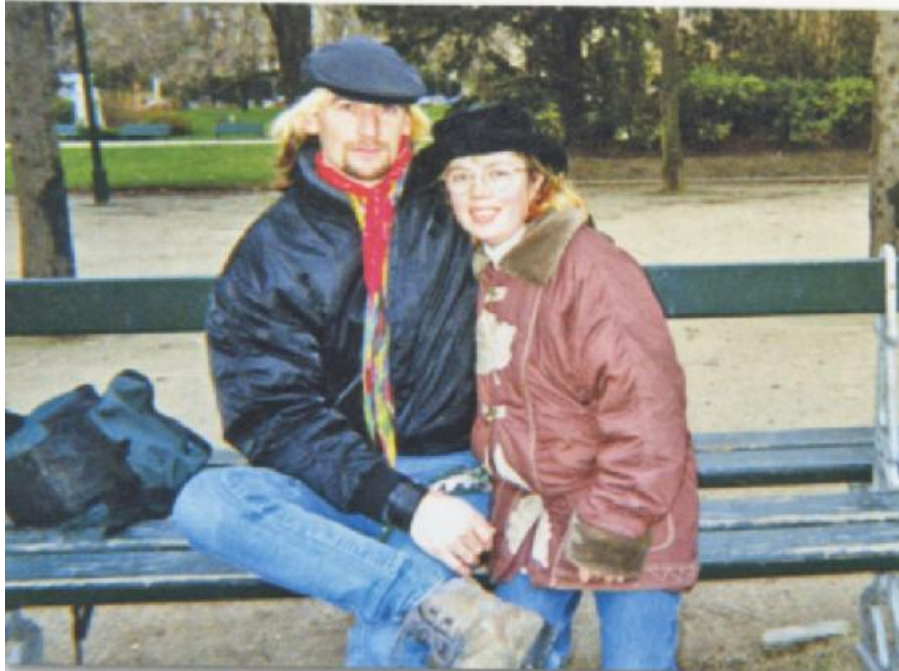
« Avec Gaëlle, mon professeur de français. »

« Au Greta, les profs sont étonnés par ma volonté d'apprendre.

Je suis sans doute le moins bon de tous les candidats, mais de loin le plus têtu ! »



« Ma tutrice, Janie, une dame à la retraite, doit aimer soigner les gens. Avec elle le contact est incroyablement facile. »



« Un an après notre rencontre, Cathy me rejoint en Bretagne. Elle a toujours rêvé d'avoir une famille où il n'y aurait pas de violence, pas de cris, mais de l'amour. »



« Cathy et nos enfants, auxquels nous avons voulu donner des prénoms américains : Sean, James, Brian et Stella. »

Pour toutes les photographies © collection personnelle de Gérard Louvriot sauf mention contraire

{1} Toutes les chansons suivies d'une astérisque sont référencées en page de copyright.

{2} Gérard Louviot, 2002.

{3} CAMSP : Centre d'Action Médico-Sociale Précoce.